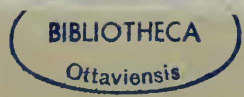

U d'/of OTTAWA
39003002402385



ŒUVRES DIVERSES

DE

M. ROGER.

E. DUVERGER, IMPRIMEUR,
4, RUE DE VERNEUIL.

ŒUVRES

DIVERSES

DE M. ROGER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

PUBLIÉES PAR

M. CHARLES NODIER,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME SECOND.



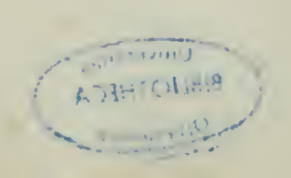
PARIS.

LIBRAIRIE DE FOURNIER,

RUE DE SEINE, N. 14.

1835





PRÉFACE

DES OPÉRA-COMIQUES.

PRÉFACE

DES OPÉRA-COMIQUES.

Je n'avais point d'abord le projet de réimprimer mes opéra-comiques et je ne les avais point annoncés dans le prospectus de cette édition. Qu'est-ce, en effet, me disais-je, qu'un opéra sans la musique? Si ce n'est pas un corps sans ame, c'est au moins un dessin sans couleur. Ouvrage, pour la plupart du temps, assez peu littéraire, ce n'est presque toujours aussi qu'un témoin muet des sacrifices du poète aux exigences du musicien; or, ces sacrifices, qui sont une des plus grandes difficultés du genre et qui contribuent puissamment au succès de la scène, loin d'être un mérite aux yeux du lecteur, ou ne sont pas aperçus par lui, ou sont pour lui un sujet d'impatience et de critique. Il n'y a pas jusqu'à la variété de versification et de rhythme, variété indispensable à l'effet musical, qui, à la lecture, ne fasse soupçonner le poète de négligence, tandis qu'il s'est au contraire étudié long-temps à

varier l'ensemble et les détails de toute la partie de son travail destinée à être chantée.

Je n'ai donc pas été peu surpris de recevoir de mes souscripteurs un assez grand nombre de lettres où ils m'invitent à comprendre mes opéra-comiques dans cette édition. « Ce sont, daignent-ils m'écrire, non pas des *libretti* ou *canevas italiens*, d'où le goût et le bon sens sont exclus, mais des *comédies* mêlées d'ariettes, dont une entre autres (*le Valet de deux Maîtres*) est encore aujourd'hui représentée souvent en province sans les ariettes. »

Peut-être, en effet, les quatre opéras que je me décide à réimprimer, et dont le plus nouveau date déjà de quatorze ans, n'étant pas trop surchargés de morceaux de chant, déplairont moins à la lecture que je ne me l'étais figuré. La réputation d'esprit des collaborateurs que je me suis associés pour les trois derniers, est d'ailleurs une garantie pour moi. S'ils ont consenti que leur nom reparaisse avec le mien en tête des œuvres de notre association, il faut bien qu'ils espèrent être lus avec plaisir, et si je ne l'espérais moi-même, ma modestie ne serait-elle pas une critique peu polie de leur confiance?

Cela posé, disons un mot de chacun de ces quatre opéras.

LE VALET DE DEUX MAITRES.

Ici j'ai pour associé Goldoni. *Il Servitore di due Padroni* est le premier des trois sujets de comédie que je lui ai empruntés. C'est aussi celui que, malgré ses longueurs et la multiplicité de ses personnages parasites, j'ai eu le moins de peine à remanier pour l'approprier à nos habitudes scéniques et aux mœurs de l'époque. La situation du valet est si comique que, pour la transporter sur notre scène, il eût suffi peut-être d'une paire de ciseaux à un emprunteur moins difficile que moi. Le lecteur me permettra de le renvoyer à la pièce italienne pour apprécier à leur juste valeur les modifications que j'ai cru devoir y faire. Quelque prix qu'on daigne y attacher, et bien que j'aie déjà dans les journaux, avant la représentation, et dans le dernier couplet de l'ouvrage, proclamé ma reconnaissance pour l'auteur original, je déclare encore aujourd'hui que je lui dois au moins les trois quarts du succès de la copie.

Un personnage nouveau que j'ai introduit a beaucoup réussi ; c'est celui de *M. Dru*. Il était aussi, je crois, nouveau sur la scène lyrique ; mais j'en avais trouvé le type dans *M. Chenu* de *la Dot de Suzette*, le plus vrai, le plus spirituel, le plus complètement joli des romans de M. Fiévée.

Ma pièce achevée, j'en confiai aussitôt la musique à Devienne, à qui l'opéra des *Visitandines* avait fait une grande réputation. Un jour qu'il était en train de travailler pour moi, il me tourmenta vivement pour ajouter quatre vers au duo de la scène XVIe. — « A quoi bon, lui dis-je, ces quatre vers? — Parce que, sans cela, *ma phrase musicale n'est pas carrée.* — Je suis bien fâché de ne pouvoir vous satisfaire; en cet endroit *Sophie* se trouve mal, et pour l'ordinaire une femme ne parle point en pareil cas. — Eh! qui vous dit de la faire parler? mais il faut qu'elle chante. » Cette naïveté me fit trembler pour la musique de l'ouvrage; elle ne nuisit pourtant point au succès, qui fut complet et de longue durée, malgré la terrible concurrence du *Collatéral*, qu'on jouait toujours la veille et le lendemain, car il y avait alors à Feydeau Théâtre-Français et Opéra-Comique. Ce *Collatéral*, cette charmante comédie en cinq actes de Picard, où l'on rit depuis la première scène jusqu'à la dernière, n'était d'abord qu'un modeste opéra-comique en un acte qui avait pour titre *le Sot Héritier*. Picard l'avait présenté au *théâtre Favart* le jour même où de mon côté j'y portais *le Valet de deux Maîtres*, et tous deux nous avions été refusés!

LE BILLET DE LOTERIE.

Voici un ouvrage qui pourra paraître déjà bien léger pour porter le nom de deux collaborateurs, et pourtant je devrais peut-être en nommer trois.

Je comptais au nombre de mes meilleurs amis, comme parmi ceux dont l'attachement m'honorait le plus, un homme beaucoup plus âgé que moi; c'était M. Després [1]. Il avait vu Voltaire; il con-

(1) Ancien conseiller de l'université, mort au mois de mars 1832, à l'âge de quatre-vingts ans. Voici en quels termes j'exprimais mes regrets sur cette perte si douloureuse dans la *Gazette de France* du 17 du même mois. « Les lettres ont perdu en lui un écrivain du « savoir le plus varié, du goût le plus sûr et le plus élégant. Il n'a « mis son nom qu'à deux ouvrages (une traduction d'*Horace* faite « en société avec M. Campenon et une traduction de *Velleius Pa-* « *terculus*) qui suffiraient pour justifier notre éloge et nos regrets. « Mais que cet éloge paraîtrait incomplet à ceux qui l'ont person- « nellement connu! Si sa mort est une perte réelle pour la littérature, « combien la société a de motifs de plus de la déplorer! Nul homme « en effet ne posséda mieux que M. Després cet esprit fin et fé- « cond, cet art d'animer la conversation sans la dominer, ces saillies « de bonne compagnie, cette causerie ingénieuse qui met tout le « monde à l'aise, qui ne blesse personne, qui fait que chacun est « content de soi, ces à-propos délicats, ce tact exquis de toutes les « convenances, de toutes les bienséances, ce langage tantôt gai, « tantôt sérieux, toujours décent et naturel, intéressant égale- « ment les hommes graves, les femmes et les enfants.

« Combien d'écrivains n'a-t-il pas aidés de ses conseils, et, mal-

naissait parfaitement l'homme et l'écrivain et tous les personnages plus ou moins célèbres qui composaient la cour de ce monarque littéraire à l'époque où il vint mourir à Paris avec sa tragédie d'*Irène*. Un jour que mon ami me racontait à ce sujet quelques anecdotes dont il avait été témoin ou qu'il tenait de sources authentiques, nous vînmes à parler de *M. de Génonville* et de l'épître *A ses Mânes*. — Quelle était, lui demandai-je, *cette aimable Égérie* dont il paraît que le poète partageait la tendresse avec M. de Génonville, sans que leur amitié en souffrît, et qui, de pauvre qu'elle était, devint ensuite une riche et grande dame? — C'était mademoiselle de Livry, devenue marquise de Gouvernay, et voici comment :

Mademoiselle de Livry était une jeune et jolie personne qui, se sentant du goût pour la comédie et n'osant ou ne pouvant débuter à Paris, s'embarqua un jour pour Londres avec une troupe de co-

« gré tout le soin qu'il prenait de le dissimuler, par combien de « traits heureux n'a-t-il pas assuré le succès de leurs ouvrages! « N'est-il pas même quelques-uns de ceux-ci où M. Després n'a omis « que son nom?

« Oh! qu'ils sont à plaindre les amis de cet homme si parfaite-« ment aimable, si parfaitement bon, car sa bonté surpassait peut-« être son esprit. Jamais la moindre inégalité de caractère, jamais « le moindre nuage dans ses affections. Vieux et jeunes amis « étaient pour lui, si je puis ainsi m'exprimer, de même étage, et « ne rivalisaient entre eux que d'attachement. »

médiens, dans l'espoir d'y fonder et d'y faire prospérer un théâtre français. Le gouvernement anglais ayant donné l'autorisation nécessaire, et tout le matériel de l'établissement ayant été préparé long-temps d'avance, la troupe arriva pleine de confiance, et, au jour fixé pour l'ouverture, chacun des comédiens s'achemina de bonne heure vers la salle de spectacle qui leur était destinée. O douleur! ils la trouvèrent démolie par la populace, qui de plus, faisant du mobilier un feu de joie, dansait autour en poussant d'horribles cris. Les acteurs, épouvantés et même poursuivis, eurent peine à regagner leur demeure, et tous, désespérant d'amuser en français ce peuple inamusable, repartirent pour la France, au risque d'y trouver des sifflets, mais non pas un bûcher. Mademoiselle de Livry seule resta en Angleterre chez de braves gens qui, d'abord touchés de ses malheurs, furent ensuite édifiés de sa vertu. Elle vivait, en effet, très retirée et ne recevait personne. Le marquis de Gouvernay, alors à Londres, fit long-temps de vains efforts pour pénétrer jusqu'à elle. Sa passion s'augmentant par la résistance, il enfonça un jour sa porte; elle s'en irrita. Il lui proposa sa fortune et sa main; elle refusa l'une et l'autre jusqu'au jour où, après l'avoir déterminée à mettre quelque argent à la loterie, il fabriqua lui-même un billet gagnant et lui prouva que, grâce au lot considérable qui lui était échu, elle était devenue aussi riche que lui. — Savez-

vous, dis-je à Després, qu'on ferait aisément une jolie petite comédie de l'histoire que vous venez de me raconter? — Eh bien! mon ami, faites-la. — Faites-la vous-même. — Non; vous savez que je ne veux plus travailler, même *incognito*, pour le théâtre. Mais pourquoi pas vous? — Par une bonne raison : c'est que c'est absolument le même sujet que j'ai déjà traité dans *Caroline*, ou *le Tableau*. — Oui, quant au fond; mais les détails sont si différents! Voulez-vous encore plus faire disparaître la ressemblance? faites de ceci un opéra-comique. — Je conviens que j'en suis tenté; mais je ne m'y déciderai que si vous consentez à partager avec moi le délit. — Vous voulez un complice? eh bien! vous en avez un sous la main; votre heureux complice de *la Revanche*, votre ami M. Creuzé.

Després m'avait à peine quitté que celui-ci entra chez moi; nous fûmes bientôt d'accord. En vingt-quatre heures la pièce fut écrite, en quatre jours Nicolo en fit la musique, et au bout de la semaine nous entrâmes en répétition. La plus belle voix qu'il y eût alors à Paris, la voix de madame Duret-Saint-Aubin, nous donnait de grandes chances de succès; il dépassa de beaucoup nos espérances. Peu d'opéra-comiques ont eu autant de représentations à Paris et dans la province que *le Billet de Loterie*. La musique en est vive, légère et gracieuse; l'air *Je ne veux pas chanter* a *fait fureur*, comme disent les *dilettanti*. Cet air est un chef-d'œuvre qui servira

long-temps, je crois, à faire briller les débutantes de l'Opéra-Comique et les belles voix de nos salons. Quant à la pièce, on voit qu'elle nous a peu coûté et que le sujet n'en est pas neuf; mais le lecteur trouvera peut-être quelque adresse dans la conduite de l'ouvrage, quelque délicatesse dans le style, et surtout quelque surprise agréable et piquante dans le dénouement.

LE MAGICIEN SANS MAGIE.

Cette pièce, qui suivit de près *le Billet de Loterie*, est beaucoup plus un opéra-comique qu'une comédie. La musique y occupe une grande place; M. Creuzé et moi nous l'avons ainsi voulu. La gaîté du sujet, le comique et la nouveauté de quelques situations, le naturel et peut-être aussi la vivacité du dialogue, tout cela suppléera-t-il un peu aux gracieuses mélodies du compositeur? Notre *Magicien*, privé de la baguette de Nicolo, aura-t-il conservé assez de magie pour amuser le lecteur? Nous en doutons, et pourtant nous en risquons l'épreuve. Si, à la lecture, cette bagatelle obtient seulement la vingtième partie du succès qu'elle a eu à la scène, il y aura encore là de quoi flatter l'amour-propre des deux associés.

L'AMANT ET LE MARI.

La musique de cette petite comédie (car c'en est une que mon collaborateur et moi nous avons cru et voulu faire) a été confiée successivement à trois musiciens, Nicolo, Boieldieu et Catel. Les deux premiers l'auraient composée à la manière de Grétry, mais ils ne purent s'en charger. Le troisième la passa, sans notre aveu, à M. Fétis. Nous n'eûmes point à nous en plaindre, puisque son œuvre a réussi. Nous croyons seulement que le succès en eût été plus complet si le savant professeur avait pu mieux oublier sa science ou mieux la déguiser. Il ne faut pas, comme dit un vieux proverbe, ouvrir une grande bouche pour souffler dans un chalumeau. Grétry, si dédaigné aujourd'hui de la plupart de nos compositeurs, vivra plus qu'eux, et pourquoi? Parce qu'il est toujours resté dans la nature et dans la vérité; parce que sa musique, sans cesser jamais d'être chantante, est l'expression fidèle des sentiments, des passions, du caractère, de la profession et de l'âge même de tous les personnages qu'il fait chanter... que dis-je? qu'il fait parler. Ce mérite, qui est le premier de tous, quelques compositeurs en ont approché, et c'est par-là seulement qu'ils ont réussi à nous plaire. Mais qui l'a possédé au même degré que Grétry?

Veut-on une nouvelle preuve de la supériorité de celui-ci? Qu'on fasse chanter par deux jeunes et habiles chanteurs le duo des deux vieillards de *la Fausse Magie*; ce duo admirable et admiré de tout le monde blessera également notre bon sens et nos oreilles. Pourquoi? parce que ce ne sera plus le duo de Grétry, parce qu'il n'y aura plus de vérité ni dans les paroles ni dans l'inflexion de la voix, et qu'au théâtre surtout il n'y a point de musique sans vérité. Et voyez, au contraire, comme certains morceaux de musique moderne peuvent, au gré des chanteurs, être indifféremment chantés par un homme ou par une femme, par un héros ou par un laquais! Que risquent-ils? ils sont vagues, ils n'ont aucune expression déterminée; ils ne peuvent ni perdre ni gagner à passer d'un personnage à un autre. Mais quelle estime en fait-on? Méritent-ils seulement la colère des vrais amateurs?

L'Amant et le Mari, nous le croyons, aurait réussi en comédie, avec les modifications qu'aurait exigées la différence de théâtre. Toutefois nous n'en avons aucun regret, car la petite morale de la pièce n'aurait peut-être pas été accueillie si favorablement par les dames sur une plus grande scène, et peut-être est-il des conseils qu'on fait prudemment de ne leur donner qu'en chansons.

LE VALET
DE DEUX MAITRES,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE, EN PROSE,

MUSIQUE DE F. DEVIENNE,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 3 NOVEMBRE 1799.

PERSONNAGES.

SOPHIE MELCOUR, jeune veuve déguisée en homme.
FLORVILLE, jeune officier de marine.
FRONTIN, valet de Florville et de Sophie.
DRU, nouveau riche.
LAPIERRE, garçon d'hôtel.

La scène se passe à Paris, dans un hôtel garni.

LE VALET
DE DEUX MAITRES,
OPÉRA-COMIQUE.

Le théâtre représente l'antichambre d'un hôtel garni, avec une porte au fond et deux portes latérales sur le devant de la scène. Dans le fond, à gauche de l'acteur, sont deux malles posées l'une sur l'autre, et une table auprès, sur laquelle sont deux paires de bottes. Une autre table est à droite sur le devant.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN, LAPIERRE.

LAPIERRE.

Parbleu! mon cher Frontin, depuis que nous nous sommes quittés, moi pour entrer dans cet hôtel garni en qualité de factotum, toi pour monter derrière la voiture d'un homme en place, tu es devenu bien entreprenant.

FRONTIN.

Oui, mon ami, je commence à me former.

LAPIERRE.

Tant de valets n'ont pas de maître, et toi, tu en as deux!

FRONTIN.

Le moyen de s'enrichir aujourd'hui, n'est-ce pas, comme on dit, de manger à deux rateliers?... Je connais les grands principes. Au reste, mon cher Lapierre, c'est l'ouvrage du hasard; moi, je n'y suis pour rien.

LAPIERRE.

Comment donc, du hasard?

FRONTIN.

Ecoute : Mon ancien maître, cet homme en place chez qui tu m'as vu, m'avait demandé ma démission.

LAPIERRE.

Manière honnête de chasser les gens... Eh bien?

FRONTIN.

Resté sans condition, je m'occupais des moyens d'en trouver une, quand un jeune Melcour qui venait, je crois, de Nancy, me prit à son service en passant à Châlons. Il me dit qu'il allait à Paris. Je lui proposai de loger dans cet hôtel-ci où je te savais à demeure. Il accepta, m'ordonna de prendre un cheval, d'aller en avant, et de l'attendre ici. Je vole, j'arrive, c'était hier matin. J'attends, j'attends... peine perdue!... vingt-quatre heures s'écoulent... point de Melcour.

LAPIERRE.

Tu jurais!... ah!

FRONTIN.

Comme un rentier. Enfin pourtant, je prends mon parti. Allons, me dis-je, me voilà encore une fois sur le pavé. Voyons, cherchons ailleurs à nous tirer d'affaire... Au moment où je m'en allais, arrive en cet hôtel un nommé Florville, officier de marine au Havre, qui me reconnaît pour m'avoir vu jadis au service d'un de ses amis. Il m'offre de bons gages si je veux être à lui. Moi, ne comptant plus sur Melcour, j'accepte avec transport... Ne voilà-t-il pas qu'un instant après je vois entrer... Qui?

LAPIERRE.

Melcour?

FRONTIN.

Eh! mon Dieu oui! lui-même.

LAPIERRE.

Quelle cause avait donc retardé son arrivée?

FRONTIN.

Une maudite roue cassée en chemin.

LAPIERRE.

Eh bien! il fallait te dégager auprès de l'un ou de l'autre.

FRONTIN.

Vraiment, je le voulais d'abord, mais...

LAPIERRE.

Quoi!

FRONTIN.

L'appât d'un double gain...

LAPIERRE.

A enchaîné ta langue?

FRONTIN.

Il m'a rendu muet.

LAPIERRE.

Fort bien! mais ta conscience?

FRONTIN.

Ma conscience!

COUPLETS.

Je sers deux maîtres à la fois,
A double peine il faut m'attendre;
Travaillant des deux mains, je crois
Des deux mains aussi pouvoir prendre.
Faisons-nous, par précaution,
Une vertu de circonstance;
Etre aujourd'hui demi-fripon,
C'est avoir trop (*bis.*) de conscience.

D'ailleurs, ce n'est que pour un jour
Que j'use de mon stratagème :
Demain l'honneur aura son tour,
Demain je redeviens moi-même.
Que de gens nous voyons, ma foi!
Sur qui se tait la médisance,
Qui, pour bien plus long-temps que moi,
Ont ajourné (*bis.*) leur conscience!

LAPIERRE.

A force d'ajourner ta conscience, ne va pas, comme tant d'autres, finir par l'oublier... Je ne crois pas d'ailleurs que tu viennes à bout de ton entreprise.

FRONTIN.

Mais, je te l'ai déjà dit, ce n'est que pour un jour. Florville part demain pour Nancy, Melcour reste. Eh bien! je choisirai celui qui me paiera le mieux. Tu verras! D'ailleurs je suis placé à merveille pour les servir tous deux. Voilà la chambre du jeune Melcour; (Il montre à sa gauche.) voilà celle de Florville, (Il montre à sa droite.) et celle-ci communique aux deux autres... Mais à propos, Florville m'a dit de préparer ses habits...

LAPIERRE.

Voici les malles de tes deux maîtres que j'ai fait monter là moi-même.

FRONTIN.

Comment! sans m'appeler!... et toutes deux ensemble!

LAPIERRE.

Oui, pour que cela te fût plus commode.

FRONTIN.

Et laquelle est celle de Florville?

LAPIERRE.

Ma foi! je n'en sais rien.

FRONTIN.

Malheureux! qu'as-tu fait?

LAPIERRE.

Mais, parbleu! lis l'adresse.

FRONTIN.

Que je lise!.. mais... est-ce que tu ne pourrais pas lire toi-même?...

LAPIERRE, riant.

Tu ne sais pas lire?... Eh bien! ni moi non plus... Mon ami, nous ferons fortune dans ce siècle-ci.

FRONTIN.

Oui, ris bien; mais que vais-je faire, moi?

LAPIERRE.

Eh! te voilà bien embarrassé pour rien. Tes maîtres ne t'ont-ils pas remis les clés de leurs malles?

FRONTIN.

Sans doute.

LAPIERRE.

Eh bien! ouvrons-les. Faisons l'inventaire de leurs effets; nous distinguerons aisément...

FRONTIN.

Tu as raison, voyons... (Ils ouvrent chacun une malle.) Une perruque! ah! c'est au jeune Melcour.

LAPIERRE.

Une perruque aussi.

FRONTIN.

C'est donc une rage que cette mode-là! Un officier!... Ah! il est vrai qu'il ne voyage pas en uniforme...

LAPIERRE.

Ah! ah! que vois-je?... Un gant de femme!... un pot de rouge!

FRONTIN.

Miséricorde! et qu'en veut-il faire?

LAPIERRE.

Un éventail! un étui!

FRONTIN, tirant un habit de la malle.

Ah! c'est quelques dépouilles de jolies femmes.

LAPIERRE, tirant aussi un habit.

Qu'y a-t-il dans la poche de cet habit? Tiens.

(Il donne l'habit qu'il tient à Frontin qui lui remet l'autre.)

FRONTIN; il en tire une boîte et rend l'habit à Lapierre.

Une bonbonnière avec un médaillon... Mais comme cela est épais!... un double fond... Voyons. (Il cherche à l'ouvrir.) Pas possible.

LAPIERRE.

Prends garde à toi! on vient.

FRONTIN.

Ah! mon Dieu! serrons vite tout cela. (Il va écouter à la porte de Melcour et rend la boîte à Lapierre qui la remet dans l'autre habit.) Va-t-en, car c'est Melcour.

(Il remet à la hâte les habits dans les malles.)

LAPIERRE.

Au revoir.

(Il sort.)

SCÈNE II.

FRONTIN, SOPHIE MELCOUR, dans sa chambre.

SOPHIE.

Frontin!

FRONTIN.

Monsieur.

SOPHIE.

Prépare tout ce qui est nécessaire pour m'habiller, et apporte-le-moi.

FRONTIN.

Vous habiller!... (à part.) lui aussi! (haut.) Oui, monsieur... oui... Pourvu que Florville n'aille pas...

SCÈNE III.

FRONTIN, et de temps en temps FLORVILLE et SOPHIE qui paraissent sur leurs portes pour se faire servir.

FLORVILLE, dans sa chambre.

Frontin!

FRONTIN.

Justement!... Ah! je suis perdu.

FLORVILLE, de même.

Mon habit.

FRONTIN.

Oui, monsieur... Bon! son habit... le voilà.

SOPHIE, dans sa chambre.

Frontin!

FRONTIN.

A l'autre!... J'y vais.

SOPHIE, de même.

Mes bottines.

FRONTIN.

Dans la minute.

FLORVILLE, sortant de sa chambre. Il est en redingote du matin.

A qui parles-tu donc ici?

FRONTIN.

Qui, moi, monsieur?... je me parle à moi-même.

FLORVILLE.

Mon habit.

FRONTIN, lui donnant l'habit.

Le voilà.

FLORVILLE, rentrant chez lui.

Ma perruque.

FRONTIN.

Dans l'instant... Ah! quel embarras!... je commence déjà à perdre la tête.

SOPHIE, sortant de sa chambre, en redingote du matin.

Eh bien! mes bottines.

FRONTIN, lui donnant les grandes bottes de Florville.

Monsieur, les voici.

SOPHIE, les regardant.

Mais, tu me donnes là des bottes de courrier... ce ne sont pas...

FRONTIN.

Pardon, pardon... c'est que... voilà les vôtres. (Il lui en donne d'autres, et Sophie rentre.) Maudite toilette! je ne m'en tirerai jamais.

FLORVILLE, dans sa chambre.

Viendras-tu, Frontin?

FRONTIN.

Eh! j'y vais.

SOPHIE, de même.

Mon habit et ma perruque.

FRONTIN.

Encore l'autre!... on y va. (Il tient les deux perruques.) A qui la noire?... à qui la blonde ?... c'est le diable!

FLORVILLE, sortant de sa chambre.

Frontin ! faut-il toujours t'attendre?

FRONTIN.

Jamais, monsieur; tenez.

(Il lui donne la blonde et tient l'autre cachée derrière lui.)

FLORVILLE.

A qui cela ? est-ce que je porte une perruque blonde?

FRONTIN.

Ah ! quelle méprise !... excusez-moi... c'est la mienne... c'est que j'essayais.

FLORVILLE, prenant la perruque et rentrant.

Allons, donne vite. Une perruque blonde à monsieur !

FRONTIN.

Bien! il a ce qu'il lui faut. Et d'un!... donnons promptement à l'autre... (voyant Sophie.) Tenez, monsieur, j'allais vous porter...

SOPHIE.

Bon. Je n'ai plus besoin de toi. Je vais m'habiller moi-même, entends-tu? qu'on me laisse seul.

(Elle rentre.)

FRONTIN.

Oh! monsieur peut y compter... Bravissimo! m'en voilà venu à bout!... Quel talent!... mais aussi quel bonheur!

SCÈNE IV.

FRONTIN, FLORVILLE, habillé; il n'est point en uniforme, mais seulement en pantalon et en bottes.

FLORVILLE.

Tu as de furieuses distractions.

FRONTIN.

Que voulez-vous, monsieur? c'est la maladie ordinaire des grands génies!

FLORVILLE.

Faquin!... Eh! Frontin, une plume, de l'encre.

FRONTIN.

En voilà.

FLORVILLE.

Je veux écrire ici quelques lettres.

FRONTIN, effrayé.

Ici! monsieur, gardez-vous-en bien! comment! vous seriez harcelé... On passe et repasse à chaque instant dans cette chambre. Croyez-moi, écrivez dans la vôtre. Vous avez tout ce qu'il vous faut.

FLORVILLE.

Tu as raison. Ah!... à propos. Pendant que je vais écrire, vas à la poste, et vois s'il y a des lettres pour moi. J'ai lieu de croire que tu en trouveras.

FRONTIN.

Oui, oui, monsieur, j'irai.

FLORVILLE.

Donne ordre qu'on me laisse en repos dans ma chambre.

FRONTIN.

Oh! n'ayez pas peur, j'y mettrai bien mes soins.... Mais n'en sortez pas, vous, car ma foi... (Florville rentre.) Bon!... courons chercher ses lettres, tandis que l'autre achève de s'habiller. Ces jeunes gens sont longs à leur toilette; nous avons du temps.

(Il va pour sortir.)

SCÈNE V.

FRONTIN, SOPHIE, habillée élégamment, mais toujours en homme.

SOPHIE, l'arrêtant.

Où vas-tu?

FRONTIN.

Où je vais?... Ma foi, monsieur, je vais... je vais déjeuner.

SOPHIE.

Ecoute : j'attends une lettre de Nancy. Cours à la poste la chercher.

FRONTIN.

J'y vole, monsieur. (à part.) Bon! je ferai d'une pierre deux coups.

SOPHIE, le rappelant.

Frontin!... Ma sœur devait m'accompagner à Paris.

Une amie peut lui avoir écrit. Tu demanderas aussi s'il n'y a pas de lettres pour Sophie Melcour... tu entends bien? pour Sophie Melcour.

FRONTIN, à part.

C'est bien de la besogne. Pour Sophie Melcour...

SOPHIE.

Vas vite... eh bien! vas donc!

FRONTIN.

Peste! quel feu! Ah! on voit bien que c'est un billet doux que vous attendez... Vous avez laissé sans doute quelque belle dans la douleur? Je la plains... car à Paris... avec cet air, cette tournure...

SOPHIE.

Tu me trouves donc joli garçon?

FRONTIN.

Ah! parbleu! je connais bien des femmes qui changeraient de figure avec vous. Joli garçon, ma foi! joli garçon!

(Il sort.)

SCÈNE VI.

SOPHIE, seule.

Joli garçon!... (en riant.) Allons, cela est décidé, me voilà garçon. Que j'ai lieu de m'applaudir de ce déguisement!... ma sûreté le rendait nécessaire... mais que dira le monde de ma fuite?... Ne suis-je pas veuve et maîtresse de mon choix? De quel droit un oncle riche

et avare voulait-il me forcer à accepter la main d'un parvenu? Monsieur Dru! monsieur Dru! l'aimable époux qu'on me proposait! Je ne l'ai jamais vu, mais on me l'a peint si grossier, si ridicule! Et c'est là l'homme qu'on voulait que je préférasse à Florville! à Florville!... cher amant!... (Une pause.) J'ai bien fait, je crois, de lui écrire ce matin de venir me trouver ici, au lieu d'aller moi-même le chercher jusqu'au Havre... Ah! Florville! Florville!... que n'es-tu déjà près de ta Sophie!

AIR.

Amour! à l'amant que j'adore
Prête les ailes aujourd'hui.
Impatient d'attendre encore,
Mon cœur vole au-devant de lui.

Tu fus aimé d'une autre belle,
Florville! quand je te connus;
Mais en te rendant infidèle,
Je t'appris à ne l'être plus.

Amour, etc.

SCÈNE VII.

SOPHIE, DRU, LAPIERRE.

(Dru est habillé suivant la mode du jour, mais d'une manière outrée et ridicule.)

LAPIERRE, en entrant, à M. Dru.

Tenez, monsieur, voilà un jeune homme avec qui vous pourrez causer, tandis qu'on préparera votre appartement.

DRU, à Lapierre.

C'est bien, très bien, parfaitement bien.

(Lapierre sort.)

SOPHIE, à part.

Quel est cet homme?

DRU.

Pardon, monsieur, je vous dérange peut-être?

SOPHIE.

Monsieur, cette salle est à tout le monde.

DRU.

Eh bien! puisque je ne vous gêne pas, je serai charmé, enchanté, ravi de causer avec vous.

SOPHIE.

C'est trop d'honneur.

DRU.

Vous voyez, je suis sans façon, sans gêne, sans cérémonie; je suis connu pour ça; aussi tout le monde m'aime, me chérit, me considère.

SOPHIE, à part.

Quel ton!

DRU.

Vous êtes de Paris?

SOPHIE.

Pas tout-à-fait.

DRU.

J'y viens souvent, moi. Je descends toujours dans cet hôtel. C'est un beau pays que Paris, n'est-ce pas? c'est le pays du bon goût, du bon ton, des bonnes manières... Vous avez cru que j'en étais? Eh bien! pas

du tout, c'est ce qui vous trompe. Je suis de Tours en Touraine. Mais j'ai auprès de Choisy une petite bicoque de cent mille écus, car j'ai toujours aimé la médiocrité... Auprès de Choisy, vous dis-je, voilà pourquoi j'ai pris un peu les airs, le costume et le ton...

SOPHIE.

De Tours!... une terre près de Choisy! (à part.) Mais monsieur Dru aussi...

DRU.

Belle terre, ma foi! les plus beaux jardins! des meubles! Ah! des meubles! ils ne me coûtent pas cher, mais ils sont superbes. Parbleu! il faut que vous me fassiez l'honneur de venir chez nous quand madame Dru y sera.

SOPHIE, à part.

C'est lui-même! quelle rencontre! (haut.) Bien sensible, monsieur... Vous êtes donc marié?

DRU.

C'est comme si je l'étais.

SOPHIE, à part.

L'impudent! (haut.) Comment cela?

DRU.

Je pars demain pour Nancy, où je vais chercher une veuve charmante, incomparable, qui m'attend.

SOPHIE.

Qui vous attend?

DRU.

Oui.

SOPHIE.

Et cette veuve vous adore, sans doute?

DRU.

Elle m'adore... elle m'adorera, c'est-à-dire; car nous ne nous connaissons pas encore... mais peu importe. Son oncle a beaucoup d'empire sur elle, et comme, par suite d'un arrangement fait entre lui et moi, il doit me donner trente mille francs ou la main de la petite personne, il la forcera bien à consentir à ses projets. Au reste, tenez, nous n'aurons pas besoin, je crois, de la violenter. J'ai quelque fortune, quelque considération, et je suis d'ailleurs d'une tournure à pouvoir espérer...

SOPHIE, à part.

Un congé.

DRU

Connaissez-vous Nancy, par hasard?

SOPHIE.

Comme cela.

DRU.

Connaissez-vous un vieil Arabe qu'on nomme Durmond?

SOPHIE.

Un peu.

DRU.

Eh bien! c'est sa nièce dont je vais faire le bonheur.

SOPHIE, à part.

Je n'y tiens plus. (haut.) Sophie Melcour?

DRU.

C'est vous qui l'avez dit.

DUO.

SOPHIE.

Insolent!

DRU.

Mais que dites-vous?

SOPHIE.

Vous, son époux!

DRU.

Moi, son époux.

SOPHIE.

Ah! craignez mon juste courroux.

DRU.

Quoi! l'aimeriez-vous?

SOPHIE.

Si je l'aime!
Sans moi jamais elle n'aura d'époux.

DRU.

Vous voulez l'épouser vous-même?

SOPHIE.

Oui, craignez mon juste courroux!
Je la chéris... comme moi-même.

ENSEMBLE.

DRU, à part.

Je demeure interdit:
Si j'avais du courage,
Ce voyageur maudit

En aurait moins, je gage:
Je suis tout interdit.

SOPHIE, à part.

Je sens que cet habit
Me donne du courage :
Mon homme est interdit;
C'est un poltron, je gage;
Il est tout interdit.

DRU.

Eh quoi! vous l'aimez?

SOPHIE.

Si je l'aime!

DRU.

Vous voulez être son époux?

SOPHIE.

Oui, Sophie, en dépit de vous,
Sans moi ne prendra pas d'époux :
Je la chéris comme moi-même;
Je la défendrai contre vous.

DRU.

Y pensez-vous? y pensez-vous?

SOPHIE.

Vous ne serez point son époux :
Je la défendrai contre vous.
(à part.)
Je crois qu'il est de la prudence
De mettre un terme à mon courroux.

DRU, à part.

J'ai toujours aimé la prudence,
Et je crois qu'il faut filer doux.

ENSEMBLE.

DRU, à part.

Partons, partons en diligence,
J'ai vraiment peur de son courroux.
J'ai toujours aimé la prudence,
Et je crois qu'il faut filer doux.

SOPHIE, à part.

Je crois qu'il est de la prudence
De mettre un terme à mon courroux.
N'éveillons pas la méfiance,
Et sans éclat retirons-nous.

(Sophie s'esquive et rentre dans sa chambre.)

SCÈNE VIII.

DRU, seul.

(Il bat en retraite, et s'aperçoit tout à coup que Melcour s'est évadé.)

Ah! ah! où donc est-il?... Il s'est sauvé? Quoi! je l'aurais fait fuir?... Vraiment! ce serait le premier.... Il a eu peur! Voilà une belle occasion pour moi d'avoir du courage!... Un rival poltron!... l'heureuse rencontre!... Je vais rétablir ma réputation à bon marché... et puis cela me fera honneur auprès de Sophie!...

COUPLETS.

Retournons vers cet *incroyable* [1],
Ce n'est qu'un fat, un fanfaron :

(1) *Incroyable*, nom qu'on donnait en 1799 aux jeunes fats à la mode, que deux ans auparavant on appelait *merveilleux* et qu'aujourd'hui on appelle *fashionables* ou *dandys*.

Si je m'avise d'être un diable,
Il sera doux comme un mouton.
Il n'est grand poltron sur la terre
Qui n'en trouve un plus grand encor :
Pour forcer un homme à se taire,
Il suffit de crier plus fort.

En amour, ainsi qu'en affaire,
Dans un boudoir, dans un salon,
Soyez doux, on vous fait la guerre;
Parlez haut, vous aurez raison.
Oui, oui, dans le siècle où nous sommes,
Celui qui cède a toujours tort;
Et pour en imposer aux hommes,
Il suffit de crier plus fort.

Voilà une table... écrivons. (Il se met à une table.) Comment s'écrit un cartel ? Ce style-là ne m'est pas si familier que celui des lettres de change. (Il écrit.) « Cejourd'hui, « à midi précis, il vous plaira me faire l'honneur... » Non, non, point d'honneur, ça n'est plus d'usage. « J'aurai le plaisir et l'avantage de vous attendre... » Voyons... où? parbleu ! au café Hardy. « De vous at- « tendre au café Hardy, pour vous dire... » (Il cherche sa phrase en se grattant le front.) Ah ! m'y voilà... « Pour vous « dire que je prétends vous disputer Sophie Melcour à « la pointe de l'épée. » DRU.

A merveille!... ah ! je suis bien sûr que ce billet-là restera sans réponse.

SCÈNE IX.

DRU, FRONTIN.

FRONTIN, à part, sans voir Dru.

(Il arrive avec une lettre dans chaque main.)

Cette lettre est pour Florville, cette autre pour la sœur de Melcour... Ne nous trompons pas, car malheureusement je ne sais pas lire, et ce serait le diable si... (apercevant Dru.) Que fait là cet homme?

DRU, après avoir cacheté le billet.

Ah! voilà sûrement le valet de mon petit monsieur. (Il aborde Frontin.) Dis-moi un peu : n'es-tu pas valet d'un jeune homme qui loge dans cet hôtel?

FRONTIN.

D'un jeune homme? cela se peut bien... oui, je suis son valet.

DRU.

Remets-lui ce billet.

FRONTIN.

A qui, dites-vous?

DRU.

Eh! à ton maître.

FRONTIN, à part.

Si j'osais lui demander lequel! (haut.) ne pourriez-vous me dire?...

DRU.

Nous verrons, nous verrons au café...

FRONTIN.

Ah! c'est pour déjeuner!

DRU, faisant reculer Frontin.

Je lui ferai connaître qu'un homme comme moi, riche, brave, que monsieur Dru enfin ne se laisse pas couper l'herbe sous le pied... Une... deux, c'est un homme enterré.

FRONTIN, que les gestes de Dru effraient, remet les lettres dans sa poche.

Un duel! ah! je n'en suis pas.

DRU.

Je vais... mais, non. Avertis-le que je viendrai tout à l'heure le retrouver ici; je vais chercher mes armes. Nous irons ensemble au rendez-vous.

(Il sort.)

SCÈNE X.

FRONTIN, seul.

Eh bien! me voilà dans un joli embarras! si je vais appeler l'un pour l'autre, il pourra bien m'en arriver... (Il fait signe qu'il craint le bâton.) Auquel des deux en veut-il? Ah! que je suis sot! que je suis sot! Un cartel! cela regarde l'officier. Une affaire d'honneur, c'est de sa compétence... (Il frappe à la porte de Florville.) Mon officier... mon capitaine...

SCÈNE XI.

FLORVILLE, habillé, FRONTIN.

FLORVILLE.

Que me veux-tu donc?

FRONTIN.

Pardon, si je vous dérange, mais...

FLORVILLE.

Parleras-tu?

FRONTIN.

Monsieur, c'est pour une affaire qui ne peut au fond que vous être très agréable.

FLORVILLE.

Que veux-tu dire?

FRONTIN.

Monsieur, c'est qu'il est venu tout à l'heure un homme qui veut absolument avoir le plaisir de se couper la gorge avec vous.

FLORVILLE.

Tu rêves!

FRONTIN.

Tenez, voilà un billet au porteur qui vous expliquera...

FLORVILLE.

Donne. (Il lit.) Ah! monsieur Dru!... mon très honoré rival!... celui qu'on veut faire épouser à Sophie!. Voyons.

FRONTIN, à part.

Bon! c'était pour lui.

FLORVILLE, après avoir lu.

Voilà un cartel digne de son auteur... Parbleu! je suis charmé de l'aventure... Il ne me connaît pas; amusons-nous et tirons même, s'il se peut, parti de la rencontre... Eh bien! où donc est-il?

FRONTIN.

Le voici, le voici. (à Dru qui entre.) Voilà mon maître, monsieur.

FLORVILLE, à Frontin.

Sortez.

FRONTIN, s'en allant.

Ah! je ne me ferai pas prier.

SCÈNE XII.

FLORVILLE, DRU; il entre le chapeau sur les yeux et l'épée cachée sous sa redingote.

DRU, s'avançant fièrement en apparence vers Florville qu'il croit être Melcour.

Eh bien! mon petit merveilleux, avez-vous lu mon billet-doux?

FLORVILLE.

Oui, je l'ai lu, et je suis prêt...

DRU; il aperçoit sa méprise et recule de frayeur; son épée tombe.

Ciel! que vois-je? c'est un autre.

FLORVILLE.

Eh bien! qu'avez-vous donc?

DRU.

Excusez-moi, c'est une méprise... Je n'entends rien à tout ceci... mais le fait est que ce n'est pas vous que je cherchais.

FLORVILLE.

Ce n'est pas moi que vous cherchiez! vous voulez plaisanter!... et ce billet?...

(Il lui montre le cartel.)

DRU.

N'est pas pour vous.

FLORVILLE.

Mais vous y parlez de Sophie Melcour?

DRU.

Eh bien? qu'est-ce que cela vous fait? Ce n'est pas vous qui l'épouserez.

FLORVILLE.

Comment! je ne l'épouserai pas!

DRU.

Quoi! vous aussi? Ciel! nous voilà donc maintenant trois époux?

FLORVILLE.

Trois époux!... cet homme a perdu la raison.

DRU, à part.

Ma foi! la peur pourrait bien en effet me rendre fou.

FLORVILLE.

Allez, allez, vous jouez en vain la surprise. Je ne suis point dupe de tout ceci, et c'est bien moi que vous cherchiez.

DRU.

Je vous jure...

FLORVILLE.

Çà, voyons, ramassez votre épée et sortons.

DRU.

Comment! pourquoi faire?

FLORVILLE.

La belle question!

DRU.

Mais, je n'ai point de raison de vous en vouloir, et ce n'est point à vous...

FLORVILLE.

Pas tant de verbiage; ne voulez-vous pas épouser Sophie?

DRU.

Oui.

FLORVILLE.

Eh bien! moi aussi.

DRU.

Je veux bien épouser Sophie, mais je ne veux pas me battre... surtout contre vous, monsieur, qui êtes un homme qui inspirez un respect, un attachement... une estime qui... que... dont... enfin... certainement...

FLORVILLE.

C'est trop d'égards pour un rival! mais, tenez, je vous laisse le choix, ou de vous battre, ou de renoncer à Sophie.

DRU.

Comment! renoncer à Sophie?

FLORVILLE, lui rendant son épée.

Vous ne voulez pas? en ce cas sortons.

DRU, prenant l'épée comme s'il acceptait le combat.

Eh bien! monsieur... épousez-la.

(Il veut sortir.)

FLORVILLE, l'arrêtant.

Un moment, un moment. L'engagement qu'a pris avec vous l'oncle de Sophie est le seul obstacle qui s'oppose à mon mariage avec elle. Pour que j'obtienne le consentement de l'oncle, il est donc nécessaire que je lui porte un écrit de votre part...

DRU.

Un écrit!...

FLORVILLE.

Oui, monsieur...

DRU.

Vous l'aurez, monsieur, vous l'aurez... Mais, foi d'honnête homme! ce n'est pas vous que je cherchais; c'est un petit merveilleux qui veut aussi épouser Sophie, qui prétend disposer d'elle...

FLORVILLE.

Comment?

DRU.

Vous devriez vous charger de le mettre à la raison... cela vous regarde à présent... Je serai le témoin si vous voulez... Serviteur.

FLORVILLE.

Mais expliquez-moi...

DRU.

C'est assez... je vous salue... de tout mon cœur...

FLORVILLE.

Mais encore un coup...

DRU.

Pardon... je suis très pressé... serviteur... pas possible.

(Il se sauve.)

SCÈNE XIII.

FLORVILLE, seul.

Il m'échappe!... que croire?... Aurais-je en effet encore un rival?... ou serait-ce un mensonge inventé par la peur?... Un rival!... Sophie!... au moment où j'obtiens un congé pour aller à Nancy t'arracher à la violence de ton oncle et à l'hymen que tu redoutes, tu donnerais à un autre la foi que tu m'as promise! Non... non... ce parjure est impossible.

RONDEAU.

Je suis encor cher à Sophie,
Cesse, mon cœur, d'être alarmé;
On n'est pas digne d'être aimé
Quand on supçonne son amie.
Sentiments jaloux,

Triste méfiance,
Tourments de l'absence,
Disparaissez tous.
Je revois Sophie,
Toujours plus jolie;
Son tendre regard
Et son doux sourire,
Tout semble me dire:
Ah! plus de départ!

Oui, je suis cher à ma Sophie,
Cesse, mon cœur, etc.

Mon ame en son absence,
Éprouve encor quelque douceur;
L'amour a placé l'espérance
Entre la peine et le bonheur.

Mais, je vais revoir mon amie,
Et mon cœur n'est plus alarmé;
Plutôt cesser d'en être aimé,
Que de soupçonner ma Sophie!

SCÈNE XIV.

FLORVILLE, FRONTIN.

FLORVILLE.

Ah! te voilà.

FRONTIN.

Eh bien! monsieur? j'ai rencontré votre homme... il m'a paru blessé.

FLORVILLE.

Il m'a soutenu que ce n'était pas à moi qu'il voulait parler.

FRONTIN.

Bah!... cela n'est pas croyable!... c'est qu'il aura eu peur.

FLORVILLE.

Tu ne t'es point trompé?

FRONTIN.

Moi!... je ne me trompe jamais. Il m'a dit d'appeler mon maître... est-ce que vous ne l'êtes pas?

FLORVILLE.

Allons, il suffit... je sais à quoi m'en tenir sur son compte... A propos, mes lettres?

FRONTIN.

J'en ai une. (à part.) Ah! mon Dieu! (Il fouille dans ses poches.) De quel côté est la sienne? Ce maudit homme avec son cartel m'a fait oublier tout cela.

FLORVILLE.

Donne donc!

FRONTIN.

Excusez, c'est que je cherche... (à part.) C'est celle-là, je crois...

FLORVILLE.

As-tu fini?

FRONTIN, à part.

Non... c'est celle-ci... (haut.) La voilà, la voilà!

FLORVILLE.

(Il ouvre la lettre sans regarder l'adresse ; il lit la signature.)

« Justine Belmont! » Ah! c'est l'amie de Sophie! Par quel hasard me sait-elle ici, et pourquoi m'écrit-elle? (Il lit à part.) « Votre fuite et votre déguisement « ont fait grand bruit... » Que veut dire ceci? (Il regarde l'adresse.) Que vois-je?... « A Sophie Melcour, poste « restante à Paris. » Sophie à Paris! Sophie déguisée! poursuivons...

FRONTIN, à part.

Bon! c'est bien là sa lettre.

FLORVILLE, continuant de lire.

« Mais rassurez-vous; votre amant est si avantageu-« sement connu que chacun vous excuse et même vous « approuve... » Qu'ai-je lu? Un amant! fuir avec lui! l'infidèle! mais comment cette lettre?... (haut.) Frontin, cette lettre n'est pas pour moi.

FRONTIN, à part.

Ah! ciel! me suis-je trompé! (haut.) Pardon, c'est une erreur, voilà la vôtre.

(Il lui donne l'autre lettre.)

FLORVILLE.

Mais celle-là, d'où la tiens-tu?

FRONTIN.

D'où je la tiens?... (à part.) Que lui dire?

FLORVILLE.

Veux-tu bien parler?

FRONTIN.

Ne vous fâchez pas, monsieur, je vais vous avouer

la vérité... Ce matin, comme j'allais à la poste chercher vos lettres, cet homme qui loge ici...

FLORVILLE.

Qui, Dru?

FRONTIN.

Justement, lui-même, Dru. (à part.) Ils ne se verront plus ; je ne risque rien.

FLORVILLE.

Eh bien! Dru?...

FRONTIN.

Eh bien! il m'a chargé de demander aussi les siennes.

FLORVILLE.

Maraud! elle est adressée à une femme.

FRONTIN.

Précisément. C'est pour sa femme, à ce qu'il m'a dit.

FLORVILLE.

L'insolent! intercepter les lettres écrites à Sophie! a-t-on jamais vu pareille impudence?

FRONTIN, à part.

Je suis, je crois, tiré d'affaire.

FLORVILLE, se promenant à grands pas.

Mais quoi! elle est à Paris! Dru l'ignore-t-il, ou seraient-ils d'accord? Mais alors pourquoi cette fuite et ce déguisement? c'est donc pour un autre?.. Ah! oui, c'est ce rival dont monsieur Dru m'a parlé...

FRONTIN, à part.

Que diable y a-t-il donc dans cette lettre?

FLORVILLE.

Cherchons monsieur Dru et ne négligeons rien pour retrouver Sophie.

(Il va pour sortir.)

FRONTIN, le rappelant.

Permettez donc... rendez-moi, s'il vous plaît, la lettre de monsieur Dru.

FLORVILLE.

Je me charge, moi, de la lui rendre.

FRONTIN.

Que lui dirai-je?

FLORVILLE.

Que tu me l'as remise.

FRONTIN.

Mais que dira-t-il?

FLORVILLE.

Eh! ce qu'il voudra. (Il met la lettre dans sa poche et sent la boîte que Frontin a tenue dans la scène première.) Qu'est-ce?... quelle est cette boîte? Ce n'est point à moi...

FRONTIN, à part.

Maudite toilette! j'aurai tout confondu.

(Il se retire un peu à l'écart.)

FLORVILLE.

Que vois-je? Mais ce médaillon ressemble... Voyons si le secret... c'est lui! C'est mon portrait! celui que j'ai donné moi-même à Sophie!... Frontin, par quel hasard, comment ce portrait se trouve-t-il dans ma poche?

FRONTIN.

Un portrait! monsieur... c'est un portrait?.. Ah! ce

n'est rien... c'est une méprise... ce portrait est à moi.

FLORVILLE.

A toi! Qui te l'a donné?

FRONTIN.

Monsieur... il me vient d'un maître que j'ai servi.

FLORVILLE.

Le nom de ce maître?

FRONTIN.

Son nom?... monsieur... il voyageait incognito.

FLORVILLE.

Incognito! Son âge?

FRONTIN.

Mais... assez jeune.

FLORVILLE.

Des traits charmants?

FRONTIN.

Comme ceux d'une jolie femme.

FLORVILLE.

Juste ciel! et son pays?

FRONTIN.

Ah! son pays... je ne sais plus trop... attendez...

FLORVILLE.

Nancy?

FRONTIN.

C'est cela. Je m'en souviens à présent; il était de Nancy.

FLORVILLE.

Et qu'est devenu ce maître?

FRONTIN.

Ce qu'il est devenu?... Oh! il est devenu... (à part.) Prenons le plus court. (haut et d'un ton larmoyant.) Monsieur, il est devenu... mort.

FLORVILLE.

Mort! quand, où?

FRONTIN.

Oh! il n'y a pas long-temps... il y a quatre jours... en venant à Paris... Ah! c'est une aventure bien déplorable... des voleurs... il y en a tant aujourd'hui!... au coin d'un bois... la nuit... près du village de... de... le nom n'y fait rien... Toujours est-il que je me suis battu comme un lion... mais le nombre... Hélas! mon pauvre maître!... de tous ses effets je n'ai pu sauver que ce portrait.

FLORVILLE.

Elle est morte! ah!

FRONTIN, à part.

La bonne histoire! j'ai menti... comme un journal!... mais qu'est-ce?... Où allez-vous donc, monsieur?

FLORVILLE.

C'en est fait! j'ai tout perdu... je pars... Prépare-toi... tu vas me suivre... Ah! Dieu!

(Il rentre.)

FRONTIN, lui parlant à la cantonade.

Comment! c'est mon histoire?... N'en croyez que moitié, si vous voulez; rien du tout même, je ne m'en fâcherai pas... Il n'est peut-être pas mort... Il n'est peut-être que blessé...

SCÈNE XV.

FRONTIN, seul.

Il ne m'écoute pas!... qu'est-ce que cela veut dire?... Quel est donc ce portrait?... Il veut partir... il a tout perdu... (voyant Melcour.) Allons, ne voilà-t-il pas l'autre à présent!... Ah! où me suis-je fourré?

SCÈNE XVI.

FRONTIN, SOPHIE.

FRONTIN.

Vous allez sortir, monsieur, n'est-ce pas?

SOPHIE.

Oui, j'ai quelques emplettes encore à faire. Tu vas m'accompagner.

FRONTIN, à part.

Ah! mon Dieu! et l'autre! (haut.) Monsieur... si vous permettiez, je n'irais pas avec vous.

SOPHIE.

Pourquoi?

FRONTIN.

Monsieur, c'est que... c'est qu'on m'attend.

SOPHIE.

Qui donc, s'il vous plaît?

FRONTIN.

Monsieur, chacun a ses connaissances... Je suis depuis long-temps en relations avec une certaine Justine... femme honnête, au moins, autant que jolie... avec laquelle je dois un jour... Vraiment, monsieur, elle m'attend.

SOPHIE.

Ce sera douloureux pour elle; mais suivez-moi, je le veux.

FRONTIN.

J'obéirai, monsieur; j'obéirai... mais allez toujours; je vous suis.

SOPHIE.

Ne tardons pas, allons.

(Elle va pour sortir.)

FRONTIN, à part.

Ah! bien oui! que je le suive, il m'attendra long-temps.

SOPHIE, revenant.

Ah! je sortais comme un étourdi sans prendre mes papiers. Où as-tu mis ma malle?

FRONTIN.

Vos papiers! comment sont-ils? Je vais... Quels papiers voulez-vous?

(Il se met entre les deux malles et fouille en même temps dans toutes les deux avec une extrême agitation.)

SOPHIE.

Tu ne peux pas t'y tromper. Un gros rouleau... trouves-tu?

FRONTIN, tirant un rouleau d'une des malles.

Un rouleau! c'est cela.

SOPHIE, prenant le rouleau.

Bon!... mais est-ce bien?... Voyons... oui... mais non!... Ciel! que vois-je?

FRONTIN, à part.

Ah! pour le coup, je suis mort!

(Il se retire à l'écart.)

SOPHIE.

Ce sont les lettres que j'ai écrites à Florville! Comment se trouvent-elles?.. (haut.) Frontin, où as-tu pris cela?

FRONTIN.

Etourdi que je suis! Pardon, monsieur, mille fois pardon, j'ai serré mes papiers avec les vôtres, et...

SOPHIE.

Tes papiers! mais ce sont des lettres...

FRONTIN.

Des lettres! oui, monsieur, je le sais bien.

SOPHIE.

Et de qui les tiens-tu?

De qui je les tiens?.. (à part.) Allons! encore un conte.

DUO.

FRONTIN.

Je les tiens... d'une soubrette...
Qui les tenait...
D'une femme un peu coquette...

Qui les tenait...
D'un amant très peu fidèle...
Qui les tenait
Lui-même... d'une autre belle...
Qu'il délaissait.

SOPHIE.

O trahison! ô perfidie!
Juste ciel!

FRONTIN.

Bon! cela n'est rien!
Si nous usons de perfidie,
Les femmes nous le rendent bien.

SOPHIE.

O trahison! ô perfidie!

FRONTIN.

Bagatelle!... cela n'est rien!
Nous oublions, on nous oublie;
On est quitte, on ne se doit rien.

SOPHIE, regardant les lettres.

Soyez ensevelis dans l'ombre du mystère,
Monuments de ma flamme et de sa trahison!

(Elle les déchire.)

FRONTIN, les ramassant.

Grands dieux! que venez-vous de faire?
Un modèle charmant de style épistolaire,
Que je devais vendre au libraire
Et livrer à l'impression!

ENSEMBLE.

SOPHIE.

O trahison! ô perfidie!
Va, monstre, un cœur tel que le tien

Eût fait le tourment de ma vie;
Mais, enfin, tu ne m'es plus rien!

(Elle tombe renversée dans un fauteuil.)

FRONTIN.

Si nous usons de perfidie,
Les femmes nous le rendent bien.
Nous oublions, on nous oublie;
On est quitte, on ne se doit rien.

FRONTIN.

Mais, que vois-je?... Vous pâlissez! qu'avez-vous?... Il ne répond plus!... Ah! mon Dieu!... et mon premier maître, et mon second maître!... je vais donc aujourd'hui les enterrer tous les deux?... Que faire?... Il se meurt!... Au secours!... venez, accourez, au secours!

(Il appelle de tous les côtés.)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, DRU.

DRU.

Eh bien! qu'est-ce donc que tout cela?... Est-ce que le feu est à la maison?

FRONTIN, montrant Sophie.

Secourez-le, je vous prie, monsieur, secourez-le.

DRU.

Qui?... Ah! c'est vous, mon petit rival! (à Frontin.) Eh bien! de l'eau de Cologne; vite de l'eau de Cologne.

(Frontin sort.)

SCÈNE XVIII.

SOPHIE, DRU.

DRU, à Sophie qui le repousse.

Je suis bon diable, allez; n'ayez pas peur.

SOPHIE.

Pauvre Sophie!

DRU.

Sophie! eh! je ne viens plus vous la disputer!... Au reste, elle ne sera ni pour vous, ni pour moi, allez. J'ai trouvé ici un gaillard...

SOPHIE.

Pauvre Sophie!

DRU.

Calmez-vous. Voulez-vous mourir pour cette Sophie?

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, FLORVILLE.

FLORVILLE.

Qui parle ici de Sophie? (à Dru.) Ah! c'est toi, malheureux!... Je te trouve enfin.

DRU.

Ah! monsieur, monsieur!... tenez, tenez, voilà l'écrit que vous me demandez... N'en parlons plus, monsieur, n'en parlons plus, épousez Sophie.

FLORVILLE.

Plût au ciel!

SOPHIE.

Qu'entends-je?... quelle voix?... c'est lui!

FLORVILLE.

Que vois-je? c'est Sophie!

(Il se jette à ses genoux.)

DRU.

Sophie! Sophie! Ah! qu'ai-je fait?...

(Il se sauve à toutes jambes.)

SCÈNE XX.

SOPHIE, FLORVILLE.

DUO.

FLORVILLE.

Tu respires, ma douce amie!
Je te presse encor sur mon cœur.

SOPHIE.

Tu m'oses nommer ton amie!
Non, non, non, tu n'as plus mon cœur.

FLORVILLE.

Ciel! quel langage, ma Sophie!
Aurais-je donc perdu ton cœur?

SOPHIE.

Non, je ne suis plus ta Sophie:
Laisse-moi, tu me fais horreur.

FLORVILLE.

Qu'entends-je?

SOPHIE.

Infidèle !

FLORVILLE.

Infidèle ?

SOPHIE.

Perfide! tu n'en rougis pas?

FLORVILLE.

Qui! moi! quand je mourais, cruelle,
Sur le récit de ton trépas?

SOPHIE.

Que parles-tu de mon trépas?

FLORVILLE.

Eh! mais, j'en ai cru la nouvelle
Sur le rapport de mon valet.

SOPHIE.

Et moi, je te crus infidèle
Sur le rapport de mon valet.
Vois ces lettres.

(Elle lui montre le reste du rouleau qu'elle tient dans sa main.)

FLORVILLE.

Vois ce portrait.

ENSEMBLE.

FLORVILLE.

Tu respires, ô ma Sophie!
Et je possède encor ton cœur :
Ah! sois à jamais mon amie;
Ton amour fait tout mon bonheur.

SOPHIE.

Ah! je respire, et ta Sophie

Pour jamais t'a rendu son cœur;
Je serai toujours ton amie;
Notre amour fait tout mon bonheur.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, FRONTIN.

FRONTIN, arrivant avec un flacon.

Me voici, me voici...

FLORVILLE.

Quoi! ma chère Sophie! moi, qui allais vous chercher à Nancy...

FRONTIN, à part.

Sa Sophie!

FLORVILLE.

Mais, quelles histoires nous ont donc faites nos coquins de valets?

FRONTIN, à part.

Ah! ah! fuyons.

SOPHIE.

Il faut les confronter ensemble.

FLORVILLE, arrêtant Frontin.

Oui, oui, confrontons-les. D'abord, voici le mien.

SOPHIE.

Lui! mais c'est le mien.

FLORVILLE.

Comment donc! nous servais-tu tous deux ensemble?

FRONTIN.

Messieurs... (se reprenant.) je veux dire, madame et

monsieur, puisque enfin... Oui... je pourrais vous le nier, mais je suis trop honnête homme; j'aime mieux vous l'avouer. Oui... je vous ai servi tous deux à la fois.

FLORVILLE.

Maraud!

FRONTIN.

Ah! de grace, écoutez-moi, je vous supplie; vous gronderez après, si vous voulez.

VAUDEVILLE.

Cherchant un valet dans ces lieux,
Tous deux me prenez pour le vôtre.
Pour éviter de perdre l'un ou l'autre,
Je me décide à vous choisir tous deux.
J'ai fait mille et mille sottises,
En vous servant ainsi chacun;
Mais à présent que les deux n'en font qu'un,
Je ne craindrai plus les méprises.

FLORVILLE.

Des méprises! eh! Frontin! qui n'en fait pas?...

La prude qui croit rajeunir,
Le fat qui croit avoir des graces,
L'homme de bien qui compte sur des places,
Le médecin qui prétend vous guérir,
Le rimeur de plates devises,
Qui se croit l'égal de Collé,
Le fournisseur qui dit: Je suis volé...
Tous ces gens-là font des méprises.

SOPHIE, au public.

Les méprises, les quiproquo

Sont l'ame de nos comédies;
Mais devancés par tant de grands génies,
Que pouvons-nous vous offrir de nouveau?
Aussi maint auteur que l'on prise,
De l'esprit des morts s'est servi;
En empruntant l'esprit de Goldoni,
Aurions-nous fait une méprise?

FIN DU VALET DE DEUX MAITRES

LE
BILLET DE LOTERIE,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE, EN PROSE,

FAIT EN SOCIÉTÉ AVEC M. CREUZÉ DE LESSER,

MUSIQUE DE NICOLO ISOUARD,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 14 SEPTEMBRE 1811.

PERSONNAGES.

ADÈLE, jeune Française.
BETTY, Anglaise, suivante d'Adèle.
M. DE PLINVILLE, gentilhomme français.
JACKSON, aubergiste anglais.

La scène est à Londres.

LE

BILLET DE LOTERIE,

OPÉRA-COMIQUE.

Le théâtre représente une pièce de l'appartement d'Adèle, meublée modestement. A gauche de l'acteur, à la première coulisse, est une croisée donnant sur la rue. A la deuxième coulisse est la porte du dehors. A la deuxième coulisse, à droite, est la porte de l'intérieur de l'appartement. Du même côté, sur le devant du théâtre, est une table ; dans le fond du théâtre, une pendule. — Adèle et Betty doivent être vêtues très simplement. M. de Plinville est en habit français très riche, ou en uniforme de fantaisie.

SCÈNE PREMIÈRE.

BETTY, rêvant et se croyant seule, ADÈLE; Betty est assise et brode.

BETTY.

Prendrai-je cinq, quarante et seize?
Prendrai-je neuf, dix-sept et treize?
J'aimerais mieux trois, deux et six,
Ou bien un et quatre-vingt-dix.

ADÈLE.

Fort bien, fort bien, ma chère amie;
Malgré tous mes discours
Vous mettrez donc toujours
A la loterie?

BETTY.

Daignez m'excuser, je vous prie;
Non, non, je ne mettrai jamais
A la loterie;
Mais je conviens que j'y songeais.

ADÈLE.

Croyez-moi, n'y jouez jamais.

BETTY.

Non, non, jamais, jamais, jamais.

ENSEMBLE.

BETTY, à part.

Prendrai-je cinq, quarante et seize?
Prendrai-je neuf, dix-sept et treize?
J'aimerais mieux trois, deux et six,
Ou bien un et quatre-vingt-dix.

ADÈLE, à part.

Dans ce climat que mon destin me pèse!
Ah! si pour moi le ciel s'apaise,
O France! ô mon charmant pays,
Combien de te revoir je sentirai le prix!

BETTY, toujours à part.

Le mois passé, je me rappelle
Que ces numéros sont sortis.
De ceux-ci la chance est plus belle;
Oui j'aime mieux huit, neuf et dix.

ADÈLE.

Encor, Betty!... je vous assure
Que ce jeu-là nous brouillera.

BETTY.

Je ne voudrais pas, je vous jure,
D'un million à ce prix-là;
Mais c'est bien dommage!
Aujourd'hui, je gage,
Je gagnerais.

ADÈLE.

Croyez-moi, ne jouez jamais.

BETTY.

Non, c'est fini; jamais, jamais.
(à part.)

ENSEMBLE.

Prendrai-je cinq, quarante et seize?
Prendrai-je neuf, dix-sept et treize?
J'aimerais mieux trois, deux et six,
Ou bien un et quatre-vingt-dix.

ADÈLE.

Dans ce climat que mon destin me pèse!
Ah! si pour moi le ciel s'apaise,
O France! ô mon charmant pays,
Combien de te revoir je sentirai le prix!

BETTY.

Madame, voici monsieur Jackson, notre hôte.

ADÈLE.

Bien; laisse-nous.

(Betty entre dans l'autre pièce de l'appartement d'Adèle.)

SCÈNE II.

ADÈLE, JACKSON.

JACKSON.

Je me rends à vos ordres, mademoiselle. Que désirez-vous ?

ADÈLE.

J'ai d'abord à vous demander pardon de ne vous avoir pas encore payé.

JACKSON, à part.

Elle ne se doute pas que je le suis. (haut.) Pas payé, mademoiselle ! pas payé !... Il est vrai que je n'ai pas encore vu beaucoup de votre argent ; mais est-ce votre faute ? Née avec la passion de la musique, possédant une voix charmante, vous êtes réduite par des malheurs à tirer parti de vos talents. Quelques raisons vous empêchant de les exercer en France, un gentilhomme nommé Voltaire, garçon d'esprit, car il a, dit-on, très bien fait sa fortune, vous conseille de venir à Londres où l'on semblait désirer une cantatrice française. Vous arrivez ; mais notre patriotisme se révolte contre cette innovation, et nous faisons tant de tapage que le concert ne peut avoir lieu.

ADÈLE.

Est-ce que vous auriez contribué, monsieur Jackson, à cet acte touchant d'hospitalité ?

JACKSON.

L'hospitalité! c'est fort beau; je la pratique. Mais chanter du français devant le public de Londres! goddem! Tout bon Anglais a dû s'y opposer. D'ailleurs, voyez-vous, la musique n'est bonne...

ADÈLE.

Que sur des paroles anglaises, n'est-ce pas?

JACKSON.

C'est la vérité! Enfin, si nous avons refusé de vous entendre, nous avons été charmés de vous voir. Pour ma part, combien je me félicite, moi, aubergiste, considéré dans la cité de Londres, d'avoir recueilli une Française malheureuse dont on m'avait vanté les talents, et dont j'apprends tous les jours à estimer les vertus! Car la vertu, voyez-vous, ça porte bonheur, et c'est ce que j'aime le mieux dans ma maison.

ADÈLE.

Vous êtes trop obligeant, mon cher hôte; j'espère bientôt reconnaître vos soins; je vais, à cette heure même, recevoir de France une petite somme qui m'est due depuis long-temps.

JACKSON.

Ne vous pressez pas. Je suis payé... par le seul plaisir d'obliger. Voilà comme nous sommes, nous autres Anglais! Il n'y a qu'une chose qui me fâche, c'est de vous voir parfois rêveuse. Cela est étonnant pour une Française.

ADÈLE.

Il est vrai que j'ai grand sujet de rire!... mais par-

lons d'autre chose. Je persiste à ne recevoir ici personne; je vous demande en grace surtout de ne point y laisser entrer ce Français, ce M. de Plinville dont les lettres, fort tendres et fort spirituelles d'ailleurs, commencent à m'inquiéter.

JACKSON, à part.

Ah! diable, ce n'est pas là mon compte. (haut.) Permettez donc, mademoiselle; je ne puis empêcher ce seigneur de fréquenter mon hôtel.

ADÈLE, lui donnant une lettre.

Rendez-lui, je vous prie, cette lettre où il me mande qu'il veut absolument que je le reçoive.

JACKSON.

Goddem! il vous écrit cela? Tant pis. Quand il veut une chose, il la veut bien et long-temps. Je n'ai jamais vu une plus mauvaise tête... et un meilleur cœur... C'est un homme qu'il faut fuir... ou aimer de toute son ame.

ADÈLE, vivement.

Je le fuirai.

JACKSON.

Il vaudrait mieux l'aimer, car il est aimable... quand il n'est pas en colère.

ADÈLE.

Oui, très aimable... je l'ai aperçu à Paris une fois ou deux avec ce M. de Voltaire que vous trouvez un garçon d'esprit.

JACKSON.

Il en a aussi, lui; et s'il n'était pas si vif, si emporté...

ADÈLE.

Puisque vous-même craignez sa vivacité, je prendrai le parti de m'enfermer chez moi jusqu'à ce qu'il ait renoncé à m'honorer de ses visites. Adieu, monsieur Jackson, je sors pour un instant, et j'espère revenir un peu plus riche que je ne suis.

SCÈNE III.

JACKSON, seul.

Un peu plus riche! ah! oui, elles seront belles ses richesses! Heureusement que ce M. de Plinville, qui est un héros d'amour et de délicatesse, qui est enthousiaste de la musique, me rembourse avec usure toutes les avances que je fais pour elle... Elle ne s'en doute guère; elle se sauverait bien vite de la maison... c'est un excellent homme, que ce seigneur-là! il me paie au poids de l'or, et me laisse tous les honneurs de la bienfaisance!

COUPLETS.

En France même, je l'espère,
On me vantera désormais;
Je fais honneur à l'Angleterre,
Aux dépens d'un galant Français.

Je ris moi-même, quand je pense
A l'excès de ma bienfaisance.
Qu'il est doux de faire du bien...
Surtout... quand il n'en coûte rien!

DEUXIÈME COUPLET.

A ma méthode on est fidèle;
On est charlatan à l'envi.
Si je sers un jour de modèle,
Beaucoup de gens m'en ont servi.
Mon voisin doit tout ce qu'il donne;
Mon cousin manque et fait l'aumône...
Qu'il est doux de faire du bien...
Surtout... quand il n'en coûte rien!

Mais comment oserai-je faire à M. de Plinville le mauvais compliment dont on m'a chargé! j'en ai la fièvre d'avance... Ah! je suis perdu, le voici.

SCÈNE IV.

JACKSON, PLINVILLE.

PLINVILLE.

Eh bien! mon cher Jackson, puis-je la voir?

JACKSON.

Monsieur, j'en suis bien fâché; elle est sortie.

PLINVILLE.

Elle est sortie!

JACKSON.

Tout à l'heure : vous auriez pu la rencontrer.

PLINVILLE.

Ces contre-temps n'arrivent qu'à moi! Ah! c'est mon maudit cocher qui en est cause! il s'est avisé d'accrocher la voiture d'un lord. Cela m'a retardé. Je m'en déferai ; je veux aller à pied.

JACKSON.

Pour arriver plus vite?

PLINVILLE.

Elle est sortie! et pas un mot de réponse à ma lettre?

JACKSON.

Pardonnez-moi, en voilà une.

PLINVILLE.

Une lettre d'Adèle! ah! mon cher ami!

(Il lui saute au cou et l'embrasse.)

JACKSON.

Ne m'embrassez donc pas si fort.

PLINVILLE.

Que vois-je? c'est la mienne! Que signifie?...

JACKSON.

Ça signifie que vous avez à faire à un dragon de vertu qui vous croit trop séduisant, ou qui se croit trop fragile et qui ne veut pas vous recevoir.

PLINVILLE, le saisissant au collet.

Bourreau! coquin!

JACKSON.

Eh! monsieur, songez donc que ce n'est pas de moi que vous êtes amoureux, et que ce n'est pas moi qui vous donne votre congé.

PLINVILLE.

Tu as raison, mais aussi...

JACKSON.

C'est que vous m'étrangliez tout de bon.

PLINVILLE.

Que veux-tu? je suis outré!... Avec mon nom, mon existence, une fortune considérable... être reçu ainsi par une femme... Çà, dis-moi tout ce qu'on t'a dit, tout ce que tu penses, tout ce que tu sais d'Adèle.

JACKSON.

Je sais d'abord qu'elle est née d'une famille honnête.

PLINVILLE.

Eh! oui.

JACKSON.

Qu'elle a été très bien élevée.

PLINVILLE.

Je le sais.

JACKSON.

Que voulez-vous donc savoir?

PLINVILLE.

Si elle vit toujours modeste et retirée, si tu n'as point découvert quelque inclination secrète...

JACKSON.

Elle! ah bien! oui! une inclination! Tous nos agréables y ont perdu leur latin. Voulez-vous que je vous parle franchement? je suis tenté de la trouver un peu bégueule. Il faut de la vertu, de la fierté; mais, goddem! il est scandaleux qu'une Française veuille en avoir

plus que nos ladys. Croyez-moi, renoncez à elle, et n'étranglez plus personne.

PLINVILLE.

Y renoncer! au contraire; tout ce que tu me dis là redouble mon amour et me confirme dans le dessein de l'épouser.

JACKSON.

Ah! vous êtes trop noble et trop riche pour qu'elle y consente.

PLINVILLE.

Elle a beau dire, je la verrai! il faut absolument que je la voie.

JACKSON.

Commençons par sortir de son appartement, car si elle nous surprenait ensemble, elle ne me le pardonnerait jamais.

PLINVILLE.

C'est ici qu'elle habite?

JACKSON.

Oui, c'est le logement que vous me payez pour elle.

PLINVILLE.

Chut! prends garde que, de la vie, elle ne le soupçonne! je serais désolé!... Mais il est bien modeste, ce logement.

JACKSON.

Écoutez donc, monsieur, que peut-on avoir pour le prix de deux guinées par mois, qu'elle croit y mettre?

PLINVILLE.

Oui; mais pour les douze guinées de supplément que je te donne?

JACKSON.

Chut! prenez garde à votre tour que, de la seconde pièce, la petite Betty ne vous entende!

PLINVILLE.

Betty?

JACKSON.

Une jeune fille pauvre, qu'elle a prise auprès d'elle, en arrivant, et qu'elle garde par humanité.

PLINVILLE.

Bonté! sagesse! attraits!... Mon cher Jackson, je me tuerai, si je ne l'épouse.

JACKSON.

Je me tuerai! je me tuerai! bah! il n'y a que nous autres Anglais qui sachions user de temps en temps de ce genre de consolation. Mais, je vous en prie, sortons.

PLINVILLE, s'asseyant dans un fauteuil.

Oui, oui, tu as raison, partons.

JACKSON.

Vous appelez cela partir?

AIR ET DUO.

PLINVILLE.

Ah! je l'aime!... oui, je l'aime
Mieux que je nè puis l'exprimer!
Je l'aime bien plus que moi-même,

Plus qu'on ne sut jamais aimer.
Dans ce séjour habité par Adèle,
Quand tout m'enivre et d'amour et d'espoir,
Quand à mon cœur tout parle d'elle,
Faut-il partir, et sans la voir!

ENSEMBLE.

Ah! je l'aime!... oui, je l'aime
Mieux que je ne puis l'exprimer!
Je l'aime bien plus que moi-même,
Plus qu'on ne sut jamais aimer.

JACKSON.

Ah! bon Dieu! quelle ardeur extrême!
Mais c'est de quoi vous consumer!
Si vous voulez que l'on vous aime,
Gardez-vous bien de tant aimer!

PLINVILLE.

Mais si du trait qui me déchire
L'amour n'a point blessé son cœur?

JACKSON.

Il faudra rire
De ce malheur.

PLINVILLE.

Il faudra que j'expire
De ma douleur.

JACKSON, l'entraînant.

Allons, partons.

PLINVILLE.

Je me retire.
Mais quel trouble agite mon cœur!

ENSEMBLE.

Ah! je l'aime!... oui, je l'aime
Mieux que je ne puis l'exprimer!
Je l'aime bien plus que moi-même,
Plus qu'on ne sut jamais aimer.

JACKSON.

Ah! bon Dieu! quelle ardeur extrême!
Mais c'est de quoi vous consumer!
Si vous voulez que l'on vous aime,
Gardez-vous bien de tant aimer.

(Plinville sort, entraîné par Jackson.)

SCÈNE V.

BETTY, seule.

Les voilà enfin partis! j'ai cru que ce monsieur allait s'établir chez ma maîtresse. Qu'elle est bonne, mademoiselle! Ah! elle se prive de beaucoup de choses pour me garder. Voilà pourquoi j'aurais tant d'envie de gagner de l'argent; je pourrais l'aider à mon tour. Or, pour cela, la loterie est ce qu'il y a de plus commode et de plus prompt, car c'est à deux pas, et je vois d'ici sortir les gagnants tout joyeux.

COUPLETS.

Qu'elle me plaît la loterie!
C'est par envie
Qu'on la décrie.

C'est
Un jeu sublime et parfait,
Car
On a pour soi le hasard.
Pour
Devenir riche à mon tour,
Oh!
Je veux avoir un bon lot.

DEUXIÈME COUPLET.

Tout n'est-il donc pas loterie?
Qui se marie,
Chacun l'envie;
Mais
Le bonheur fuit à jamais,
Si
Jeune fille a mal choisi.
Vous,
Grands connaisseurs en époux,
Oh!
Trouvez-moi donc un bon lot.

TROISIÈME COUPLET.

Pour moi, dans cette loterie,
Si pour la vie,
L'hymen me lie,
Ah!
Bienheureux qui m'aimera!
J'ai
Mon plan d'avance arrangé,
Pour
Qu'il puisse dire à son tour:
Oh!
Je n'ai pas un mauvais lot.

Oui, c'est bien décidé! je veux mettre à la loterie cette couronne, la seule que je possède au monde. Ce qui m'embarrasse, c'est le choix des numéros. C'est désagréable. Quand on songe qu'on passe souvent à côté d'un quaterne... Il serait bien joli de l'attraper! Chut! voici ma maîtresse! elle a l'air d'avoir du chagrin... Madame! qu'avez-vous donc?

SCÈNE VI.

BETTY, ADÈLE.

ADÈLE.

Ma chère enfant!... il faut nous séparer.

BETTY.

Nous séparer!

ADÈLE.

J'ai tout perdu... une nouvelle affreuse... Betty! je vous ai prise avec plaisir. J'aurais voulu vous garder toute la vie... mais il faut nous quitter. Ma chère amie, croyez-moi, de tous les sacrifices que ma mauvaise fortune m'impose, celui-ci n'est pas le moins cruel.

BETTY.

Certainement qu'il est cruel; mais c'est pour moi! Nous séparer! que vous ai-je donc fait? Je ne le veux pas d'abord; plutôt mourir! Comment! est-ce que le malheur vous rendrait fière? Nous sommes pauvres, eh bien! nous travaillerons. Nous ne sommes que deux; moi je travaille pour quatre. Et puis, qui sait? au mo-

ment qu'on y pense le moins, ne trouve-t-on pas quelquefois des ressources?... (Elle regarde sa pièce d'argent.) Enfin, mademoiselle, chassez-moi, battez-moi si vous voulez; mais ça n'y fera rien, je vous en avertis. Je ne m'en irai pas que vous ne soyez heureuse.

ADÈLE.

Heureuse! nous resterons donc long-temps ensemble! pauvre petite! (à part.) Son dévouement me touche jusqu'aux larmes. (haut.) Fais venir, je t'en prie, monsieur Jackson.

BETTY.

Ce n'est pas, j'espère, pour me chasser?

ADÈLE, l'embrassant.

Oh! non, tu ne m'as jamais été si chère!

(Betty sort.)

SCÈNE VII.

ADÈLE, seule.

C'est pourtant mon malheur qui l'attache à moi; et ce Jackson qui m'accable de sa bienfaisance! Ah! si jamais je suis riche, je veux... mais quelle folie! après la nouvelle d'une banqueroute, le beau moment que je prends là pour former le projet d'enrichir les autres!... Voici Jackson; tâchons de le déterminer adroitement à me laisser faire la réforme que me commande ma position.

SCÈNE VIII.

ADÈLE, JACKSON.

ADÈLE.

Mon cher hôte, j'ai une confidence à vous faire. Je vous dirai d'abord que le paiement que je croyais toucher aujourd'hui souffrira quelques retards; mais il me reste des bijoux. Je suis tranquille, et vous pouvez l'être aussi.

JACKSON.

Vous m'offensez en cherchant à me rassurer. Si vous n'avez rien autre chose à me dire, je m'en vais.

ADÈLE.

Attendez. J'ai un service à vous demander.

JACKSON.

C'est différent. Voulez-vous un meuble nouveau, un métier à broder, une harpe, un clavecin? vous n'avez qu'à parler. Je vous fais apporter cela tout de suite, et ne vous en demande pas un schelling.

ADÈLE.

Je ne me croyais pas un si grand crédit. En vérité, mon cher hôte, vous êtes trop confiant, trop généreux. Vous finirez par vous ruiner avec ces manières-là.

JACKSON.

Me ruiner! si vous saviez ce que tout cela me coûte!... rien du tout, mais du tout, je vous assure.

ADÈLE.

Monsieur Jackson, vous avez au dernier étage un fort joli appartement.

JACKSON.

Un joli appartement! un grenier, où, jusqu'ici, je n'ai pu loger que des peintres, des musiciens, des écoliers ou des savants.

ADÈLE.

Eh bien! je suis tentée, moi, de m'y loger.

JACKSON.

Allons, vous vous moquez! (à part.) C'est une ruse pour faire moins de dépense.

ADÈLE.

D'ailleurs, j'y serai plus solitaire... Et puis, monsieur Jackson, on vit trop somptueusement chez vous, et je ne veux pas m'y habituer.

JACKSON, feignant beaucoup de colère.

Nous y voilà! Ce n'est pas assez de vouloir vous loger dans un grenier, vous voulez encore que je vous y laisse mourir de faim! Ah! c'est trop fort, mademoiselle! n'attendez pas de moi cette complaisance.

ADÈLE.

Mais vous interprétez mal...

JACKSON.

Non, c'est affreux! pour vous punir, vous garderez ce logement-ci. J'y veux ajouter deux autres chambres, un superbe mobilier, et j'entends que votre table soit la mieux servie de toute la maison. Ah! vous ne connaissez pas ma sensibilité! mon désintéressement!...

adieu! (à part.) M. de Plinville paiera tout cela. (haut en revenant.) Oui, madame, j'ai le cœur si bien placé, si tendre... que je voudrais... le malheur, la vertu! noms sacrés et touchants!... votre très humble serviteur.

(Il se sauve.)

ADÈLE, le rappelant.

Monsieur Jackson, monsieur Jackson!

SCÈNE IX.

ADÈLE, puis BETTY.

ADÈLE.

Il ne m'écoute pas! le singulier homme! vous verrez qu'il faudra nous brouiller afin de l'empêcher de se ruiner! (voyant Betty.) Ah! Betty, avez-vous rencontré notre hôte?

BETTY.

Oui, madame, il sortait de la maison, et il avait l'air bien en colère; il m'a fait une moue, une moue!...

ADÈLE.

Il sortait, dites-vous?

BETTY.

Oui, madame; et tenez, on l'apercevrait peut-être encore dans la rue. (Elle regarde à la croisée.) Ah! madame!

ADÈLE.

Qu'avez-vous donc?

BETTY.

Je ne vois plus monsieur Jackson; mais voici ce seigneur français.

ADÈLE.

Monsieur de Plinville?

BETTY.

Justement. Il vient ici.

ADÈLE.

O ciel! comment l'éviter? et notre hôte qui est absent!

BETTY.

Mais, moi, je suis là, madame; et puisque vous ne voulez pas le voir, soyez tranquille, il n'entrera pas ici.

ADÈLE.

Commence par fermer la porte.

BETTY.

C'est inutile, et je ne le crains pas. Mais puisque vous le voulez...

(Elle ferme la porte au verrou.)

SCÈNE X.

ADÈLE, BETTY, PLINVILLE, en dehors.

ADÈLE.

Peut-être ne viendra-t-il pas chez moi.

(On frappe à la porte.)

TRIO.

ADÈLE.

Il a frappé! du silence!

BETTY.

Je vais répondre.

ADÈLE.

Tais-toi!
De la prudence.

BETTY.

Ah! laissez-moi,
Je vous supplie,
Rire un moment
De cet amant.

ENSEMBLE.

ADÈLE.

Point d'étourderie.

BETTY.

Jamais d'étourderie.

PLINVILLE, en dehors.

Ouvrez-moi, je vous en prie;
Un seul instant je désire vous voir.

ADÈLE.

Dis-lui que je suis sortie.

PLINVILLE.

Un seul instant je désire vous voir.

BETTY, grossissant sa voix.

Bonsoir!

PLINVILLE.

Bonsoir!

BETTY, de même.

Mademoiselle
N'est pas chez elle.

PLINVILLE.

Je sais le contraire.

BETTY, de même.

Bonsoir.

ENSEMBLE.

PLINVILLE, secouant la porte fortement.

Quelle insolence!
Si j'écoutais mon courroux!

ADÈLE.

Quelle imprudence!
Ah! sortons, retirons-nous.

BETTY, à Adèle.

De l'assurance!
Je suis là; que craignez-vous?

PLINVILLE.

Ouvrez-moi.

BETTY, grossissant toujours sa voix.

Vous avez beau faire,
Vous n'entrerez point ici.

PLINVILLE.

Quel est le téméraire
Qui me répond ainsi ?

BETTY, riant aux éclats.

Le téméraire! ah! ah! Madame,
Il me prend pour un rival!

ADÈLE.

Je tremble de toute mon ame.

PLINVILLE.

Traître! tu le paieras!

ENSEMBLE.

BETTY, grossissant sa voix.

Un cartel! c'est égal.
Vous n'entrerez point chez madame.

ADÈLE.

Je tremble de toute mon ame.

PLINVILLE.

Crains ma fureur, lâche rival!

BETTY, de même.

Je me moque de mon rival.

ENSEMBLE.

PLINVILLE, secouant la porte encore plus fort.

Tant d'insolence
Met le comble à mon courroux.

ADÈLE.

Quelle imprudence!
Ah! que je crains son courroux!

BETTY.

De l'assurance!
Je suis là; que craignez-vous?

ADÈLE.

Ah! c'en est trop! ouvrez.

(Après quelques façons, Betty va ouvrir la porte à Plinville; elle reste un moment et rentre ensuite dans la chambre voisine.)

PLINVILLE.

Que vois-je? c'est Betty!.. Quoi, mademoiselle! vous étiez là?

ADÈLE.

N'y fussé-je pas, monsieur, est-ce ainsi que l'on se présente chez une femme?

PLINVILLE.

Pardon... je conviens que c'est une singulière façon de faire connaissance; je ne puis trop m'en excuser.

ADÈLE.

Et quelles excuses pouvez-vous donner, monsieur? je n'ai ni rang, ni fortune; mais était-ce une raison de vous dispenser des plus simples égards dus à mon sexe?

PLINVILLE.

Epargnez-moi, mademoiselle; je suis assez humilié de ma faute; mais la manière dont on refusait de m'ouvrir, cette voix que j'avoue, à ma honte, avoir prise pour celle d'un rival... cette obstination à me priver du bonheur d'être admis chez vous... bonheur que je sollicite depuis si long-temps! tout cela n'eût-il pas irrité l'Anglais même le plus flegmatique? Je ne suis, je crois, ni impatient, ni emporté; mais j'avoue que vos refus avaient blessé mon amour-propre, et surtout affligé mon cœur. Il me semblait si naturel qu'un Français qui se trouve à Londres, un Français qui n'est

pas tout-à-fait inconnu, fût accueilli chez une Française dont la situation pouvait avoir besoin de quelque appui! Je sais que la solitude où vous vivez a le plus noble motif; je sais qu'une femme, jeune, belle, aimable, séparée de sa famille et hors de son pays, a droit de se défier des offres de service qu'on vient lui faire; mais je m'estimais assez pour me croire, à cet égard, à l'abri de tout soupçon. Ah! mademoiselle, je vous en conjure; ne jugez pas mes sentiments à la manière brusque dont j'ai été réduit à vous les faire connaître. J'aspire à votre estime, et, si je puis, à votre amitié; je souhaite ardemment que vous me permettiez de vous voir, et cependant ma soumission et mon respect pour vous sont tels que, si vous l'exigez, je me retire à l'instant même.

ADÈLE, hésitant.

Monsieur, je m'étais bien promis de ne recevoir personne, et...

PLINVILLE, vivement.

Vous permettez que je reste! Ah! vous me rendez la vie! je pourrai désormais vous voir, vous entendre, vous admirer, vous obliger peut-être!... Je pourrai vous peindre tout l'amour...

ADÈLE.

Un moment, s'il vous plaît, monsieur; ne me faites pas repentir de mon indulgence.

PLINVILLE.

Eh bien! soit; ne parlons pas de mon amour. D'ailleurs, je n'ai pas besoin, je crois, de vous en parler;

et quand je vous répéterais sans cesse que je vous aime comme un fou, que je ne puis être heureux ou malheureux que par vous, je ne vous apprendrais rien de nouveau.

ADÈLE.

Voilà une étrange manière de n'en rien dire!

PLINVILLE, gaîment.

C'est qu'en vérité il m'est assez difficile de vous parler d'autre chose.

ADÈLE, souriant.

Cela est fâcheux, car c'est la seule chose sur laquelle il me soit impossible de vous entendre.

PLINVILLE.

En ce cas, parlez vous-même... ou plutôt... si j'osais... si vous vouliez... on m'a tant vanté vos talents, le charme de votre voix! ah! si vous vouliez... Ces Anglais n'étaient pas dignes de vous entendre, mais moi... Oui, chantez, je vous en prie, chantez; c'est assurément le meilleur moyen de m'imposer silence.

ADÈLE.

Vous croyez?

PLINVILLE.

Peut-être est-ce le seul.

ADÈLE, gaîment.

Que je chante! moi! ah! ah! ah! la bonne folie! la singulière proposition! En vérité, monsieur, la scène que vous avez faite pour entrer ici ne promettait pas ce dénouement. Que je chante! ah! ah! Mais je ne

sais plus chanter; le peuple de Londres m'a fait perdre ce goût-là.

PLINVILLE, gaîment aussi.

Les Vandales! votre voix les eût désarmés. Ah! de grace! de grace! ne me refusez pas!

ADÈLE.

ARIETTE.

Non, je ne veux pas chanter.
Vous pouvez bien m'écouter;
Mais je ne veux pas chanter.

Que voulez-vous que je vous chante?

CANTABILE.

Est-ce un air simple et gracieux
Qui vous captive et vous enchante
Par des accents mélodieux?

RONDEAU.

Chanterai-je un rondeau facile
Qui fasse naître la gaîté,
Et partout, comme un vaudeville,
Soit retenu, soit répété?
Chanterai-je un rondeau facile?...

(s'interrompant tout à coup.)

Non, je ne veux pas chanter.
Vous pouvez bien m'écouter;
Mais je ne veux pas chanter.

PLINVILLE, gaîment.

Continuez, continuez à me refuser de même; (à part.) elle me ravit!

(Adèle continue de chanter.)

ROMANCE.

Au temps jadis, dans plaintive romance,
On soupirait tendres accents d'amour;
Au temps présent, pour charmer sa souffrance,
L'amant redit les chants du troubadour.

AIR DE BRAVOURE.

Mais, non, tout me le persuade,
Et je le vois bien dans vos yeux;
Et la cadence et la roulade
Sont ce que vous aimez le mieux.
Par malheur j'ai peu de science
Sur la roulade et la cadence.

Oh! non, non, non, je ne veux pas chanter.
Vous pouvez bien m'écouter;
Mais je ne veux pas chanter.

PLINVILLE, transporté.

Ah! je ne puis résister plus long-temps à la réunion de tant de charmes et de talents. Femme adorable! je tombe à vos genoux!

ADÈLE, l'en empêchant.

Relevez-vous, monsieur, et tenez votre parole, ou je tiendrai la mienne.

PLINVILLE.

Non, vous avez beau dire, je vous aimerai; je vous

offrirai ma fortune et ma main, et vous m'épouserez aujourd'hui... dans trois jours, car il faut vous donner du temps.

ADÈLE.

Monsieur, je n'ai qu'un mot à vous répondre; je suis extrêmement touchée de vos offres; mais en les acceptant je m'en rendrais indigne.

PLINVILLE.

Vous!

ADÈLE.

Je ne suis point destinée à devenir la marquise de Plinville, et je ne veux point devoir ma fortune à mon mari.

PLINVILLE.

Quoi, l'amour le plus tendre!...

ADÈLE.

Je ne puis répondre à votre amour; mais je m'honorerais de votre amitié, et si vous tenez à conserver la mienne, vous n'insisterez pas davantage sur des offres que ma position me force à refuser (avec bonté.) Adieu, monsieur; réfléchissez à mes conditions: je ne puis recevoir l'amant, mais l'ami sera toujours bienvenu.

SCÈNE XI.

PLINVILLE, seul.

L'ai-je bien entendu? suis-je assez malheureux! les avantages que je possède sont précisément ce qui me nuit!... La délicatesse de cette femme est insensée... extravagante... il se peut, mais adorable! et c'est ce qui me décide à m'unir à elle. Oui, je l'épouserai, je le veux, je le veux!... mais elle ne le veut pas! comment l'y déterminer?

(Il rêve.)

SCÈNE XII.

BETTY, PLINVILLE.

BETTY.

Monsieur...

PLINVILLE.

Qu'est-ce?... ah! c'est toi, friponne! viens-tu encore faire la grosse voix, et me dire: *Vous n'entrerez point ici?*

BETTY.

Au contraire, monsieur; je viens vous faire mes excuses. Si j'avais su que ma maîtresse vous reçût si bien, je ne vous aurais pas reçu si mal.

PLINVILLE.

Elle ne m'a pas reçu tout-à-fait comme je l'aurais voulu.

BETTY.

Dame! je ne sais pas; mais sa voix m'a paru toute émue.

PLINVILLE, avec joie.

Tu crois, ma chère Betty? tu es charmante! non-seulement je te pardonne ton espièglerie de tantôt, mais je te prie d'accepter cette bague.

BETTY, prenant la bague.

Ah! monsieur, vous êtes un bien brave homme, que j'estime à présent tout-à-fait. (à part.) Bon! voilà encore pour la loterie. Mais ces maudits numéros me manquent toujours!

PLINVILLE, à part.

Si, par quelque artifice, je pouvais lui faire croire que j'ai peu de fortune, et que la sienne au contraire...

BETTY, revenant.

Monsieur...

PLINVILLE.

Tu es encore là! que veux-tu?

BETTY.

Monsieur, puisque vous êtes si bon, voudriez-vous me tirer d'un grand embarras où je suis depuis ce matin et me donner des numéros?

PLINVILLE.

Des numéros?

BETTY.

Oui, pour mettre à la loterie, qu'on va tirer dans une heure.

PLINVILLE.

A la loterie! (à part.) Ah! l'excellent moyen!

BETTY.

J'aime surtout, pour avoir de bons numéros, m'adresser aux gens riches, parce qu'ils doivent s'y connaître.

PLINVILLE, vivement.

Mais je ne suis pas riche, à beaucoup près. Qui vous a dit que j'étais riche? je ne le suis pas du tout.

BETTY.

Mon Dieu! je ne croyais pas vous offenser; je vous demande pardon; mais donnez-moi toujours ces numéros.

PLINVILLE.

Je te les donnerai. (à part.) C'est cela même; je vais confier mon dessein à Jackson, et je pourrai le faire servir...

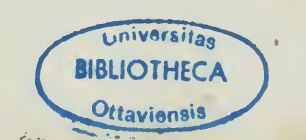
BETTY.

Eh bien, monsieur!

PLINVILLE.

Eh bien! écris. (à part en regardant la pendule.) Ciel! il est déjà tard; je n'ai pas un instant à perdre.

(Il se sauve.)



SCÈNE XIII.

BETTY, ensuite ADÈLE.

BETTY, s'apprêtant à écrire et s'apercevant du départ de Plinville.

Comment! il me dit d'écrire et il s'en va! voilà un joli tour qu'il me joue! Ah! il est peut-être allé consulter un de ces bons livres que l'on a écrits sur la loterie.

ADÈLE.

Monsieur de Plinville est sorti?

BETTY.

Tout à l'heure, et aussi brusquement qu'il est entré.

ADÈLE.

Est-ce que vous lui auriez dit quelque chose de désagréable?

BETTY.

Tout au contraire, madame. Oh! il est bien plus aimable que je ne l'avais cru.

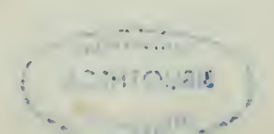
ADÈLE.

Oui; au milieu de sa brusquerie, on découvre une ame franche, une passion vraie.

BETTY.

Et un bon cœur.

(Elle regarde la bague.)



SCÈNE XIV.

BETTY, ADÈLE, JACKSON.

JACKSON, à part, en entrant

Quelle diable d'idée a monsieur de Plinville?... Allons, faisons ce qu'il désire.

BETTY.

Madame, c'est monsieur Jackson.

ADÈLE.

Eh bien! mon cher hôte, êtes-vous encore en colère contre moi?

JACKSON.

N'est-ce pas vous au contraire, mademoiselle, qui allez me gronder?

ADÈLE.

Et de quoi donc?

JACKSON.

De mon absence qui vous a exposée à une scène très désagréable.

ADÈLE.

Quelle scène?

JACKSON.

Mais le tapage qu'a fait ce seigneur français; la manière dont il est entré chez vous. Ah! si j'avais été là!

(feignant beaucoup de colère.)

ADÈLE.

Il est sûr qu'il a eu des torts; mais il les a reconnus d'assez bonne grace.

JACKSON.

Je ne sais ce qui m'empêche d'aller porter plainte contre lui.

BETTY.

Gardez-vous-en bien; nous lui avons pardonné.

JACKSON.

Moi, je ne lui pardonne pas. Il est étrange qu'un homme si bien né, car il est bien né, se permette des procédés pareils, et dans ma maison encore! Au surplus, j'ai des moyens de l'en faire repentir.

ADÈLE.

Allons, vous badinez! un homme de qualité!

JACKSON.

Goddem! il n'y a pas de qualité qui tienne; quand on doit...

ADÈLE.

Comment! il doit!

JACKSON.

Puisque ce secret m'est échappé... voulez-vous bien faire sortir Betty?

ADÈLE.

Betty, laisse-nous.

BETTY.

Ah! il doit!... il me doit du moins les numéros qu'il m'avait promis.

(Elle rentre dans sa chambre.)

SCÈNE XV.

ADÈLE, JACKSON.

ADÈLE.

Est-il possible? monsieur de Plinville a des dettes?

JACKSON.

Considérables. Je vous l'ai dit, c'est la plus mauvaise tête... c'est un fou... il donne tout ce qu'il a, et quand il n'a plus rien, il emprunte pour donner.

ADÈLE.

Mais à qui?

JACKSON.

Je ne sais. Il ne s'en vante pas; mais il jette l'argent à la tête du premier malheureux qui a recours à lui. J'en ai découvert cent. Il me doit à moi une somme, une somme très forte.

ADÈLE.

Mais il est riche?

JACKSON.

Oh! riche! riche malaisé, riche ruiné.

ADÈLE, avec joie.

Se pourrait-il?

JACKSON.

Mon Dieu! je suis fâché de lui nuire ainsi dans votre esprit. Je sais bien, au reste, qu'il compte sur la succession immense d'une vieille tante, la baronne de... de... une tante enfin... le nom n'y fait rien. Mais la

succession, monsieur la mange d'avance; monsieur veut soutenir ici son rang, figurer à la cour, payer des souscriptions, acheter des livres, des tableaux. Tout cela n'a pas le sens commun, quand on a des créanciers respectables, tels que moi... qui attendent. J'aurais attendu tant qu'il aurait voulu; mais puisqu'il a si peu d'égards pour vous, mademoiselle, et pour ma maison, je me décide; oui, voilà qui est fini, je me décide...

ADÈLE, effrayée.

A quoi, s'il vous plaît?

JACKSON.

Ma foi!... à le faire arrêter.

ADÈLE, très vivement.

O ciel! y pensez-vous, mon cher hôte? vous êtes incapable d'une pareille action. Et j'en serais le prétexte! Ah! si vous avez véritablement à cœur de m'obliger, laissez-lui au contraire le temps de vous payer. Il s'acquittera, soyez-en sûr; il s'acquittera; c'est un homme d'honneur, et je répondrais de lui.

JACKSON.

Ah! mon Dieu! avec quelle chaleur vous prenez ses intérêts!

ADÈLE, embarrassée.

Moi!... point du tout... seulement, je sens tout ce que sa position a de pénible, et je vous supplie de ne pas le tourmenter. J'en appelle à vous-même, à votre générosité.

JACKSON.

Ah! madame, vous me prenez par mon faible. Allons, j'attendrai. Ne lui dites pas ce que je fais pour lui; c'est pour vous, au surplus, que je consens à des délais... Je sors. Le voici, je crois, qui revient.

ADÈLE.

Déjà!

JACKSON, à part, en sortant.

Drôle de moyen de plaire que de faire dire qu'on est ruiné!

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

ADÈLE, PLINVILLE.

PLINVILLE, moitié gai, moitié sérieux.

Pardon, mademoiselle, si je reviens sitôt vous revoir, mais c'est que je reçois à l'instant de France des nouvelles assez singulières.

ADÈLE.

Qu'est-ce donc?

PLINVILLE.

Une tante que j'avais s'est avisée de mourir.

ADÈLE.

Ah!... et elle vous a fait son héritier?

PLINVILLE.

Au contraire.

ADÈLE.

Ah! mon Dieu!... et vous prenez cela si tranquillement!

PLINVILLE.

Il y avait auprès d'elle de ces braves gens qu'on trouve toujours auprès des tantes, et qui ont si bien pensé à eux qu'elle n'a pas du tout pensé à moi.

ADÈLE.

Que j'en suis affligée!

PLINVILLE.

Vous êtes trop bonne. Moi, j'entrevois dans ceci quelque chose d'heureux.

ADÈLE.

Comment donc?

PLINVILLE.

Vous me disiez tantôt que j'avais trop de fortune pour vous épouser; voilà un accident qui commence à me rendre digne de vous.

ADÈLE, vivement.

Oh! il y a un autre obstacle qui ne peut cesser; ne parlons pas de cela.

PLINVILLE.

Je le veux bien; d'autant qu'en ce moment je suis un peu préoccupé de cette perte.

ADÈLE.

Elle est donc considérable?

PLINVILLE, gaiment.

Oh! elle est épouvantable!

ADÈLE.

Vous riez d'un événement si affreux !

PLINVILLE.

Tel est mon caractère; je supporte impatiemment les petites contrariétés, et avec calme les grandes infortunes. J'aimais assez les jouissances de la vie; mais puisque me voilà ruiné, je vais, faute de mieux, me jeter dans la philosophie.

ADÈLE.

Je n'ai jamais senti aussi vivement le regret d'être pauvre.

PLINVILLE.

Je vous remercie. Oh ! il m'arrivera peut-être quelque chance heureuse. La fortune m'a été si contraire, que, vu ses caprices, il faut bien qu'elle me devienne favorable une fois dans la vie.

UNE VOIX, en dehors.

Voilà la loterie qu'on va tirer, voilà la loterie! C'est mon dernier billet.

PLINVILLE.

Qu'est-ce que j'entends crier dans la rue ?

ADÈLE.

C'est la loterie qu'on va tirer.

(Ici Betty paraît.)

PLINVILLE.

La loterie ! attendez donc!... parbleu ! l'avis vient à propos. Oui, il faut en profiter. Si la fortune veut rentrer chez moi, pourquoi lui refuser cette porte?

ADÈLE, riant.

Quoi ! vous voulez mettre à la loterie ?

SCÈNE XVII.

BETTY, ADÈLE, PLINVILLE.

BETTY, à part.

La loterie!

PLINVILLE.

C'est une fantaisie qui me prend... Une folie, si vous voulez; mais elle peut réussir... surtout si vous, de qui j'attends mon bonheur, aviez la bonté de me donner des numéros.

BETTY, à part.

Voilà une belle occasion d'en avoir pour moi.

ADÈLE.

Des numéros! mais en vérité...

PLINVILLE.

Oh! ne combattez pas mon idée. Vous me ruineriez peut-être sans le vouloir.

ADÈLE, riant.

Je doute que cela rétablisse votre fortune.

PLINVILLE.

Vous me porterez bonheur. Accordez-moi le faible service que je vous demande.

ADÈLE.

Ah! bien faible en effet. Allons, puisque vous voulez absolument perdre votre argent, écrivez.

PLINVILLE, tirant son portefeuille.

J'ai un crayon.

BETTY, à part.

Moi, de la mémoire.

ADÈLE, rêvant.

Quatre... seize... quarante... trente... c'est je crois votre âge... dix-neuf... c'est le mien.

PLINVILLE.

Celui-là gagnera. Quatre, trente, seize, quarante, dix-neuf.

BETTY, à part.

Oh ! les bons numéros ! courons vite les prendre.

(Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

ADÈLE, PLINVILLE.

PLINVILLE.

Je vous remercie cent fois. Je vais promptement profiter de votre complaisance, car le temps presse.

ADÈLE.

Çà, je saurai s'il n'était pas trop tard, n'est-ce pas ?

PLINVILLE.

Sans doute. (Il va pour sortir et revient.) A propos, j'oubliais un point... puisque vous avez bien voulu me donner des numéros, j'espère que vous daignerez nous regarder comme associés.

ADÈLE.

Oh ! point du tout, je vous assure.

PLINVILLE.

Songez donc que c'est cinq schellings (six livres de France) que je vais risquer. En vérité, cela ne vaut pas la peine de me refuser.

ADÈLE.

Puisque vous y tenez tant, je consens à être associée avec vous pour le gain, à condition que je le serai dans la mise.

PLINVILLE.

C'est bien ainsi que je l'entends. Allons, c'est convenu. Vous me devez la moitié de la mise que je vais faire.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

ADÈLE, seule.

Ce pauvre Plinville! je n'avais pas besoin d'être de moitié avec lui pour m'intéresser à son succès... Quel courage dans son malheur, et combien il gagne à être connu! Ah! pourquoi faut-il qu'il y ait tant de distance entre sa condition et la mienne! pourquoi?... Je l'aime donc!... se pourrait-il?

ROMANCE.

J'avais raison de craindre sa présence;
D'un vague effroi je me sens alarmer.
Je n'aime pas... Non, j'en ai l'assurance;
Je n'aime pas... mais j'ai bien peur d'aimer.

DEUXIÈME COUPLET.

Quoi! sans danger ne puis-je encor l'entendre?
Faut-il le fuir, ou m'en laisser charmer?
Je n'aime pas... Mais, hélas! un cœur tendre
Aime déjà... quand il a peur d'aimer.

SCÈNE XX.

ADÈLE, PLINVILLE.

PLINVILLE.

Il était temps que j'arrivasse. Le tirage va se faire à l'instant. Nous aurons du moins cet avantage que nous saurons bientôt notre sort.

ADÈLE.

Et c'est toujours quelque chose.

PLINVILLE.

Au fait, vous sentez bien que je n'ai pas le moindre espoir... Ah! j'oubliais de vous dire... Comme l'état de ma fortune est à peu près désespéré, (gaîment.) j'ai voulu aller au grand, et j'ai mis nos six livres sur un quaterne. M'approuvez-vous?

ADÈLE.

Tout-à-fait, mon associé. Que notre argent soit perdu de cette manière ou d'une autre, cela est bien indifférent.

SCÈNE XXI.

ADÈLE, PLINVILLE, JACKSON.

JACKSON.

Mademoiselle veut-elle bientôt dîner?

ADÈLE.

Quand vous voudrez, mon bon monsieur Jackson... (le rappelant.) Attendez cependant. Nous avons mis à la loterie; laissez-nous apprendre notre sort. Je crois entendre les crieurs.

JACKSON.

Oh! il y a par tous pays des hommes qui ont pour cela un empressement et des voix! des voix!

PLINVILLE.

Il est bien inutile d'envoyer chercher la liste; nous avons perdu. Accordez-moi un dédommagement, en permettant que je dîne avec vous.

ADÈLE.

Je suis bien aise d'avoir cette liste; nous dînerons après. Monsieur Jackson, je vous en prie, procurez-nous-la.

(Jackson sort.)

SCÈNE XXII.

ADÈLE, PLINVILLE.

(On entend dans le lointain une symphonie ou marche d'instruments à vent et de timbales.)

ADÈLE.

Voilà déjà la musique qui est en route pour féliciter les gagnants.

PLINVILLE.

Cette musique-là est mauvaise; elle n'est pas pour nous.

SCÈNE XXIII.

ADÈLE, PLINVILLE, JACKSON.

JACKSON.

Je vous apporte la liste.

PLINVILLE.

Donnez, donnez.

(Il prend la liste.)

ADÈLE.

Mais je ne me souviens déjà plus de mes numéros.

PLINVILLE.

Les voici sur mon billet.

(Il cherche le billet dans ses poches.)

(La musique plus près.)

ADÈLE.

Eh mais! la symphonie approche.

TRIO.

(La musique est censée sous les fenêtres.)

JACKSON.

La musique est-elle pour vous?
Ma foi! ma foi! je le soupçonne.

PLINVILLE.

Ah! que je la trouverais bonne!

ADÈLE, riant.

Elle approche toujours, mais ce n'est pas pour nous.

ENSEMBLE.

ADÈLE.

D'une folle espérance
Défendons-nous bien fort;
Résignons-nous d'avance
A notre mauvais sort.

PLINVILLE.

De la moindre espérance
Je me défends bien fort,
Et me soumets d'avance
A notre mauvais sort.

JACKSON.

Est-ce crainte, espérance?
Ai-je raison ou tort?
Pour vous je sens d'avance
Mon cœur battre bien fort.

PLINVILLE.

Allons, connaissons notre chance:
Voici les numéros sortis.

(Il donne la liste à Adèle.)

ENSEMBLE.

Voyons nous avons
si les pris.
Voyez vous avez

PLINVILLE, lisant sur son billet qu'il vient seulement de trouver.

Quarante.

ADÈLE.

Quarante !

JACKSON.

Quarante.

ADÈLE.

Nous avons ce numéro-là.

PLINVILLE.

Quoi vraiment !

(Il continue.)

Trente.

ADÈLE.

Trente !

JACKSON.

Trente.

ADÈLE.

Nous l'avons aussi, le voilà !

PLINVILLE et JACKSON.

Vous avez aussi celui-là ?

PLINVILLE.

Auriez-vous douze ?

JACKSON.

Douze.

ADÈLE.

Douze?

Je n'ai point ce numéro-là.

PLINVILLE.

O fortune jalouse!
Je m'attendais bien à cela.
Auriez-vous quatre?

ADÈLE.

Heureuse chance!
Nous avons encor celui-là.

ENSEMBLE.

Pour le coup j'ai de l'espérance.

PLINVILLE, continuant.

Avez-vous seize?

ADÈLE et JACKSON.

Le voilà!

ENSEMBLE.

Moment d'ivresse!
Jour de bonheur!
Quelle allégresse
Remplit mon cœur!

JACKSON.

Un quaterne! Mais c'est unique!

ADÈLE.

Un quaterne!

JACKSON.

C'est magnifique!
Oh! c'est pour vous que la musique
Est là.

ADÈLE et PLINVILLE.

Qui pouvait s'attendre à cela?

JACKSON.

Pour vous je ne me sens pas d'aise!

ADÈLE, confrontant les listes.

Quatre, trente, quarante, seize.
C'est bien cela.

ENSEMBLE.

Oui, c'est pour nous que la musique est là.
Moment d'ivresse!
Jour de bonheur!
Quelle allégresse
Remplit mon cœur!

PLINVILLE.

Mon cher Jackson, puisque c'est pour nous cette musique, que je trouve délicieuse, je vous en prie, descendez vite. Satisfaites largement ces musiciens, et sachez par occasion ce que nous pouvons avoir gagné.

(Il le lui dit à l'oreille.)

JACKSON.

J'y cours et je reviens.

(Il sort.)

SCÈNE XXIV.

ADÈLE, PLINVILLE.

PLINVILLE.

Eh bien! voilà les caprices du sort!

ADÈLE.

Est-ce un rêve?

PLINVILLE.

Cela y ressemble un peu; mais pourtant ce n'en est pas un. Cette liste et cette musique sont des preuves assez positives de notre bonheur. Il y en a tant qui perdent! il faut bien qu'il y en ait qui gagnent.

SCÈNE XXV.

ADÈLE, PLINVILLE, JACKSON.

JACKSON, accourant.

Dix-huit mille sept cents guinées.

ADÈLE.

Ciel!

PLINVILLE.

Bah!

JACKSON.

C'est ce que vous gagnez, et l'on vous les paiera quand vous voudrez.

(Il se retire à l'écart et observe.)

PLINVILLE.

Dix-huit mille sept cents guinées! Mais c'est environ quatre cent mille livres de France.

ADÈLE.

Ah! mon Dieu!

PLINVILLE.

Cela fait deux cent mille livres pour vous.

ADÈLE, riant.

Mais il y en a autant pour vous, je pense.

PLINVILLE.

Sans doute... mais que n'ai-je doublé la mise! Cela eût fait quatre cent mille livres pour chacun.

ADÈLE.

Oh! deux cent mille sont déjà fort jolis!

PLINVILLE.

Pas mal.

ADÈLE.

Pas mal! de l'ambition? Où donc est votre philosophie?

PLINVILLE.

Tenez, entre amis, on s'avoue ses pensées les plus secrètes. Cette moitié du quaterne m'arrive fort à propos; mais, s'il faut vous le dire, le quaterne tout entier m'aurait assez convenu.

ADÈLE.

Vous n'êtes pas difficile.

PLINVILLE.

Quand je pense qu'avec cela j'aurais pu payer mes dettes, rétablir mes affaires, et me consoler du testa-

ment de ma tante ; au lieu que, mes dettes payées, il ne me restera presque rien.

ADÈLE.

Ecoutez donc : me voilà capitaliste. Est-ce que je ne pourrais pas vous prêter l'autre moitié du quaterne?

PLINVILLE, embarrassé.

Me prêter! me prêter!... Vous êtes charmante! sans contredit, cette somme m'obligerait beaucoup. Mais, tôt ou tard, ne faudrait-il pas vous la rendre?... Il y aurait bien un moyen de concilier tout cela...

ADÈLE.

Lequel?

PLINVILLE.

Ce serait... mais non; cela n'est plus proposable.

ADÈLE.

Qu'est-ce donc enfin?

PLINVILLE.

Non, non; vous vous moqueriez de moi.

ADÈLE.

Parlez.

PLINVILLE.

Eh bien! ce serait... de m'épouser. Mais je ne suis plus à présent un assez bon parti pour vous.

ADÈLE.

Vous épouser?

PLINVILLE.

Je l'ai prévu. Vous rejetez ma proposition... Heureusement, vous ayant demandé votre main quand vous étiez pauvre, je puis, sans rougir, vous la de-

mander quand vous êtes riche. Mais à Dieu ne plaise que j'abuse du changement de notre position pour vous engager à des sacrifices qu'on ne peut faire qu'à ce qu'on aime! Votre fortune ne doit appartenir qu'à celui qui est assez heureux pour posséder votre cœur.

ADÈLE, tendrement.

Eh ! ma fortune est donc à vous !

PLINVILLE, lui baisant la main.

Dieu! vous m'aimiez!

SCÈNE XXVI.

ADÈLE, BETTY, PLINVILLE, JACKSON.

BETTY, pleurant.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

LES TROIS AUTRES.

Qu'avez-vous donc, Betty ?

BETTY.

Je n'ai plus rien ; j'ai perdu tout mon argent.

ADÈLE.

Votre argent? à quoi ?

BETTY.

Madame... ne me grondez pas... c'est à la loterie.

ADÈLE.

A la loterie ?

BETTY.

Et tout y a passé! Ah! mon Dieu! mon Dieu !

ADÈLE.

Non, Betty, je ne gronderai pas; car tu pourrais me gronder à ton tour. J'ai mis aussi à la loterie; mais j'ai été plus heureuse et j'ai gagné un quaterne.

BETTY.

Un quaterne!

PLINVILLE.

Oui.

BETTY.

Avec les numéros que vous avez donnés à monsieur?

(montrant Plinville.)

ADÈLE.

Précisément.

BETTY.

Pardi! c'est bien malheureux! c'est avec les mêmes numéros que j'ai perdu.

ADÈLE.

Mais cela ne se peut pas.

BETTY.

Sûrement, ça ne se peut pas; mais ça est.

PLINVILLE, inquiet.

Vous voyez bien que cette enfant-là ne sait ce qu'elle dit.

BETTY.

Eh! si, monsieur, je le sais bien, puisque j'ai la liste.

ADÈLE.

Et moi aussi.

(Elles les échangent.)

BETTY.

Mais ce n'est pas la même.

ADÈLE.

Que vois-je? non vraiment.

PLINVILLE, impatienté.

On aura trompé Betty.

ADÈLE.

Non, c'est moi qu'on a trompée... bien noblement... oui... Vous vous troublez ! Je devine!

PLINVILLE.

Eh bien! oui, mes dettes, ma tante, la liste, le quaterne, la musique même, tout est de mon invention. Fâchez-vous, si vous voulez; mais je ne puis me repentir de mon artifice, puisque je lui dois l'aveu de votre amour.

ADÈLE.

On ne peut être plus perfide... ni plus digne d'être aimé. Allons, il n'y a pas de moyen de m'en dédire; je vous aime, et je vous épouse.

PLINVILLE.

O mon Adèle!

BETTY.

C'est charmant!

JACKSON.

Je me reconnais là. Goddem! la noce se fera chez moi.

ADÈLE.

Voyez la joie de ce bon Jackson! Ah! si vous sa-

viez!... c'est bien l'hôte le plus extraordinaire, le plus généreux!

JACKSON, vivement.

Je vous en supplie, madame, ne parlez donc pas de cela ; vous m'embarrassez.

ADÈLE.

Quelle délicatesse!... mais c'est que je lui dois beaucoup d'argent.

PLINVILLE.

Eh bien! voyez-vous! il est homme à ne jamais vous le demander. Madame, (montrant Betty.) voilà une espiègle que je vous recommande.

ADÈLE.

Ah! elle ne me quittera jamais.

BETTY, sautant de joie.

J'ai donc aussi gagné mon quaterne!

CHOEUR.

Moment d'ivresse!
Jour de bonheur!
Quelle allégresse
Remplit mon cœur!

FIN DU BILLET DE LOTERIE.

LE MAGICIEN
SANS MAGIE,
OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES,

FAIT EN SOCIÉTÉ AVEC M. CREUZÉ DE LESSER,

MUSIQUE DE NICOLO ISOUARD,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 4 NOVEMBRE 1811.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS ALIPRANDI, grand seigneur d'Italie.
ORDICALDO, charlatan.
MADAME LUCINDE, petite bourgeoise.
HORTENSE, fille adoptive de madame Lucinde.
FANCHETTE, servante de madame Lucinde.
THÉOBALD, écuyer du marquis.
RICHARD, concierge d'un des châteaux du marquis.
SUITE DU MARQUIS.
VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

La scène se passe en Italie, près de Salerne.

LE MAGICIEN
SANS MAGIE,
OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES.

ACTE I.

Le théâtre représente une place de village. On voit vers la première coulisse, à droite de l'acteur, une maison un peu plus apparente que les autres.

SCÈNE PREMIÈRE.

FANCHETTE, ORDICALDO, sur le devant, entouré de villageois et de villageoises, LE MARQUIS ALIPRANDI et THÉOBALD qui observent à l'écart.

CHOEUR DE VILLAGEOIS ET DE VILLAGEOISES.

Oh! le mauvais sorcier,
Qu'il fait mal son métier!
Oh! oh! oh! oh! oh! le mauvais sorcier!
Oh! oh! oh! oh! qu'il sait mal son métier!

ORDICALDO.

Quelle est cette audace indiscrète?

Vous pourriez vous en repentir
Et je saurais bien vous punir
Par la vertu de ma baguette.

VILLAGEOIS, riant entre eux.

Quoi ! notre audace est indiscrète !
Nous pourrions nous en repentir !
Eh ! mais ! s'il allait nous punir
Par la vertu de sa baguette !
Oh ! le mauvais sorcier !
Qu'il sait mal son métier !

THÉOBALD, à part au marquis.

Seigneur, quel dessein vous engage
A contempler ce personnage ?

(Le marquis lui fait signe de se taire.)

ORDICALDO, à part.

Ah ! le maudit métier !

CHOEUR.

Ah ! le mauvais sorcier,
Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! le mauvais sorcier !
Oh ! oh ! oh ! oh ! qu'il sait mal son métier !

FANCHETTE, aux villageois.

Laissez en paix cet homme honnête.
Croyez-en, croyez-en Fanchette,
Il faut respecter le sorcier.

VILLAGEOIS.

Il faut respecter le sorcier !

ORDICALDO, à Fanchette.

Eh quoi ! si bonne et si jolie !
Pour vous payer de tout ceci,
Je vous promets, ma chère amie,
Je vous promets un bon mari.

FANCHETTE.

Je n'ai rien ; se peut-il qu'on m'aime ?
Merci, seigneur, ah ! grand merci.

ORDICALDO.

Je vous promets un bon mari,
Quand ce devrait être moi-même.

ENSEMBLE.

FANCHETTE, gaîment, et LE CHŒUR, en ricanant.

Avoir un sorcier pour amant,
Ce serait assez gai, vraiment!

ORDICALDO.

Pour un sorcier petit ou grand,
Il faut bien prendre son moment.

THÉOBALD.

De son succès assurément
Il ne doit pas être content.

LE MARQUIS.

Je ris de ton étonnement ;
Il va cesser dans un moment.

ORDICALDO.

Messieurs, ce n'est qu'en ce village
Qu'on a méconnu mon savoir.

CHOEUR.

Allez dans un autre village
Faire admirer votre savoir.
Reconduisons ce personnage :
Adieu, seigneur, jusqu'au revoir.

ORDICALDO.

Vous me regretterez, je gage;

Adieu, messieurs, jusqu'au revoir.

(A Fanchette.)

Tantôt je viendrai vous revoir.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

Je prétends que dans le village,
Bientôt, et même dès ce soir,
Tel qui rit de ce personnage
Admire son profond savoir.

THÉOBALD.

Oh ! le singulier personnage !
Vraiment il fait plaisir à voir !
Oh ! le singulier personnage !
Vraiment il fait plaisir à voir!

FANCHETTE.

Oh! demeurez, grand personnage ;
Ou bien revenez nous revoir;
Oui, revenez dans ce village;
Adieu, seigneur, jusqu'au revoir.

LE CHOEUR.

Allez dans un autre village
Faire admirer votre savoir.
Reconduisons ce personnage ;
Adieu, seigneur, jusqu'au revoir.

(Ils sortent tous, excepté le marquis et Théobald. Fanchette rentre dans la maison de Lucinde.)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, THÉOBALD.

THÉOBALD.

Daignerez-vous à présent, excellence, me dire le motif de tout ceci? Votre fidèle écuyer ne peut-il savoir pourquoi le marquis Aliprandi, prenant cet habit modeste, vient dans le hameau le plus humble de ses domaines se mettre en observation devant un mauvais charlatan de village?

LE MARQUIS.

Théobald, tu vois cette maison?

THÉOBALD.

Il ne tiendrait qu'à nous de la prendre pour une chaumière.

LE MARQUIS.

L'une des personnes qui l'habitent devrait habiter un palais.

THÉOBALD.

Comment!

LE MARQUIS.

Ecoute. Depuis trois mois que j'ai recueilli la riche succession de mon oncle le duc, j'ai cherché à prouver en tout mon amour pour la justice.

THÉOBALD.

Tous vos vassaux le savent et s'en félicitent.

LE MARQUIS.

Apprends que la plus grande partie des propriétés

patrimoniales qui me sont échues fut, il y a un siècle, usurpée sur la famille de ce canton la plus noble après la mienne.

THÉOBALD.

La famille des Guiscard? Elle est éteinte.

LE MARQUIS.

Non, elle ne l'est pas, et c'est dans cette maison qu'en existe le dernier rejeton, ignoré de toute l'Italie et s'ignorant lui-même.

THÉOBALD.

Il se pourrait!

LE MARQUIS.

Cette famille, entièrement ruinée par l'ambition de mes pères, avec le temps perdit son orgueil et jusques à son nom; il n'en reste plus aujourd'hui qu'une jeune fille, recueillie par une bonne femme du pays, qui lui sert de mère, et qui l'a élevée dans les mœurs et même dans les préjugés du village.

THÉOBALD.

Serait-ce cette jolie personne que nous avons vue passer en arrivant ici? En effet, votre excellence la regardait avec intérêt!... Vous voulez lui rendre ses biens?

LE MARQUIS.

J'ai encore d'autres pensées. Depuis quelques jours, sous cet habit et sous le nom de Henri mon secrétaire, je suis venu ici; j'ai vu plusieurs fois la charmante Hortense. Profitant même de la liberté du village, j'ai

saisi l'occasion de lui parler, et j'ai senti que je l'aimais véritablement.

THÉOBALD.

Votre excellence songerait-elle à l'épouser?

LE MARQUIS.

Pourquoi non, si, par ses sentiments, elle est digne de ma main, comme elle l'est par sa naissance?

THÉOBALD.

Mais enfin, qu'a de commun votre amour pour elle avec ce sorcier?...

LE MARQUIS.

Avec ce sorcier! Tu vas savoir... Mais, chut! la voici.

SCÈNE III.

HORTENSE, LE MARQUIS, THÉOBALD.

Hortense a un bouquet à la main.

LE MARQUIS.

C'est vous, mademoiselle! les charmantes fleurs que vous portez là! Elles vous iront à merveille.

HORTENSE.

Oh! je compte bien mieux les employer, monsieur Henri; je les ai cueillies pour madame Lucinde.

LE MARQUIS.

Vous aimez donc beaucoup madame Lucinde?

AIR.

HORTENSE.

Vous me demandez si je l'aime,
Après tout ce que je lui doi!...

Mon amour pour elle est extrême,
Ainsi que sa bonté pour moi.

Dans l'abandon dès ma naissance,
J'ignore à qui je dois le jour;
Lucinde seule à mon enfance
Prêta l'appui de son amour.
Ai-je l'humeur libre et badine?
Sa gaîté semble redoubler.
Suis-je souffrante ou bien chagrine?
C'est elle qu'il faut consoler.
Aussi, c'est en vain qu'on m'engage
　Aux fêtes de village:
　A ma mère, toujours
　Je demeure fidèle;
　Ma fête la plus belle
　Est de rester près d'elle
　En charmant ses vieux jours.

Mais madame Lucinde doit être éveillée depuis long-temps et je vais...

LE MARQUIS.

Ah! de grace, un moment. Dites-moi, je vous prie, belle Hortense; est-il vrai que plusieurs partis se sont déjà présentés pour vous, et que vous les avez refusés?

HORTENSE.

C'est la vérité. Oh! je suis difficile, sans me croire pourtant le droit de l'être.

LE MARQUIS.

Mais vous m'effrayez. Si j'osais jamais... Qu'exigez-vous enfin pour qu'on vous plaise?

(Ici Théobald s'éloigne, sans pourtant cesser d'être vu, et même sans cesser de pouvoir entendre.)

HORTENSE.

Je veux bien vous le dire, à condition que vous me direz à votre tour la femme qui vous plairait davantage.

LE MARQUIS.

J'aurais cru que vous le saviez déjà.

DUO.

HORTENSE.

Je veux, moi, si l'on me marie,
Pouvoir aimer toute la vie
Le mari qu'on me donnera;
Ainsi, d'abord il m'aimera.

LE MARQUIS.

Ah! sans peine il s'y résoudra.

ENSEMBLE.

HORTENSE.

Toujours, toujours il m'aimera.

LE MARQUIS.

Ah! sans peine il s'y résoudra.

HORTENSE.

Je veux un cœur plein de noblesse,
Des talents et de la sagesse;
La bonté surtout me plaira.
Je n'épouse qu'à ce prix-là.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

Ah! l'aimable enfant que voilà!

HORTENSE.

Je n'épouse qn'à ce prix-là.

HORTENSE.

Mais à votre tour, je vous prie,
Quelle femme vous fixera?

LE MARQUIS.

Je veux, moi, si je me marie,
Femme douce, aimable et jolie :
De la grace qui charmera,
De l'esprit qu'elle ignorera.

HORTENSE.

Espérez-vous trouver cela ?

LE MARQUIS, la regardant.

Je crois avoir trouvé cela.

ENSEMBLE.

HORTENSE.

De la grace qui charmera,
De l'esprit qu'elle ignorera!
Ah! je n'ai rien de tout cela.

LE MARQUIS.

De la grace qui charmera,
De l'esprit qu'elle ignorera.
Je crois avoir trouvé cela.

HORTENSE, à part.

Il m'embarrasse, il m'inquiète.

LE MARQUIS, à part.

Dans quelle ivresse elle me jette!

ENSEMBLE.

En la voyant,

En l'écoutant,
J'éprouve un doux ravissement.

HORTENSE, à part.

En l'écoutant,
Mon cœur ressent
Un plaisir mêlé de tourment.

LE MARQUIS.

Répétez-moi, je vous en prie...

HORTENSE.

Ah! laissez-moi, je vous en prie...

LE MARQUIS.

Vous aimerez toute la vie,
Le mari qu'on vous donnera?

HORTENSE.

Trop long-temps ici je m'oublie;
Vous verrez qu'on me grondera.

HORTENSE, à part.

Il m'embarrasse, il m'inquiète.

LE MARQUIS, à part.

Dans quelle ivresse elle me jette!

ENSEMBLE.

En la voyant,
En l'écoutant,
J'éprouve un doux ravissement.

HORTENSE.

En l'écoutant,
Mon cœur ressent
Un plaisir mêlé de tourment.

Mais je m'arrête ici trop long-temps. Adieu, mon-

sieur Henri; madame Lucinde peut avoir besoin de moi; et puis elle doit, ce matin, me tirer les cartes. Vous sentez bien qu'on ne peut pas manquer cela.

LE MARQUIS, souriant.

Ah! c'est trop juste.

(Hortense rentre dans la maison.)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, THÉOBALD.

LE MARQUIS.

Eh bien! qu'en dis-tu, Théobald?

THÉOBALD.

Elle est vraiment charmante. Mais elle croit donc à l'art de tirer les cartes?

LE MARQUIS.

Eh! qui donc n'y croit pas dans ce village? Beaucoup de personnes y croient, même dans nos villes. Madame Lucinde qui, ainsi qu'Hortense, n'est jamais sortie de ce hameau, lui a donné toutes ces idées; tout en l'élevant assez bien d'ailleurs, elle l'a continuellement entretenue de magie, de sylphes et d'enchantements. Peu m'importe au surplus. L'essentiel pour mes projets, c'est qu'Hortense soit bonne, aimable, vertueuse, bienfaisante, et qu'elle mérite le rang où je veux l'élever. En écoutant tout à l'heure ce pauvre diable de sorcier, qui se tuait à obtenir un crédit qu'on lui re-

fuse, j'ai trouvé qu'il méritait plus de succès, et qu'il ne manquait pas d'esprit. J'ai pensé que, si je pouvais rétablir sa réputation dans ce village, et par conséquent lui attirer la confiance de madame Lucinde et de sa pupille, j'aurais une occasion assez originale, mais excellente, de connaître le caractère d'Hortense, et même de m'assurer si je suis réellement aimé.

THÉOBALD.

Et par quel moyen?

LE MARQUIS.

Tu aperçois d'ici ce vieux château, que mon grand oncle chérissait tant. Il a été abandonné, et, depuis vingt ans, on n'ose en approcher. Le bruit s'est répandu qu'il y avait des revenants, des sorciers, des voleurs. Les jardins en sont magnifiques ; il y reste encore d'assez beaux appartements, et surtout une salle de spectacle très bien conservée, où l'on jouait l'opéra-buffa et même le grand opéra.

THÉOBALD.

Eh bien! monseigneur?

LE MARQUIS.

Ne vois-tu pas quelle confiance peut acquérir sur des femmes, qui ne savent pas seulement ce que c'est qu'une salle de spectacle, un sorcier spirituel à qui je vais prêter un théâtre, des décorations, des costumes et tous les moyens de les faire valoir? Ne leur paraîtra-t-il pas un homme supérieur, un être presque divin? Ne puis-je, après avoir ainsi frappé leur imagination par divers prodiges, me créer des rivaux, tenter, en

les évoquant, l'ambition ou la vanité d'Hortense, et lui faire enfin subir des épreuves telles que, si elle y résiste, je serai en un jour plus sûr de sa tendresse que je ne le serais, en un mois, de toute autre manière.

THÉOBALD.

Soit; mais il faut commencer par relever le crédit de ce pauvre sorcier.

LE MARQUIS.

Sois tranquille. Je veux que dans une heure tout le village soit à ses pieds. Voilà, (montrant une bourse) pour rétablir sa réputation, une recette infaillible et qui a rétabli celle de bien d'autres. Il revient : observons-le d'abord.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, THÉOBALD, ORDICALDO,

ORDICALDO, se croyant seul.

J'espérais retrouver ici cette petite Fanchette; cela m'aurait consolé. Mauvaise journée! Je ne sais pas trop comment je dînerai. Cette maudite philosophie fait tous les jours des progrès effrayants.... on ne croit plus à rien. Allons, allons, ne faisons pas comme ces auteurs tombés qui se plaignent qu'il n'y a plus de goût. J'aurai sûrement dit quelque chose de maladroit à ces paysans. Que vois-je? des hommes qui m'obser-

vent! Ils veulent peut-être me consulter ; paraissons très préoccupé de mon art.

(Il se met à pirouetter de plusieurs façons comiques.)

LE MARQUIS, à Ordicaldo.

Monsieur...

ORDICALDO, pirouettant.

Micromégas.

THÉOBALD.

Monsieur...

ORDICALDO, de même.

Tarabusco philantropoi.

LE MARQUIS.

Monsieur...

ORDICALDO.

Ah! pardon, monsieur; je ne vous voyais pas. C'est que les hautes sciences absorbent singulièrement.

LE MARQUIS.

C'est ce que je vois, monsieur; vous êtes, je crois, ce sorcier célèbre...

ORDICALDO.

Oui, monsieur, c'est moi-même. Ce n'est pas qu'on me rende justice partout ; le génie, hélas! est souvent persécuté. J'ai travaillé jadis au grand-œuvre, et je me suis ruiné à faire de l'or. Mais j'ai trouvé d'autres ressources; je hante les esprits; je me trouve à tous les sabbats. J'ai chez moi philtres, caractères magiques, pentaculets, phylactères, alambics, retortes, fourneaux, herbages, métaux, pierres et bois de toute

espèce, le poignard de Nabuchodonosor, la clavicule et le couteau de Salomon, enfin, monsieur, tout ce qui concerne généralement l'astrologie, la physiognomonie et la chiromancie.

LE MARQUIS.

Avec un attirail si considérable, oserais-je, monsieur, vous demander ce que vous pouvez faire?

ORDICALDO.

Demandez-moi plutôt ce que je ne peux pas; la liste sera plus courte.

AIR.

Oui : je sais faire
Gronder le tonnerre,
Marcher sur les mers,
Enflammer les airs.
Je sais sur la terre
Transporter les enfers.

Je consacre aux belles
Mes talents
Les plus grands.
Par moi les amants
Sont toujours fidèles,
Et les demoiselles
Ont toujours quinze ans.
J'ai pour les séduire
Des secrets
Toujours prêts.
Je puis vous instruire
Comment, en amour,
Il faut tour à tour

Soupirer ou rire,
Badiner, pleurer,
Chanter son martyre,
Ou se donner le coup fatal...
Sans se faire le moindre mal.
Mais ce n'est là qu'une misère,
Car je sais faire
Gronder le tonnerre,
Marcher sur les mers,
Enflammer les airs.
Je sais sur la terre
Transporter les enfers.

Grace à ma magie,
De leur jalousie
Les maris
Sont guéris.
Je rends les parvenus polis;
Je donne du génie
Et de la modestie
Aux faiseurs d'opéras.
En pleine audience
A nos avocats
J'impose silence.
En un mot, je rends
Les dévots tolérants,
Les journaux amusants,
Et les courtisans
Francs.

Non, ce n'est point une chimère;
Et je sais faire
Gronder le tonnerre,
Marcher sur les mers,

Enflammer les airs.
Je sais sur la terre
Transporter les enfers.

LE MARQUIS.

Tout cela est fort beau, monsieur; mais puisque vous faites de si grandes choses, vous savez sûrement en faire de moindres, par exemple vous procurer un bon dîner, un habit élégant? Pardon, c'est que le vôtre...

ORDICALDO.

Mon art descend rarement à ces bagatelles.

LE MARQUIS.

Enfin, monsieur, vous qui savez tout, vous me direz bien qui je suis.

ORDICALDO, lui prenant la main.

Vous, monsieur! je vais vous le dire. Par les signes diagnostiques, je reconnais que vous êtes un homme très honnête, mais passablement curieux et questionneur.

LE MARQUIS.

Merci de la leçon. Mais dites-moi, je vous en prie, quel est mon nom, quel est mon état.

ORDICALDO.

Votre nom, votre état?.. (à part.) Diable!

THÉOBALD, à part.

Amusons-nous. (bas à Ordicaldo.) C'est le marquis Aliprandi.

ORDICALDO, au marquis.

Monsieur... ou plutôt, monseigneur... car j'aperçois

dans vos traits... oui, mon art, auquel rien n'est caché, mon art me révèle que j'ai l'honneur de parler à une excellence, à un marquis, comme qui dirait le marquis Aliprandi.

LE MARQUIS.

Ah! fripon de Théobald!

ORDICALDO.

Que d'excuses je dois à votre excellence pour les impertinences qui me sont échappées!

LE MARQUIS.

Je te pardonne, mon cher Ordicaldo; mais il faut que tu me serves.

ORDICALDO.

Hélas! monseigneur, à quoi peut vous être bon un pauvre diable comme moi?

LE MARQUIS.

D'abord je veux que tu regagnes ici ton crédit.

ORDICALDO.

Cela n'est pas facile.

LE MARQUIS.

J'aplanirai les difficultés. Je veux être... Comment appelles-tu ceux qui sont dans tes secrets pour les seconder?

ORDICALDO.

Mes compères.

LE MARQUIS.

Je serai le tien.

ORDICALDO.

Vous, monseigneur! avec cela je veux effacer tous les sorciers du monde.

LE MARQUIS.

Si tu me sers, ta fortune est faite.

ORDICALDO.

Monseigneur, vous êtes servi.

LE MARQUIS.

On vient; ce sont elles!... Suis-moi, je vais t'expliquer tous mes projets.

(Ils sortent tous trois.)

SCÈNE VI.

HORTENSE, LUCINDE, FANCHETTE.

LUCINDE.

Comment, Fanchette? vous ne m'avez pas avertie qu'il y avait là un sorcier! cela est inexcusable!

FANCHETTE.

Dame! je n'ai pas cru...

LUCINDE.

Vous n'avez pas cru! Vous savez bien, Fanchette, qu'il y a toujours quelque chose à gagner avec les sorciers.

HORTENSE.

Oh! ma mère, ne la grondez pas; vous êtes si bonne!

LUCINDE.

Je suis bonne, il est vrai; mais je ne badine point

sur ces choses-là. Me faire perdre une occasion de voir un magicien, et peut-être un magicien célèbre!

FANCHETTE.

Célèbre! je ne sais; tout le village se moquait de lui.

LUCINDE.

En ce cas, je me console de ne l'avoir pas vu; car il faut que vous le sachiez, mes enfants, il y a des charlatans dans ce monde; ils sont rares, mais on en trouve... Ah! çà, Fanchette, apporte cette petite table, et reprenons ce que j'avais commencé.

(Elle s'assied en face des spectateurs, vers le milieu de la scène, devant une petite table que Fanchette est allée chercher. Les deux jeunes filles sont debout, regardant avec attention.)

LUCINDE.

(Elle tire de ses poches un jeu de cartes d'une grandeur démesurée.)

Mes enfants, voilà la fortune. Voyez-vous ces belles cartes? Je les tiens d'une bohémienne qui me les a garanties excellentes. Cela ne trompe jamais.

HORTENSE et FANCHETTE.

Voyons, voyons.

TRIO.

LUCINDE.

(Elle met ses lunettes et tire les cartes avec une extrême gravité.)

Deux, quatre, cinq, valet et dix:
Huit, trois, neuf, as, roi, sept et six.
Cela ne dit rien, sur mon ame!
Jusqu'ici point d'événement.
(vivement.)
Dame! mettons ici la dame.

(à Hortense.)

La dame, c'est toi, mon enfant.

ENSEMBLE.

HORTENSE et FANCHETTE.

Oh ! que cela m'intéresse !
Oh! que cela m'intéresse!
J'ai de l'effroi, du plaisir!
Que va-t-il survenir?

LUCINDE.

Le bel art! qu'il intéresse
La jeunesse et la vieillesse!
Et que l'on a de plaisir
A lire dans l'avenir!

Voyez-vous, voyez-vous, Hortense?
Vous avez pour vous bien *des cœurs ;*
Et des *valets* en abondance :
Les *valets* sont des serviteurs.

HORTENSE et FANCHETTE.

Oh ! que cela m'intéresse!
Oh ! que cela m'intéresse !
J'ai de l'effroi, du plaisir!
Que va-t-il survenir ?

LUCINDE.

Le bel art! qu'il intéresse
La jeunesse et la vieillesse!
Et que l'on a de plaisir
A lire dans l'avenir!

Voilà toujours ce *roi de pique,*
Et toujours ce *roi de carreau.*
Attendons que le sort s'explique.

HORTENSE et FANCHETTE.

Cela n'est pas encor trop beau.

LUCINDE.

Que vois-je? que vois-je, ma chère!
O destinée! ô sort prospère!
Le roi de cœur seul avec vous!
Un seigneur sera votre époux.

FANCHETTE, se jetant aux genoux d'Hortense.

Ah! madame, je vous implore;
C'est à vous de me protéger.

HORTENSE, souriant.

C'est trop tôt peut-être y songer:
Je ne suis pas princesse encore.

LUCINDE, considérant les cartes.

Le roi de cœur seul avec vous!
Un seigneur sera votre époux.

ENSEMBLE.

LUCINDE et FANCHETTE.

Quelle joie au fond de mon ame
Fait naître un présage si doux!

HORTENSE.

Vous dont les bontés dans mon ame
Gravent un souvenir si doux,
Je ne veux être grande dame
Que pour m'acquitter envers vous.

LUCINDE.

Ah! si le sorcier dont tu parlais était un vrai sorcier, et s'il pouvait confirmer ce que les cartes nous annoncent!

FANCHETTE.

Oui, un sorcier serait peut-être encore plus sûr... Eh! mais... je crois... oui, le voilà! les habitants du hameau le ramènent.

LUCINDE.

Écoutons bien tout ce qui va se passer.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ORDICALDO, entouré de villageois et de villageoises.

CHOEUR.

Non, nous ne vous croirons pas.

ORDICALDO.

Mais venez, suivez mes pas :
J'ai de quoi bien vous surprendre.

CHOEUR.

Bah! nous pourrons vous entendre ;
Mais nous ne vous croirons pas.

ORDICALDO.

Ah! vous ne me croirez pas?...
Approchez-vous, jeune Fanchette.

FANCHETTE.

Moi, monsieur?

ORDICALDO.

Approchez encor.
Votre croix est d'argent, il faut qu'on me la prête.

FANCHETTE.

La voilà.

ORDICALDO.

Comme elle est honnête!

(Il pirouette.)

Pour vous récompenser je la change en croix d'or.

CHOEUR.

Il sait changer l'argent en or!

LUCINDE.

Le miracle est clair et rapide.

ORDICALDO, à un paysan.

Prête-moi ta bourse.

LE PAYSAN.

Elle est vide.

ORDICALDO.

Tant mieux; il me la faut ainsi.
Vous voyez, messieurs, elle est vide.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Eh bien! que va-t-il faire ici?

ORDICALDO, jetant la bourse à terre, après avoir fait plusieurs singeries.

C'en est fait : le charme est fini.
Allez, ramassez cette bourse.

LE PAYSAN.

Ah! que vois-je! quelle ressource!
Vraiment! je ne l'attendais pas.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Ciel! elle est pleine de ducats!
Oh! l'habile homme!
Où trouver son rival?
Non, de Salerne à Rome
Il n'a pas son égal!

ORDICALDO.

Ce matin j'étais le même;
Pourquoi m'insultiez-vous donc?

CHŒUR.

De notre injustice extrême
Nous vous demandons pardon.

LUCINDE, HORTENSE et FANCHETTE.

Ils lui demandent pardon !

PLUSIEURS PAYSANS.

Seigneur, voilà ma bourse.

PLUSIEURS AUTRES.

Oh! vous prendrez la mienne.

TOUS.

Vous allez me la rendre pleine.

ORDICALDO.

Tantôt très volontiers.

TOUS, le pressant.

Ah ! monsieur !

ORDICALDO.

Doucement,
Pressez-moi donc moins vivement.

TOUS.

Prenez ma bourse.

ORDICALDO.

Quels vertiges !
Messieurs, de semblables prodiges
Ne se font pas à tout moment.

DES VILLAGEOIS.

Seigneur...

D'AUTRES.

Seigneur...

TOUS.

Encor quelques prodiges.

ORDICALDO, d'un ton imposant.

Il est temps de vous retirer;
Après tant de travaux laissez-moi respirer.

ENSEMBLE.

CHŒUR GÉNÉRAL.

O l'habile homme !
Où trouver son rival ?
Non, de Salerne à Rome
Il n'a pas son égal !

ORDICALDO, d'un air fat.

Je suis un habile homme,
Je ne connais pas de rival.
Non : de Salerne à Rome
Je n'ai pas mon égal.

(Tous les villageois sortent.)

SCÈNE VIII.

HORTENSE, LUCINDE, FANCHETTE, ORDICALDO.

FANCHETTE.

J'avais dans l'idée qu'il reprendrait crédit.

HORTENSE.

Ma mère, voilà vraiment un homme étonnant.

LUCINDE.

Dites prodigieux, ma fille. C'est le ciel qui nous l'envoie; il faut le consulter.

ORDICALDO, à part.

Je les tiens. (haut.) A présent que toutes mes évocations sont finies, je ne dois plus m'arrêter ici, et je....

LUCINDE.

Monsieur le sorcier, monsieur le sorcier!

ORDICALDO.

Madame?

LUCINDE.

Monsieur, les expressions me manquent pour vous dire toute l'estime que vous m'inspirez.

ORDICALDO.

Ah! c'est trop d'indulgence!

LUCINDE.

Non, c'est du fond du cœur; moi, voyez-vous, je ne crois rien à la légère. Je me moque des rêveries populaires; les loups-garous sont des sottises; les revenants sont des chimères; mais les sorciers, oh! c'est bien différent!

ORDICALDO.

Madame!

LUCINDE.

Et surtout quand ils vous ressemblent; aussi voilà ma fille que j'autorise à vous consulter.

ORDICALDO.

Madame, mon art m'apprend que ce n'est point

votre fille, quoique vous et tout le village l'appeliez ainsi, mais seulement votre fille adoptive.

HORTENSE.

Ciel!

FANCHETTE.

C'est admirable!

LUCINDE.

Incompréhensible! Allons, Hortense, je vous le permets, consultez monsieur.

ORDICALDO.

Je suis prêt à l'entendre.

(Il fait quelques mouvements de baguette, comme pour une évocation.)

HORTENSE, à Lucinde.

Eh bien! voilà que je n'ose plus. Cet homme m'intimide.

LUCINDE.

Je le crois, mais moi... je... (Elle s'approche d'Ordicaldo, pour lui parler, puis elle s'arrête et recule.) Eh bien! voilà qu'il m'intimide aussi.

FANCHETTE.

Oh! il ne me fait pas peur à moi, et, si vous voulez, je vais lui parler.

LUCINDE.

Oui, oui, je t'en prie.

FANCHETTE.

Monsieur le sorcier, permettez-vous que je vous parle pour mademoiselle Hortense et pour madame?

ORDICALDO.

Je ne me plaindrai pas du choix de l'interprète.

FANCHETTE.

AIR.

A mademoiselle,
Si jeune et si belle,
Monsieur, pourriez-vous,
Par votre science,
Dépeindre d'avance
Son futur époux?

Sera-t-il sévère,
Faux et patelin?
Sera-t-il colère?
Sera-t-il badin?
L'un de nos poètes
Ou de nos héros?
Aura-t-il des dettes
Ou de beaux châteaux?

A mademoiselle,
Si jeune et si belle,
Monsieur, pourriez-vous,
Par votre science,
Dépeindre d'avance
Son futur époux?

Je suis fort discrète
Pour une fillette;
Mais je voudrais bien
Savoir si Fanchette,
Pauvre et point coquette,
Doit avoir le sien.

A mademoiselle,
Si jeune et si belle,

Monsieur, pourriez-vous,
Par votre science,
Dépeindre d'avance
Son futur époux ?

ORDICALDO.

Ce que vous me demandez est assez important et assez difficile pour que j'aie besoin d'y employer tous les secours de mon art. Ce n'est point dans ce lieu vulgaire, mais dans le réduit mystérieux où j'ai établi le siége principal de mes opérations, que je puis remplir les intentions de ces dames. Qu'elles daignent se confier à moi, qu'elles veuillent bien me suivre à mon laboratoire, et là je ferai plus que de deviner le futur mari de mademoiselle, je lui en présenterai à choisir.

TOUTES LES TROIS.

En vérité?

ORDICALDO.

Elle m'inspire le plus vif intérêt, et ce n'est pas une chose à dédaigner en ce monde que l'amitié d'un homme qui a du crédit en enfer.

HORTENSE.

Mais votre laboratoire est sûrement quelque antre effroyable?

ORDICALDO.

Point du tout: il est dans ce beau château abandonné que vous voyez d'ici.

FANCHETTE.

Mais, monsieur, on dit qu'il est plein de revenants.

ORDICALDO.

Avec moi aurez-vous peur?

LUCINDE.

Non, certainement, monsieur. Ma mère m'a dit que ce château était magnifique. Or, apprenez, mesdemoiselles, qu'il n'y a pas de palais qui soit trop beau pour un magicien tel que monsieur. Oui, seigneur, je me confie à vous, et je me rendrai dans votre laboratoire, quoiqu'il y ait près d'un mille de distance.

ORDICALDO.

Je pourrais bien avec ma baguette transporter ce château dans ce lieu même où je vous parle; mais je vous avoue qu'il me sera plus commode que vous vouliez vous transporter dans le château.

LUCINDE.

Eh bien! nous pouvons nous y rendre tout de suite.

FANCHETTE et HORTENSE.

Oui, tout de suite.

ORDICALDO.

Non pas, s'il vous plaît; une affaire importante m'appelle ailleurs en ce moment. (à part.) Diable! il n'y aurait rien de prêt.

FINAL.

ORDICALDO.

Dans une heure je vous attends.
Préparez-vous, mesdemoiselles.

LES TROIS FEMMES.

Quoi, dans une heure!

ORDICALDO.

Il sera temps.

Au rendez-vous soyez fidèles.

ENSEMBLE.

Préparez-vous, / Préparons-nous, mesdemoiselles.

Au rendez-vous soyez / soyons fidèles.

HORTENSE.

Je tremble.

LUCINDE.

Rassure-toi.

HORTENSE.

Mon cœur palpite.

ORDICALDO.

Prenez confiance en moi.

(à part.)

Elle hésite.

(haut.)

Dans une heure je vous attends.
Préparez-vous, mesdemoiselles.

ENSEMBLE.

HORTENSE.

Mon cœur palpite,

Mon cœur s'agite
De plaisir et d'effroi.

LES TROIS AUTRES.

Son cœur palpite,
Son cœur s'agite
De plaisir et d'effroi.

ORDICALDO.

Prenez confiance en moi.

ENSEMBLE.

LUCINDE, à Hortense.

O douce et flatteuse espérance!
Pour toi quel beau destin commence!
On te fêtera,
On t'adorera;
Tu seras duchesse,
Tu seras princesse.
Tu charmeras,
Eclipseras
Qui tu voudras.

FANCHETTE.

O douce et flatteuse espérance!
Pour nous quel beau destin commence!
Combien de rubans!
Que de diamants!
Les riches parures!
Les belles voitures!
Je charmerai,
J'épouserai
Qui je voudrai.

HORTENSE.

O douce et flatteuse espérance!
Lucinde tiendra tout d'Hortense.
Nul bonheur sans vous
Ne me serait doux.
Qui voudra me plaire,
A ma bonne mère
D'abord plaira,
La fêtera,
Et l'aimera.

ORDICALDO, à part.

Voilà déjà que l'espérance
A tourner leurs têtes commence!
Chacun fait ainsi,
Dans ce monde-ci,
Châteaux en Espagne :
On bat la campagne,
Et puis souvent
On est Gros-Jean
Comme devant.

ENSEMBLE.

ORDICALDO.

Préparez-vous,
Mesdemoiselles.

LUCINDE.

Préparons-nous,
Mesdemoiselles.

HORTENSE et FANCHETTE.

Préparons-nous.

ENSEMBLE.

ORDICALDO.

Au rendez-vous
Soyez fidèles.

LUCINDE, HORTENSE, FANCHETTE.

Au rendez-vous
Soyons fidèles.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente le théâtre d'un des châteaux du marquis Aliprandi. Les décorations sont fort en désordre et la scène peu éclairée.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, ORDICALDO, THÉOBALD, RICHARD.

LE MARQUIS.

Oui, mon cher Ordicaldo, voilà mon théâtre, un peu en désordre à la vérité; mais tu l'as voulu ainsi. Que je suis heureux! Hortense et Lucinde vont venir. Je me cacherai là, (Il montre la porte de côté.) et paraissant tout à coup...

ORDICALDO.

Doucement, excellence, doucement! On n'arrive pas si naturellement chez un homme de mon espèce, et l'on n'entre jamais chez un sorcier par la porte. Je vous ménage une entrée plus digne de vous et de moi; en attendant, si vous désirez nous entendre, vous pouvez vous cacher...

LE MARQUIS.

Où donc?

ORDICALDO.

Parbleu! dans les coulisses.

LE MARQUIS, souriant.

Allons, je me soumets. Songe, mon cher Ordicaldo, que, sous une apparence de plaisanterie, cette épreuve va décider de mon bonheur et de ma destinée. (à Théobald et à Richard.) Je vous laisse sous ses ordres.

(Il entre dans la coulisse.)

SCÈNE II.

RICHARD, ORDICALDO, THÉOBALD.

RICHARD.

Eh bien! monsieur le sorcier, êtes-vous content de votre laboratoire?

ORDICALDO.

Tout-à-fait. Les trappes de ce théâtre sont en fort bon état; j'ai aperçu quelques décorations assez fraîches; j'ai tout ce qu'il me faut; et puisque son excellence veut bien mettre sa magie au service de la mienne, j'espère remplir ses intentions et mériter qu'elle me nomme son premier sorcier. Seulement, tâchez qu'autour de nous on soit bien attentif aux signaux.

RICHARD.

Soyez tranquille. Je me nomme Richard; je suis concierge du château et par conséquent du théâtre. J'ai

veillé à tout et je réponds de tout. Il y a ici un vieux domestique qui entend le jeu des machines aussi bien qu'à l'Opéra de Naples.

ORDICALDO, d'un ton ampoulé.

Préservez-moi surtout des goufres du Tartare,
Du sort de Phaéton et du destin d'Icare.

RICHARD.

Allez, je voudrais être aussi rassuré sur mon rôle que sur mon théâtre. Que diable aussi! pourquoi avoir voulu que je figurasse dans tout cela! Moi! représenter un financier!

THÉOBALD.

Pourquoi non? tu as assez d'esprit pour cela. J'y figure bien, moi!

ORDICALDO.

D'ailleurs vos rôles ne seront pas longs, et je viendrai bientôt vous remplacer.

THÉOBALD.

Chut! on vient. Eh! c'est la jolie suivante de madame Lucinde.

ORDICALDO.

Fanchette! tant mieux! messieurs...

THÉOBALD, en riant.

Je comprends. Nous vous quittons et nous allons nous préparer à vous seconder.

ORDICALDO.

Je vous en laisserai le temps et j'amuserai nos villageoises jusqu'à ce que vous soyez prêts.

(Ils sortent à leur droite.)

SCÈNE III.

FANCHETTE, ORDICALDO.

FANCHETTE, entrant à tâtons du côté opposé.

Ah! mon Dieu! où suis-je? Monsieur le sorcier, c'est vous! que je suis heureuse de vous trouver!

ORDICALDO.

N'ayez pas peur, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE, toute tremblante.

Je n'ai pas peur, je vous assure. Mais qu'est-ce que c'est donc que tout cela? je n'ai jamais rien vu de pareil.

ORDICALDO.

Je le crois; les laboratoires de sorciers ne ressemblent pas à tout ce qu'on a vu.

FANCHETTE.

C'est votre laboratoire?

ORDICALDO.

Oui, c'est ici le lieu des prodiges, et l'on y voit les choses les plus extraordinaires du monde.

FANCHETTE.

En vérité?

ORDICALDO.

COUPLETS.

Ce séjour est incomparable.
Ailleurs on ne voit rien de tel;
Tantôt c'est l'enfer effroyable;

Un instant après, c'est le ciel.
Point d'existence si certaine
Qui ne change ici tôt ou tard;
De *Golconde* j'ai vu *la Reine*
Changée en *Petit Savoyard*[1].

DEUXIÈME COUPLET.

Là, souvent de hautes murailles
S'écroulent aux moindres efforts;
On livre de grandes batailles
Où l'on ne voit jamais de morts.
Souvent, dans une mer profonde,
Vous croyez voir des gens noyés;
Et l'on revient du sein de l'onde
Sans même avoir les pieds mouillés.

TROISIÈME COUPLET.

Ici, parfois un très grand chêne
Sort de la terre en un moment;
Et, dès qu'il s'aperçoit qu'il gêne,
Il y rentre complaisamment.
Mais d'un prodige qui me passe
Qui pourrait n'être pas surpris?
Ici la plus mauvaise place
Est constamment au *Paradis*.

FANCHETTE.

Que tout cela est singulier! (montrant le parterre.) et cet endroit-ci, à quoi sert-il?

ORDICALDO.

Chut! respectez ce tribunal!

FANCHETTE.

Ah! c'est un tribunal! et ces bancs?

(1) *Aline* et *les Petits Savoyards*, deux très jolis opéra-comiques, souvent joués par la même actrice.

ORDICALDO.

Servent à placer les esprits malins qui viennent juger les opéra... (se reprenant.) les opérations que l'on fait ici.

(Il montre le théâtre.)

FANCHETTE.

Ah! ah!

ORDICALDO.

Il y a là quelquefois des esprits indulgents qui nous traitent avec bonté; mais aussi d'autres fois... ah! c'est un tapage!

FANCHETTE, montrant les loges.

Et ces petites niches à plusieurs étages?

ORDICALDO.

Oh! là, les esprits ne font pas de bruit. Ils sont parfois distraits, peu attentifs à ce que nous disons, mais du reste fort aimables.

FANCHETTE.

Je suis dans un étonnement!... Mais ma maîtresse, que j'ai devancée ici par curiosité, n'arrive point...

ORDICALDO.

En attendant, Fanchette, je veux vous tirer votre horoscope.

DUO.

FANCHETTE.

Ah! monsieur! je vous en supplie,
Un instant veuillez m'écouter:
N'abusez pas de la magie;
N'allez pas ici m'enchanter.

ORDICALDO.

Sachez qu'une fille jolie,
Sans le vouloir, ou s'en vanter,
Bien mieux que nous a sa magie,
Et sait fort bien nous enchanter.

FANCHETTE.

Vous enchanter! moi, de ma vie,
Je ne sus un mot de magie.

ORDICALDO.

Apprenez que cet air fripon,
Ce teint de lys, ce pied mignon,
Ont aussi leur sorcellerie.

FANCHETTE.

Quoi? tout de bon?

ORDICALDO.

Oui, tout de bon.

ENSEMBLE.

FANCHETTE, à part.

Mais voyez comme il me regarde!
Je tremblais; je ne crains plus rien.
Ah! je le tiens! ah! je le tien.

ORDICALDO, à part.

Mais vraiment! si je n'y prends garde,
Tout mon art va céder au sien.
Tenons-nous bien, tenons-nous bien.

FANCHETTE.

Moi, je serais si redoutable!
Vous plaisantez assurément.

ORDICALDO.

Je ne plaisante nullement.

Ce doux regard est effrayant,
Et cet œil charmant...

FANCHETTE.

Et cet œil charmant?

ORDICALDO.

C'est le diable!

FANCHETTE.

L'éloge est neuf assurément.

ENSEMBLE.

Ah! monsieur, je vous en supplie,
Un instant veuillez m'écouter :
N'abusez pas de la magie;
N'allez pas ici m'enchanter.

ORDICALDO.

Apprenez que fille jolie,
Sans le vouloir, ou s'en vanter,
Bien mieux que nous a sa magie :
Ah! vous avez su m'enchanter.

FANCHETTE.

Mais voyez comme il me regarde!
Je tremblais ; je ne crains plus rien.
Ah! je le tiens! ah! je le tien!

ORDICALDO.

Mais vraiment! si je n'y prends garde,
Tout mon art va céder au sien.
Tenons-nous bien, tenons-nous bien.

SCÈNE IV.

FANCHETTE, HORTENSE, LUCINDE, ORDICALDO.

LUCINDE.

Nous voilà enfin arrivées.

HORTENSE.

Quel étrange séjour!

ORDICALDO.

Soyez les bienvenues, mesdames, et donnez-vous la peine de vous asseoir.

LUCINDE.

Nous sommes impatientes de connaître notre avenir.

ORDICALDO fait deux ou trois tours de baguette pendant lesquels la nuit arrive, c'est-à-dire qu'on baisse la rampe.

Les esprits sont maintenant à vos ordres.

LUCINDE.

Ah! monsieur, pas de nuit, je vous en supplie.

ORDICALDO.

Esprits, qu'un peu de jour paraisse!

(La rampe se lève un peu.)

HORTENSE.

O prodige! voilà le jour.

FANCHETTE.

Oui, mais c'est drôle! il vient d'en-bas.

ORDICALDO.

Madame, ce laboratoire ne ressemble à rien. Ne

voudriez-vous pas voir quelque chose de plus agréable?

LUCINDE.

Il me semble qu'il n'y a qu'à souhaiter avec vous. Eh bien! je voudrais voir un beau jardin.

ORDICALDO.

Esprits, vous entendez. Que tout ceci se change en un beau jardin.

(Le théâtre change et représente la plus affreuse prison.)

(à part.) Ah! mon Dieu! les étourdis!

LUCINDE.

Mais qu'est-ce donc?

HORTENSE.

Cela n'est pas trop joli.

FANCHETTE.

Dieu me pardonne! cela ressemble beaucoup à une prison.

ORDICALDO, embarrassé.

Point du tout; c'est un temple Égyptien. J'aurai mal prononcé, ou mes lutins m'auront mal compris. Il y a quelquefois par-là des esprits... qui sont des bêtes. (très haut.) Holà! voulez-vous bien obéir mieux à votre maître! Je vous demande un superbe jardin.

(Le théâtre change et représente un beau jardin.)

HORTENSE et LUCINDE.

Quel spectacle!

FANCHETTE.

Il n'a pas manqué son coup cette fois.

ORDICALDO.

Mais à propos, mesdames, vous devez être fatiguées et j'aurais dû commencer par vous offrir... (très haut.) Esprits, servez une collation à ces dames.

(Une table toute servie sort de dessous le théâtre.)

LUCINDE.

Je ne sais où j'en suis.

ORDICALDO.

Asseyez-vous, mesdames, et mangez sans crainte. (Elles s'asseyent. — A Fanchette qui reste debout.) Mademoiselle Fanchette, goûtez un de ces biscuits.

FANCHETTE, après en avoir goûté.

Ah! que les esprits font bien la pâtisserie!

ORDICALDO.

Mesdames, vous serait-il agréable d'entendre un peu de musique? (plus haut.) Esprits, de la musique pour ces dames.

(Morceau de musique d'instruments à vent, ou, s'il se peut, d'harmonica.)

FANCHETTE.

Je voudrais bien voir les lutins qui font de si jolie musique.

ORDICALDO.

Mesdames, ce sont de très habiles gens, qui m'accompagnent toujours. Mais venons à l'objet qui vous intéresse particulièrement. (très haut.) Que cette table disparaisse! (La table disparaît et Lucinde s'éloigne avec effroi.) Madame, je vous ai promis que mademoiselle votre fille aurait ici des maris à choisir; je vais vous tenir parole:

plusieurs vont se présenter successivement devant vous.

LUCINDE.

Des sylphes, des esprits, monsieur?

ORDICALDO.

Non, des êtres très réels. (à Hortense.) Je dois seulement vous prévenir d'une chose; c'est que, comme ils sont instruits d'avance par moi de vos perfections, ils vont arriver tout décidés à vous demander en mariage; ainsi, mademoiselle, ne soyez ni surprise, ni choquée, si leurs propositions sont un peu brusques. Pour commencer, j'évoque ici ce jeune cavalier qui était ce matin sur la place du village, et qui, depuis quelques jours, paraît se plaire à vous observer.

HORTENSE, vivement.

Monsieur Henri!

ORDICALDO.

Oui, le secrétaire du marquis Aliprandi. Il est encore en ce moment à rôder autour de votre maison; mes lutins vont le transporter ici à l'instant même. Paraissez, monsieur Henri.

(Il donne un coup de baguette, et le marquis sort par une trappe du milieu du théâtre et assis sur un banc de verdure ombragé d'un berceau. — Ritournelle.)

HORTENSE et FANCHETTE.

C'est lui!

LUCINDE.

Ce serait lui!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, s'avançant et feignant le plus grand étonnement.

Où suis-je! que vois-je?

ORDICALDO, lui montrant Hortense.

Une personne que vous aimez.

LE MARQUIS.

Qui vous l'a dit?

ORDICALDO.

Mon art. Profitez de l'occasion que je vous procure en vous transportant ici; tâchez de vous assurer du consentement de madame et de sa fille, car je vais vous envoyer des rivaux redoutables qui seront suivis d'un plus redoutable encore.

(Il sort d'un air inspiré.)

SCÈNE VI.

FANCHETTE, HORTENSE, LE MARQUIS, LUCINDE.

LE MARQUIS.

Des rivaux! ah! si c'est l'amour qui mérite la préférence, je l'obtiendrai.

AIR.

(Pendant cet air, Lucinde touche le marquis pour bien s'assurer que ce n'est point un esprit.)

O vous que j'aime

D'ardeur extrême,
Ecoutez-moi :
Le plus fidèle
A la plus belle
Offre sa foi.

Sans bien, sans naissance,
Hélas! en ce jour,
Je n'ai d'espérance
Que dans mon amour.

O vous que j'aime
D'ardeur extrême,
Ecoutez-moi :
Le plus fidèle
A la plus belle
Offre sa foi.

Que mon amour vous attendrisse!
Veuillez m'accepter pour époux ;
Sans doute le ciel m'est propice,
Puisqu'il m'amène auprès de vous.

O vous que j'aime
D'ardeur extrême,
Ecoutez-moi :
Le plus fidèle
A la plus belle
Offre sa foi.

LUCINDE.

Monsieur, ma fille est flattée de votre hommage; mais vous sentez bien que je ne la marie pas ainsi sans réflexion. Monsieur le sorcier nous a promis des

maris à choisir... il faut les voir... je ne m'engage à rien... Mais qu'entends-je? qui vient à nous?

LE MARQUIS.

C'est le receveur de la province, un homme fort riche; il garde la moitié de ce qu'il reçoit.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RICHARD, très richement, mais ridiculement vêtu. PERSONNAGES, portant des corbeilles où sont des présents de toute espèce destinés à Hortense. Danseurs et danseuses.

LE CHOEUR.

Des cœurs souveraine maîtresse,
Recevrez-vous avec bonté
Les hommages que la richesse
Vient ici rendre à la beauté?

RICHARD, à Hortense.

Objet charmant, femme accomplie,
Je viens mettre à vos pieds mes trésors et mes vœux;
Le plus riche de l'Italie,
Si vous daignez l'aimer, sera le plus heureux.

LE CHOEUR.

Des cœurs souveraine maîtresse,
Recevrez-vous avec bonté
Les hommages que la richesse
Vient ici rendre à la beauté?

LE MARQUIS, regardant de l'autre côté.

Ciel! voici son excellence le marquis Aliprandi.

SCÈNE VIII.

FANCHETTE, LE MARQUIS, LUCINDE, THÉOBALD, magnifiquement vêtu, HORTENSE, RICHARD. Suite de Théobald. Marche de soldats dont plusieurs portent des bannières.

THÉOBALD.

Objet charmant, femme accomplie,
Je viens mettre à vos pieds mon pouvoir et mes vœux ;
Le plus grand seigneur d'Italie,
Si vous daignez l'aimer, sera le plus heureux.

LE CHŒUR.

Des cœurs souveraine maîtresse,
Recevez-vous avec bonté
Les hommages que la noblesse / richesse
Vient ici rendre à la beauté?

LUCINDE, bas à Hortense.

La richesse, la puissance,
Comment choisir? quel embarras
Je balance, je balance.

HORTENSE, à part, regardant le marquis.

Moi je ne balance pas.

(En ce moment un grand coup de tonnerre se fait entendre, et l'on voit descendre dans une gloire lumineuse, ou dans un char aérien, Ordicaldo revêtu d'une robe magnifique parsemée d'étoiles d'or.)

HORTENSE, au coup de tonnerre, se pressant contre le marquis.

Ah! monsieur Henri, protégez-moi.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien; c'est le seigneur Ordicaldo.

RICHARD, à part.

Diable! il ne nous prévient pas. Mes machines m'ont presque fait peur.

(Les soldats et le chœur se rangent de côté pour faire place à Ordicaldo.)

SCÈNE IX.

FANCHETTE, LE MARQUIS, LUCINDE, HORTENSE, ORDICALDO, RICHARD, THÉOBALD.

ORDICALDO.

(Il met pied à terre. La gloire ou le char disparaît. Le chœur et les soldats forment un cercle dans le fond.)

Je viens, belle Hortense, de faire un petit voyage dans les sphères célestes, où j'étais indispensable, et je revole vers vous; ne craignez rien et écoutez-moi. Vous m'avez pris jusqu'ici pour un modeste sorcier de village; apprenez que je suis un des plus puissants enchanteurs qui aient jamais protégé les mortels, mais que je n'estime mon pouvoir qu'autant que vous daignerez le partager avec moi.

HORTENSE.

Avec vous, seigneur!

LUCINDE, bas.

Ma fille, voilà un parti encore plus beau que les autres.

AIR.

ORDICALDO.

Oui, charmante Hortense,
Oui, dès votre enfance,
Avec complaisance
J'ai veillé sur vous;
Etre votre époux
De toute ma vie
Fut l'unique envie,
L'espoir le plus doux.

De très grandes reines,
Toujours vainement,
M'ont offert les chaînes
D'un hymen brillant.
Vous seule en mon ame
Allumez la flamme
D'un amour constant.

Oui, charmante Hortense,
Oui, dès votre enfance,
Avec complaisance
J'ai veillé sur vous;
Etre votre époux
De toute ma vie
Fut l'unique envie,
L'espoir le plus doux.

LE MARQUIS, à part.

Son éloquence me fait trembler.

HORTENSE.

Monsieur le magicien, je suis vivement touchée, non de l'offre de votre puissance, mais de vos senti-

ments pour moi. Hier peut-être j'aurais pu y répondre; aujourd'hui...

ORDICALDO.

Aujourd'hui ? Quoi ! me préférez-vous quelqu'un ?

HORTENSE.

Est-il besoin que je le dise, à vous qui savez tout ?

ORDICALDO.

Je sais tout, c'est vrai. Malgré cela, dites-moi...

HORTENSE.

Allons, cessez de feindre ; vous avez deviné monsieur Henri.

LE MARQUIS, avec joie.

Qu'entends-je !

LUCINDE.

Quoi ! c'est au secrétaire du marquis que vous sacrifiez le marquis lui-même ! Que dis-je, le marquis ! un enchanteur, un enchanteur de la première volée ! Petite étourdie ! petite ingrate ! vous seriez-vous flattée qu'un pareil choix eût mon aveu ?

HORTENSE.

J'ai lieu de l'espérer, ma mère, si vous voulez toujours mon bonheur.

LUCINDE.

Son bonheur ! l'insensée ! refuser les plus beaux partis ! faire ainsi mentir les cartes ! Epouse, si tu veux, monsieur Henri ; je ne veux voir ni lui, ni toi, et je m'en irai si loin de notre hameau que je n'entendrai plus parler de vous.

HORTENSE.

Ah! ma mère!

LUCINDE.

C'est décidé; je pars.

(Elle veut sortir)

HORTENSE, l'arrêtant.

Vous partez! (au marquis.) Monsieur Henri, vous avez vu que je dédaignais pour vous les offres les plus brillantes; je pouvais vous sacrifier tout, excepté ma bienfaitrice, ma mère. Restez avec le marquis; moi, je pars avec elle.

(Elle se jette dans les bras de Lucinde.)

LE MARQUIS.

O noble caractère! ô vertu! qu'il va m'être doux de vous récompenser!

HORTENSE.

Que dites-vous?

ORDICALDO.

Il est temps de faire justice à tous... et d'abord à ces messieurs. (montrant Théobald et Richard.) Je dépouille l'un de son opulence et l'autre de sa noblesse.

FANCHETTE.

C'est sans doute une plaisanterie.

THÉOBALD.

Non, en vérité; je ne suis plus le marquis Aliprandi. Un pouvoir inconnu m'oblige à déposer mon ordre.

(Il dépose sa décoration.)

RICHARD.

Ah! mon Dieu! voilà tous mes diamants qui se trouvent faux!...

ORDICALDO.

Vous, belle Hortense, quoique vous ayez refusé ma main, je sens que votre noble conduite mérite une récompense. Vous connaissez tout mon pouvoir. Qui désirez-vous que je fasse marquis?

HORTENSE.

Moi, je ne désire rien, pourvu que je reste avec ma mère, et que, sans me séparer d'elle, monsieur Henri puisse être mon époux.

ORDICALDO.

Par la vertu de ma baguette, je fais monsieur Henri marquis Aliprandi.

(Le marqnis montre son ordre qu'il cachait.)

LES TROIS FEMMES.

Ciel!

ORDICALDO, d'un air fat.

Voilà une opération qui m'a bien fatigué (se reprenant). Attendez donc! (à part.) Ne perdons pas la tête. (très haut.) Par la vertu de ma baguette, je me transforme en un homme qui a mille ducats de pension.

LE MARQUIS, souriant.

Je garantis la métamorphose.

HORTENSE.

Comment!

LE MARQUIS.

Belle Hortense, vous saurez plus tard par quels moyens très naturels se sont opérés tous les prodiges que vous avez vus. Je suis et je n'ai jamais cessé d'être le marquis Aliprandi. Venez à Salerne avec votre bienfaitrice, venez près d'un époux qui va couronner vos vertus et reconnaître les titres des Guiscard vos aïeux.

HORTENSE.

Quoi! excellence, vous étiez!... (avec honte et tendresse.) Ah! monsieur Henri!

LUCINDE.

Eh mais! tout s'explique à présent. (montrant Théobald.) Voilà le roi de carreau; le marquis est le roi de cœur, et monsieur (montrant Richard.), qui se tient là tout seul, est le roi de pique.

FANCHETTE, à Ordicaldo.

Et le mari que vous m'aviez promis?

ORDICALDO.

Il se présente.

FANCHETTE.

Ce serait vous!

ORDICALDO.

Oui, je consens à t'élever jusqu'à moi. Cependant, sois-moi fidèle, ou par la vertu de ma baguette...

FANCHETTE.

Va, sois aimable; c'est la meilleure magie d'un mari.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Demain qu'un nœud digne d'envie,
Comble les vœux de votre / notre cœur,
Et rendez / rendons grace à la magie
Qui nous / vous a conduits au bonheur.

FIN DU MAGICIEN SANS MAGIE.

L'AMANT ET LE MARI,

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES,

FAIT EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE JOUY,

MUSIQUE DE M. FÉTIS,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 8 JUIN 1820.

PERSONNAGES.

LE COMTE D'ANVILLE, colonel de cavalerie.
LA COMTESSE JULIE DE VERNEUIL, jeune veuve.
LA BARONNE D'APREMONT, tante de Julie.
FOMBELLE, parent de Julie.
DARCIS, ami de la baronne.
FLORE, suivante de Julie.
GERMAIN, valet de d'Anville.
CHOEUR DES GENS DE LA NOCE.

Au premier acte, la scène se passe à Paris, dans la maison de la baronne; Au second acte, dans un château appartenant au colonel, à quelque distance de Paris.

L'AMANT ET LE MARI,

OPÉRA-COMIQUE.

ACTE I.

Le théâtre représente un salon élégamment meublé où se trouve un piano. L'appartement de la comtesse est à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, FLORE.

DUO.

GERMAIN.

Oh! oh! oh! quelle tristesse!
Ce malheur est accablant.

FLORE.

Ah! ah! ah! quelle allégresse!
Le tour est, ma foi! charmant!

GERMAIN.

Ce malheur est accablant.

FLORE.

Monsieur veut-il bien me dire
Quels sont ses chagrins secrets?

GERMAIN.

Tu m'apprendras donc après
Le sujet qui te fait rire?

FLORE.

Quand il s'agit de babiller,
Je ne me fais jamais prier.

GERMAIN.

Tout net, je te le confesse,
J'éprouve un chagrin mortel
De voir que le colonel
Veut épouser ta maîtresse.

FLORE.

C'est là le motif
D'un chagrin si vif?

GERMAIN.

Oui, puisqu'il faut te le dire.

FLORE.

Eh bien! voyez pourtant!
Ce funeste accident
Qui vous afflige tant,
C'est là tout justement
Ce qui me faisait rire.

GERMAIN.

Voyez le mauvais cœur!

FLORE.

Voyez le grand malheur!

GERMAIN.

Eh quoi! mon maître à la comtesse?...

FLORE.

Dans une heure se mariera.

GERMAIN.

Dans une heure?...

FLORE.

A ma maîtresse
Un doux hymen l'unira.

ENSEMBLE.

GERMAIN.

La maudite aventure!
Que de chagrin! que de tourment!
Il faut être fou, je le jure,
Pour en courir l'événement.

FLORE.

L'excellente aventure!
Le tour est, ma foi! charmant!
Une aussi brillante capture
Nous fait honneur assurément.

GERMAIN.

Je voudrais bien savoir, mademoiselle Flore, ce que vous trouvez de si divertissant dans ce mariage fabriqué pendant mon absence?

FLORE.

J'aime à voir battre les gens qui font les braves; je te l'ai toujours dit, les plus intrépides sont ceux qui nous résistent le moins.

GERMAIN.

Je te l'avais déjà prouvé.

FLORE.

Toujours modeste, monsieur Germain!

GERMAIN.

Je suis excusable, moi; je suis amoureux; mais mon maître!... Il n'aimait pas la comtesse; il se moquait même assez volontiers de cette foule d'adorateurs que cette jeune et jolie veuve traîne à sa suite.

FLORE.

Son heure n'était point encore venue; nous n'avions pas encore laissé tomber sur lui un de ces regards auxquels on n'échappe pas...

GERMAIN.

Auxquels je me suis laissé prendre; ce qui ne m'empêche pas de voir tous tes défauts. Comment peut-il s'aveugler sur les siens?

FLORE.

Monsieur Germain, je finirai par connaître si bien les vôtres...

GERMAIN.

Que tu m'épouseras.

FLORE.

Que je romprai avec vous. Apprenez à respecter ma maîtresse.

GERMAIN.

Mon Dieu! je la tiens pour une femme d'honneur et de vertu; elle a de la grace, de l'esprit, et même, dit-on, de la bonté; mais cela n'empêche pas que ce ne soit un vrai démon de coquetterie, de légèreté, de caprice; et elle fera endiabler le colonel comme elle a fait en-

rager son premier mari, lequel est mort au bout de six mois de mariage...

FLORE.

Et de soixante-quinze ans de célibat. Tu sais fort bien que cette union n'était autre chose qu'un arrangement de famille.

GERMAIN.

Je sais que c'était l'ouvrage d'une vieille folle de tante, de la baronne d'Apremont, qui tient lieu de mère à la comtesse, et qui l'a élevée, Dieu sait comme!

FLORE.

Notre tante est une personne de sens qui soutient la dignité de son sexe, et qui veut, comme de raison, qu'une femme soit la maîtresse au logis.

GERMAIN.

La comtesse ne la sera que trop avec mon pauvre maître; c'est bien l'amant le plus docile, le plus complaisant...

FLORE.

Voilà comme il nous les faut.

SCÈNE II.

GERMAIN, D'ANVILLE, FLORE.

D'ANVILLE, entrant par le fond.

Te voilà de retour, Germain?.. Mademoiselle, voulez-vous bien m'annoncer chez la comtese?

FLORE, en hésitant.

Je n'ose pas dire à monsieur que, pour le moment, madame... m'a défendu...

D'ANVILLE.

Comment!

FLORE.

Monsieur le comte peut entrer... mais je serai grondée.

D'ANVILLE.

Grondée! (se contenant.) Vous oubliez donc que dans une heure je serai le maître ici?

FLORE.

Je sais que dans une heure... vous serez le mari de madame; mais enfin, monsieur, c'est ma consigne; un colonel ne doit pas trouver mauvais que je la suive.

D'ANVILLE.

J'obéis. (à part.) Patientons jusqu'au bout. (haut.) Cependant la comtesse n'a-t-elle pas déjà reçu la visite de son grand bellâtre de cousin, monsieur de Fombelle, accompagné de ce charmant monsieur Darcis, qui paraît convaincu que l'homme est sur la terre pour faire des pirouettes et des entrechats?

FLORE.

Ils ne sont point encore arrivés. Mais vous sentez bien qu'un jour comme celui-ci, madame avait besoin de s'entendre avec monsieur de Fombelle, le grand ordonnateur des fêtes, et qu'elle pouvait encore moins se passer de ce joli petit monsieur Darcis, le favori de sa tante, avec qui elle doit danser ce soir un pas qui ne peut manquer de vous faire à tous deux infiniment d'honneur.

D'ANVILLE, avec un faux air de soumission.

Il n'y a rien à répondre à de pareilles raisons; j'attendrai que la comtesse veuille bien me recevoir.

(Il va s'asseoir.)

FLORE, bas, en sortant, à Germain.

Tu vois bien qu'on ne peut pas s'empêcher d'épouser cet homme-là.

SCÈNE III.

GERMAIN, D'ANVILLE, assis.

GERMAIN.

Ah! monsieur, c'est trop d'impertinence!... Comment! vous serez l'époux d'une jolie femme, et vous vous laisserez consigner à sa porte!... Mais autant vaudrait rester garçon.

D'ANVILLE.

C'est donc l'avis de monsieur Germain?

GERMAIN.

Ce que j'en dis, c'est par intérêt pour vous.

D'ANVILLE.

Je suis content de ton zèle... Ecoute.

GERMAIN, avec empressement.

Monsieur!...

D'ANVILLE.

Va-t-en... et ne t'éloigne pas.

GERMAIN, en sortant, à part.

C'est un homme perdu!

SCÈNE IV.

D'ANVILLE, seul ; il se lève.

C'est un honnête garçon ; il aime cette petite Flore ; la demoiselle est passablement impertinente ; n'importe, il l'épousera... Pourquoi serait-il plus sage que son maître ?

SCÈNE V.

JULIE, entrant par la droite, D'ANVILLE.

JULIE.

Enfin, vous voilà, mon cher colonel ; c'est un peu tard, vous l'avouerez ?

D'ANVILLE.

Ne m'accusez pas de peu d'empressement, Julie ; des ordres rigoureux m'ont été signifiés à votre porte, et je m'y suis conformé.

JULIE.

Des ordres ! quelle folie ! cela ne regardait que des importuns. Flore n'a pas le sens commun. J'ai tant de plaisir à vous voir !... (légèrement.) J'étais occupée, il est vrai, de quelques détails que l'indifférence pourrait appeler frivoles, mais qui ne le sont pas pour moi, puisqu'ils vous prouveront quel prix je mets à donner l'air d'une fête au jour qui nous unit.

D'ANVILLE.

Chère Julie !...

JULIE.

Oh ! oui, je vous suis chère, j'en suis bien sûre ;

je vous aime trop pour ne pas me croire aimée.

D'ANVILLE.

Le moindre doute serait pour mon cœur une cruelle injure. Ah! croyez, Julie, qu'il ne fut jamais d'amant plus passionné, d'ami plus tendre et plus fidèle.

JULIE.

Il me reste une crainte; je ne suis pas assez connue de vous; vous comptez sur mon cœur, et vous avez raison; mais j'ai des défauts, et je dois vous en prévenir, tandis qu'il en est temps encore.

D'ANVILLE.

Si vous en avez, Julie, avec tant d'esprit, tant de raison, il vous sera facile de vous en corriger.

JULIE.

Eh!... n'y comptez pas trop, et convenons de nos faits. J'aime le monde.

D'ANVILLE.

C'est de la reconnaissance.

JULIE.

J'ai les goûts de mon rang et de mon âge.

D'ANVILLE.

Nous avons de la fortune; mais vous savez qu'elle a des bornes et que le luxe n'en a pas.

AIR.

JULIE.

Je ne suis pas bien difficile;
Je ne demande presque rien:
Six chevaux, un coureur agile,

Des laquais d'un brillant maintien;
Élégantes voitures,
Et nouvelles parures;
Fêtes aux champs pendant l'été;
L'hiver, autres plaisirs dont je suis idolâtre;
Une loge à chaque théâtre;
Bals et soupers pleins de gaîté;
Concerts, où maint chanteur habile
A mon talent mêle le sien...
Je ne suis pas bien difficile;
Je ne demande presque rien.
Parlons sans mystère;
Vous m'avez su plaire,
Et je vous préfère
A tous vos rivaux.
Ma vive tendresse
A vous voir sans cesse
Trouvera des plaisirs nouveaux.
Mais point de jalousie;
Elle blesse, humilie.
Fiez-vous à ma foi;
Et sans humeur, voyez chez moi
Tous les aimables de la ville
Dont je goûterai l'entretien...
Je ne suis pas bien difficile;
Je ne demande presque rien.

D'ANVILLE.

Je conviens, ma chère Julie, qu'on ne peut être moins exigeante; j'ai pourtant quelques légères observations...

JULIE, *un peu étonnée.*

Ah!... des observations!.. aujourd'hui? J'aurais cru

que vous pouviez avoir quelque chose de plus agréable à me dire... Des observations!... il n'importe, je vous écoute.

D'ANVILLE.

Le mariage...

SCÈNE VI.

FOMBELLE, DARCIS, JULIE, D'ANVILLE.

(Fombelle et Darcis[1] entrent par le fond.)

JULIE, allant à eux.

Ah! voici ces messieurs... Arrivez donc, je vous attendais.

DARCIS, à d'Anville.

Pardon, aimable colonel; nous interrompons le tête-à-tête; mais vous saurez bien vous en dédommager.

FOMBELLE.

L'important aujourd'hui c'est notre fête; on va partir pour la cérémonie, et nous n'avons pas encore réglé notre pas.

JULIE, à Darcis.

Je compte sur vous pour me conduire.

DARCIS.

Encore faut-il savoir comment il s'enchaîne avec les paroles.

JULIE.

Comment!... avec les paroles?

(1) Darcis doit, dès son entrée, annoncer sa manie, en faisant une pirouette ou un entrechat, et les répéter le plus souvent possible dans le cours de la pièce.

DARCIS.

Oui; c'est ce que nous appelons un pas chanté; Fombelle a saisi mon idée à ravir.

FOMBELLE.

Madame était assurément bien faite pour nous inspirer...

JULIE

Vous devriez répéter devant nous.

D'ANVILLE.

Mais, ma chère Julie, nous aurions à causer de choses plus intéressantes.

JULIE.

Cela n'empêche pas; on peut parler et regarder à la fois.

FOMBELLE, à d'Anville.

Vous connaissez le plan général?

D'ANVILLE, avec intention.

Non, monsieur... mais j'ai aussi le mien.

FOMBELLE, bas à Darcis.

Il paraît piqué. Nous aurions dû lui demander ses avis.

DARCIS, bas à Fombelle.

En fait de plaisirs, mon cher, il ne faut jamais consulter les gens qui les paient.

JULIE, à Fombelle.

Commencerons-nous par le concert?

QUATUOR.

DARCIS.

De l'auguste cérémonie,
Quand nous serons de retour,
Sous l'habit d'un gai troubadour,
Je fais placer la compagnie.

D'ANVILLE, à Julie, feignant la surprise.

Ah! vous avez ce soir nombreuse compagnie?

DARCIS.

Madame, par nos soins, y verra réunis
Tous ses parents, tous ses amis.

D'ANVILLE.

Madame y verra réunis
Tous ses parents, tous ses amis!...
Et les miens?...

DARCIS.

Les vôtres?
(à part.)
Ah! diable!

D'ANVILLE.

J'ai des parents aussi.

FOMBELLE, à Darcis.

C'est incroyable
Qu'on les ait oubliés!... mais nous pourrons, je crois,
Les inviter une autre fois.

DARCIS.

Vers dix heures le jeu s'achève;
Dans l'autre salle on passera.
Tout à coup le rideau se lève...
Et nous jouons un opéra.

FOMBELLE.

Jolis vers et bonne musique,
Sujet piquant, neuf et comique...
C'est l'Hymen enchainant l'Amour!

D'ANVILLE, à Julie.

Daignez m'écouter à mon tour.

JULIE.

Sujet piquant, neuf et comique!

FOMBELLE.

Je fais l'Hymen.

DARCIS.

Et moi l'Amour.

D'ANVILLE, à part, à Julie.

D'une pareille folie,
Pouvez-vous bien, Julie,
Vous occuper en ce moment?

JULIE, avec légèreté.

Oh! c'est l'affaire d'un moment.

FOMBELLE.

Répétons un peu, je vous prie,
La fin de ce trio charmant.

(Darcis va prendre sur le piano les parties du trio, et on chante à trois voix ce qui suit, tandis que d'Anville, assis dans un coin, dissimule autant qu'il peut son dépit, et ne dit mot.)

L'amour jusque dans la vieillesse
Ménage encore un souvenir
A deux amants, dans leur jeunesse,
Bercés sur l'aile du plaisir.

D'ANVILLE, se levant avec impatience, à Julie.

Ecoutez-moi, le temps nous presse.

JULIE, à d'Anville.

Quoi! vous n'êtes pas dans l'ivresse!

D'ANVILLE, avec un rire forcé.

Pardonnez-moi! j'ai beaucoup de plaisir.
(à part.)
J'ai peine à me contenir.

DARCIS, à d'Anville.

Vous, dans cet endroit de la pièce,
Ayez soin de vous attendrir.

FOMBELLE.

Un ballet termine la fête.

DARCIS.

Quelle suite d'enchantements!
Voyez ces quadrilles charmants.
Une nymphe marche à leur tête...
Elle me fuit, et moi, faune amoureux,
Je la supplie, elle s'arrête...
Et nous dansons le pas de deux.

(Il danse un pas.)

SCÈNE VII.

FOMBELLE, LA BARONNE, entrant par le fond; DARCIS, dansant; JULIE, D'ANVILLE, FLORE, GERMAIN.

LA BARONNE.

Quelle élégance
Dans tous ses pas!
Ah! comme il danse!
On n'y tient pas.

TOUS ENSEMBLE, excepté d'Anville.

C'est ravissant! c'est admirable!
De ce pas j'admire l'auteur!
Et cette fête incomparable
Doit nous faire beaucoup d'honneur.

LA BARONNE, à Darcis.

En vérité, je suis ravie!
Où prenez-vous, marquis, ce talent enchanteur?
C'est bien la danse du génie!

DARCIS.

Ah! dites mieux: c'est la danse du cœur!

LA BARONNE.

Il est charmant!... Partons pour la cérémonie;
Le ministre qui doit présider à vos vœux
N'attend plus que le couple heureux.

CHOEUR GÉNÉRAL.

La chaîne la plus belle
Nous / Vous promet un bonheur constant:
L'Amour nous / vous appelle
L'Hymen nous / vous attend.

(Tout le monde sort, excepté Flore et Germain.)

SCÈNE VIII.

FLORE, GERMAIN.

FLORE.

Ce pauvre Germain, comme il soupire!

GERMAIN.

J'ai tort, peut-être?

FLORE.

Tu as cent fois plus raison que tu ne crois; à présent qu'il n'y a plus moyen de s'en dédire et que l'oiseau est dans la cage, je conviendrai de tout avec toi; madame est charmante; mais, en ménage, c'est un petit démon, et je conseille au colonel de filer doux.

GERMAIN.

Tu ne vaux guère mieux; n'importe, j'en cours la chance; et, si tu veux, je t'épouse.

FLORE.

Quelle imprudence!... Écoute, il faut que je te parle en conscience. Attention!

RONDEAU.

Voici le portrait de madame;
Ce portrait est aussi le mien.
Voudras-tu de moi pour ta femme?
Oh! non, non, non, je n'en crois rien.

Tantôt langoureuse
Et versant des pleurs,
On la voit rêveuse;
Elle a des vapeurs.
Mais la scène change,
Adieu les soupirs;
Son humeur étrange
Cherche les plaisirs.

Voilà le portrait de madame;
Ce portrait est aussi le mien.
Voudras-tu de moi pour ta femme?
Oh! non, non, non, je n'en crois rien.

Fertile en caprices,
Habile en malices,
Elle est tour à tour,
Dans le même jour,
Tendre, légère,
Douce, colère.

Il est cependant
Un point important
Où sa fantaisie
Jamais ne varie;
On t'en avertit;
Fais-en ton profit :
Elle veut sans cesse
Etre la maîtresse...
Tu m'entends bien !

Voilà le portrait de madame ;
Ce portrait est aussi le mien.
Voudras-tu de moi pour ta femme ?
Oh! non, non, non, je n'en crois rien.

GERMAIN.

N'importe! je le risque... Mais voici nos époux de retour!

SCÈNE IX.

DARCIS, FOMBELLE, JULIE, LA BARONNE, FLORE, GERMAIN.

FINAL.

DARCIS.

Près de l'hymen l'amour fidèle
A fixé son vol inconstant,
Et dans la chaîne la plus belle
Le bonheur vous attend.

FOMBELLE.

Tout est dit sur l'hymen ; c'est une affaire faite.
Maintenant commençons la fête.

LA BARONNE.

Tous les acteurs ne sont pas prêts.

JULIE.

Mais où donc est d'Anville?

DARCIS.

Mon Dieu ! soyez tranquille,
Un mari ne se perd jamais.

FOMBELLE.

J'ai donné l'ordre; on allume.

DARCIS.

Allons changer de costume.

JULIE, avec inquiétude.

D'Anville...

DARCIS.

Le voilà.

SCÈNE X.

DARCIS, D'ANVILLE, FOMBELLE, JULIE, LA BARONNE, FLORE, GERMAIN.

LA BARONNE.

Quel air grave et sévère!

D'ANVILLE, prenant Darcis à part, et à demi-voix.

Monsieur, vous dansez à ravir,
Et dans un autre temps, j'espère
Vous donner chez moi ce plaisir.
Mais, tout entier aux soins que mon amour réclame,
Pour ma terre, à l'instant, je pars avec ma femme.

(à Fombelle, qu'il prend à part.)

Monsieur, je dois en convenir,

Personne, mieux que vous, ne dispose une fête ;
Mais à celle qu'on apprête
Ma femme et moi nous n'assisterons pas.

JULIE, FLORE, GERMAIN, à part.

Qu'est-ce donc qu'il leur dit tout bas!

D'ANVILLE, à la baronne.

Je pars pour la campagne;
Ma femme m'accompagne;
Daignez-vous y suivre nos pas?

TOUS LES AUTRES PERSONNAGES, à part.

Qu'est-ce donc qu'il lui dit tout bas?

D'ANVILLE, à Julie.

Le bonheur a besoin d'un peu de solitude;
Du vôtre désormais je ferai mon étude,
Et, pour y travailler avec plus de loisir,
De Paris nous allons partir.

JULIE.

Quand donc?

D'ANVILLE.

A l'instant même.

JULIE.

Allons! vous êtes fou!

D'ANVILLE.

Comme on l'est quand on aime.

JULIE.

Je ne pars pas.

D'ANVILLE.

Prenez un ton moins absolu;
Nous partirons; c'est un point résolu.

ENSEMBLE.

JULIE, à la baronne.

Concevez-vous cette folie?
Est-ce caprice ou jalousie?
Vraiment, je n'en puis revenir!
Il prétend me faire partir!

D'ANVILLE.

Que ce soit raison ou folie,
Ou caprice, ou bien jalousie,
De votre époux c'est le désir;
Vous voudrez bien y consentir.

GERMAIN, à Flore.

Que ce soit raison ou folie,
Ou caprice, ou bien jalousie,
De son époux c'est le désir;
Il faudra bien y consentir.

LES AUTRES.

Concevez-vous cette folie?
Est-ce caprice ou jalousie?
Vraiment je n'en puis revenir!
Il prétend la faire partir!

LA BARONNE, à d'Anville.

Nous avons grande compagnie.

D'ANVILLE.

Ce n'est pas moi qui l'ai choisie.

DARCIS et FOMBELLE, à d'Anville.

Nous trouvons fort mauvais...

D'ANVILLE.

Messieurs!...
Nous pourrons nous revoir ailleurs.

JULIE.

Vous vous donnez un ridicule.

D'ANVILLE.

Et je l'accepte sans scrupule.

LA BARONNE.

Quel ton prenez-vous avec moi?

D'ANVILLE.

Je sais quel respect je vous doi.

LA BARONNE.

Elle est ma nièce.

D'ANVILLE.

Elle est ma femme.

JULIE.

Je veux rester.

D'ANVILLE, avec fermeté.

Vous partirez, madame.

JULIE.

Je suis entêtée à l'excès.

D'ANVILLE.

Quand je veux, par hasard, je ne cède jamais.
(gaîment, à Fombelle et à Darcis.)
Messieurs, souffrez que je vous quitte,
Mais dans l'espoir
De vous revoir.

FOMBELLE, DARCIS.

Oui, vous aurez notre visite.
Au revoir.

D'ANVILLE.

Au revoir!

(à Julie, en lui prenant la main.)

Daignez me suivre, je vous prie.

ENSEMBLE.

D'ANVILLE et GERMAIN.

Que ce soit raison ou folie,
Ou caprice, ou bien jalousie,
De votre / son époux c'est le désir.
Vous voudrez / Il faudra bien y consentir.

LES AUTRES.

Concevez vous-cette folie?
Pareil accès de jalousie?
Vraiment, je n'en puis revenir.
Je ne consens pas / Ne consentez pas à partir.

(D'Anville entraîne Julie.)

(Flore fait des façons pour suivre Germain, et celui-ci l'enlève.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une galerie d'un château un peu gothique; le fond se compose de trois portes qui restent fermées jusqu'à la dernière scène. Trois portes latérales : l'une, à la dernière coulisse à droite, est celle du dehors; l'autre, à la dernière coulisse de gauche, est celle des gens de la maison ; la troisième, à gauche aussi, mais plus près de l'avant-scène, conduit à l'appartement destiné à Julie.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORE, GERMAIN.

DUO.

(*Contre-partie du premier duo.*)

FLORE, en pleurant.

Oh! oh! oh! quelle tristesse!
Ce malheur est accablant.

GERMAIN, en riant.

Ah! ah! ah! quelle allégresse!
Le tour est, ma foi! plaisant.

FLORE.

Veux-tu, veux-tu bien te taire?

GERMAIN.

Pourquoi donc cette colère?
Tantôt tu riais, ma chère;
C'est moi qui ris à présent.

FLORE.

Vit-on jamais de perfidie
Si cruelle et si bien ourdie?

GERMAIN.

Calme-toi, calme-toi.

FLORE.

Laisse-moi, laisse-moi.
Paraître plein de complaisance,
Puis tout à coup, le même jour,
D'un maître affecter l'insolence
Et nous conduire en ce séjour!

GERMAIN.

N'est-il pas très gai, ce séjour?

FLORE.

Oh! les hommes!... les hommes!
Viens encor m'en dire du bien!

GERMAIN.

Voilà comme nous sommes!
Le meilleur de nous ne vaut rien.

FLORE.

Quel tourment que le mariage!

GERMAIN.

Il faut pourtant qu'il soit d'un doux usage;
Car on a beau vous en épouvanter,
Rien ne vous en détourne;
La jeune fille en veut goûter...
Et la veuve y retourne.

FLORE.

Laisse-moi, laisse-moi.

GERMAIN.

Calme-toi, calme-toi.

ENSEMBLE.

FLORE.

O la triste demeure !
L'affreux événement !
C'est de colère que je pleure ;
Mais on se venge, heureusement.

GERMAIN.

La pauvre enfant ! elle pleure !
Elle a cru bonnement
Que d'hymen la noble demeure
D'amour était le logement.

FLORE.

Non, je ne crois pas que, de mémoire de femme, on se souvienne d'un trait aussi noir. Mais comment s'est passé le voyage ? Car, jetée dans un fourgon, à votre suite, avec le chef d'office, je n'ai pu voir...

GERMAIN.

Moi, en postillon, j'étais assez mal placé pour observer les deux époux ; mais, autant que j'ai pu voir en détournant la tête, ils ont gardé pendant toute la route le plus profond silence. Monsieur avait l'air assez tranquille ; mais madame avait un petit air furibond qui était tout-à-fait drôle.

FLORE.

Rira bien qui rira le dernier. Veux-tu parier qu'en définitive ma maîtresse l'emportera, et que nous irons coucher à Paris ?

GERMAIN.

Eh bien! voyons; parions... un mariage, que c'est madame qui cédera la première.

FLORE.

Un mariage avec toi! fi donc!... N'importe, je suis si sûre de mon fait que j'accepte le pari.

GERMAIN.

Touche là. Si le colonel fait acte de soumission, je te donne cent bons louis d'or que je possède; si c'est la comtesse, tu auras encore les cent louis, mais en échange de cette jolie petite main dont je m'empare d'avance.

FLORE.

J'aurai les cent louis; mais, pour la main, je te la souhaite. Voici madame, laisse-nous.

SCÈNE II.

FLORE, JULIE.

JULIE.

Eh bien! Flore!

FLORE.

Eh bien! madame!

JULIE.

Suis-je assez malheureuse? assez trahie? Voilà pourtant l'époux que je me suis donné!

FLORE.

Oh! c'est un vilain homme.

JULIE.

C'est un monstre!... Moi qui l'aimais tant!... Croirais-tu qu'il ne m'a pas dit un mot pendant toute la route? J'étouffe de courroux.

FLORE.

A votre place, j'en serais morte.

JULIE, regardant autour d'elle.

Quel triste château!

FLORE.

C'est bien la demeure d'un vrai loup-garou.

JULIE.

Le maître est pire encore; mais il n'en est pas où il croit.

FLORE.

Madame, il faut montrer du caractère.

JULIE.

J'en montrerai.

FLORE.

Résister à l'oppression.

JULIE.

J'y résisterai.

FLORE.

C'est la cause des femmes.

JULIE.

Nous la gagnerons.

FLORE.

Pourquoi céderions-nous l'empire à ces messieurs?

JULIE.

Amants, ils sont à nos genoux.

FLORE.

Epoux, ils sont tout au plus nos égaux.

JULIE.

Que dis-tu, nos égaux? C'est à nous de régner sur eux.

FLORE.

Vraiment, oui; c'est ce que je voulais dire. Mais! voici le colonel.

JULIE.

Tant mieux : tu vas voir.

SCÈNE III.

FLORE, JULIE, D'ANVILLE.

D'ANVILLE.

Je puis donc en liberté, ma chère Julie... (apercevant Flore.) Mademoiselle voudrait-elle nous faire le plaisir... (Il lui fait signe de sortir. Flore hésite, regarde sa maîtresse qui lui fait signe d'obéir.)

FLORE, en sortant, bas à Julie.

De la fermeté.

SCÈNE IV.

JULIE, D'ANVILLE.

D'ANVILLE.

Comment trouvez-vous ce château?

JULIE.

Affreux.

D'ANVILLE.

Avant de vous y voir, j'étais presque de votre avis; mais le lieu où vous êtes sera toujours pour moi le plus agréable.

JULIE.

En ce cas, vous courez risque de vous déplaire beaucoup dans celui-ci; car je n'ai pas du tout le projet d'y rester.

D'ANVILLE, en souriant.

Je pourrais vous répondre qu'il ne dépend pas tout-à-fait de vous d'en sortir; une femme doit demeurer auprès de son mari, et... ma chère Julie, je suis le vôtre.

JULIE.

Vous, monsieur! je ne vois en vous qu'un tyran.

D'ANVILLE, avec bonté.

Parlons raison, Julie : de quoi vous plaignez-vous?

JULIE.

De quoi je me plains? La question est nouvelle! De quoi je me plains?

D'ANVILLE.

Daignez vous expliquer.

JULIE.

Je me plains, monsieur, d'avoir été indignement trompée par un homme qui s'est montré plein d'égards, de déférence et de douceur, tant qu'il n'a été que mon amant, et qui prend avec moi le ton et les manières d'un despote, dès qu'il est devenu mon mari.

D'ANVILLE.

Je suis, je veux être toujours votre ami, votre amant... mais, ma chère Julie, permettez-moi d'ajouter que je ne veux pas être votre esclave.

JULIE.

Mais vous voulez que je sois la vôtre? Et de quel droit, monsieur, m'enlevez-vous à ma famille, à mes amis, pour me confiner au fond d'un château gothique? Cela est odieux, et j'en aurai justice.

D'ANVILLE.

Ce matin vous m'avez fait vos conditions; j'allais vous faire les miennes (car j'imagine que le lien qui nous unit nous engage également tous deux). Au lieu de m'écouter, vous vous êtes occupée avec des amis, qui ne sont pas les miens, d'une fête où vous n'avez oublié d'inviter que ma famille... Ce que je n'ai pu vous dire avant notre mariage, je vous le dis après: un mari qui obéit me paraît encore plus ridicule qu'une femme qui commande. Je désire que nous ne soyons ridicules ni l'un, ni l'autre. Le bonheur, dans le mariage, suppose une volonté commune; mais s'il arrive, par hasard, que les avis se partagent, comme on n'est que deux, il faut bien qu'il y ait un avis qui l'emporte, et il me paraît naturel...

JULIE.

Que ce soit celui du plus fort, n'est-ce pas? Eh bien, monsieur, je vous déclare que je ne céderai jamais à cette raison-là; et, comme vous n'en avez pas d'autre pour me retenir ici, je suis bien décidée à en sortir dès

ce soir même et à retourner à Paris, où vous êtes le maître de me suivre.

D'ANVILLE.

Je connais trop bien mes intérêts (tendrement), et je puis ajouter les vôtres, pour céder à un pareil dessein.

JULIE.

C'est-à-dire, monsieur, que vous me refusez?

D'ANVILLE.

Nous sommes à quatre lieues de Paris. Il fera bientôt nuit; on nous prépare un souper charmant; vous n'exigerez pas que je me prive volontairement d'un aussi délicieux tête-à-tête.

JULIE.

Je ne veux pas souper, monsieur, je ne veux pas...

D'ANVILLE, sortant par la gauche.

Je ne vous ai jamais vue si jolie.

SCÈNE V.

JULIE, seule.

Le perfide!... Je sortirai d'ici... oui... j'en sortirai... Quelle situation est la mienne! un homme que j'aimais avec idolâtrie!... Eh! c'est parce que je l'aimais que je n'aurais pas dû l'épouser!... Les hommes qu'on aime sont affreux!

SCÈNE VI.

FLORE, JULIE.

FLORE.

Bonne nouvelle, madame! il nous arrive du renfort.

JULIE.

Qui donc?

FLORE.

Madame votre tante, escortée de messieurs Fombelle et Darcis. Ils sont entrés par la porte du parc; le colonel ne s'en doute pas.

JULIE.

J'en suis ravie... Cependant, Flore, il peut trouver mauvais que des étrangers...

FLORE.

Vous avez peur de lui déplaire? nous sommes perdues.

JULIE.

Qui? moi! j'ai peur de lui déplaire! peux-tu penser?..

FLORE.

Eh! s'il n'en était pas ainsi, garderiez-vous cette parure de noce qu'il vous a donnée, et qui n'est plus que le signe de votre esclavage?

JULIE.

Tu m'y fais songer... je veux... Tu prieras ma tante de passer avec toi dans mon appartement.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

FLORE, seule.

Il peut trouver mauvais !.. dans mon apppartement !.. Je ne suis pas tranquille, et je prendrais la moitié de mon pari.

SCÈNE VIII.

FLORE, FOMBELLE, LA BARONNE, DARCIS, entrant tous trois par la droite.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LA BARONNE, FOMBELLE et DARCIS.

Cherchons cette pauvre victime
Qu'un tyran cruel opprime.
Nous venons la protéger,
La défendre et la venger!

FLORE.

Vous serez bien reçus.

LA BARONNE.

C'est toi, ma bonne Flore!
Que fait cette pauvre enfant?

FLORE.

Madame, elle vous implore.

LA BARONNE.

Mène-moi vers elle à l'instant.

FLORE, à la baronne.

Entrez; elle vous attend.

ENSEMBLE.

LA BARONNE, à Darcis et à Fombelle.

Allez, allez, votre cause est fort bonne;
Suivez l'exemple que je donne,
Et de la beauté dans les pleurs
Montrez-vous les vrais défenseurs.

FLORE.

Allez, allez, votre cause est fort bonne;
Suivez l'exemple qu'on vous donne,
Et de la beauté dans les pleurs
Montrez-vous les vrais défenseurs.

DARCIS et FOMBELLE.

Allons, allons, notre cause est fort bonne;
Nous accompagnons la baronne,
Et de la beauté dans les pleurs
Nous nous montrons les défenseurs.

(La baronne entre avec Flore chez Julie.)

SCÈNE IX.

FOMBELLE, DARCIS.

DARCIS.

Mon ami, dans cette aventure,
Nous avons eu part à l'injure;
La fuite de d'Anville a dû nous offenser.

FOMBELLE.

Il est vrai. Sans égard pour la charmante fête
Que j'apprête,
Il nous quitte!

DARCIS.

Sans balancer!

FOMBELLE.

Sans nous inviter à le suivre !
Ce colonel ne sait pas vivre.

DARCIS.

Il ne sait pas même danser.

ENSEMBLE.

Que je plains cette aimable Julie !
Le moyen d'aimer un tel époux !
Il fallait à femme aussi jolie
Un mari toujours gai comme nous.

DARCIS.

Dans une fête éternelle
Elle aurait passé ses jours ;
Et nos talents auprès d'elle
Auraient fixé les amours.

ENSEMBLE.

Allons! en chevalier fidèle
Je viens ici la protéger.
Nous sommes Français, elle est belle,
Et c'est à nous de la venger.

SCÈNE X.

FOMBELLE, FLORE, sortant de l'appartement de Julie, DARCIS.

FLORE.

Ces dames m'envoient vous prier de vous rendre avec la voiture à la petite grille du parc, où elles iront

elles-mêmes dans un instant. Elles vous engagent à éviter la rencontre du colonel. Il y a beaucoup de monde dans le grand pavillon. On va, on vient... je ne sais ce qu'il médite.

DARCIS.

Nous lui enlèverons sa femme le jour même de son mariage. Il y a dans cette aventure le cadre d'un ballet charmant.

FOMBELLE.

Oui; mais j'entrevois une scène épisodique d'un genre un peu moins gai.

DARCIS.

Tant mieux! il faut des contrastes.

FLORE.

J'entends quelqu'un, c'est Germain... Sortez! il ne faut pas qu'il vous voie.

(Ils sortent par la droite.)

SCÈNE XI.

FLORE, GERMAIN, entrant par la gauche.

GERMAIN.

Tu n'es pas encore partie, ma pauvre Flore? tu veux donc absolument m'épouser? Tiens, voici le colonel. Veux-tu que je lui annonce notre mariage?

FLORE, en sortant.

Occupe-toi seulement de me compter mes cent louis; avant une heure ils seront à moi.

GERMAIN.

Dis donc à nous.

(Flore sort par la droite.)

SCÈNE XII.

GERMAIN, D'ANVILLE, entrant par la gauche.

GERMAIN.

Elle est dans la confidence, monsieur; je l'ai vue avec les deux ravisseurs.

D'ANVILLE.

Tu as fait dételer les chevaux?

GERMAIN.

Ils sont sous la clé, ainsi que la voiture.

D'ANVILLE.

Et les grilles?...

GERMAIN.

Fermées à double tour. Du diable si quelqu'un sort à présent du château sans votre ordre!

D'ANVILLE.

Tu sais tout ce dont nous sommes convenus?

GERMAIN, en sortant par la gauche.

Je n'oublie rien; mon mariage en dépend.

SCÈNE XIII.

D'ANVILLE, seul.

Me voilà maître du poste ! mais le plus fort n'est pas fait. Il s'agit maintenant de faire entendre raison à deux femmes... il s'agit d'affliger un moment Julie!... mais son bonheur y est attaché et ma résolution est prise.

RONDEAU.

Maris
Polis,
Qu'on aime et qu'on désole,
Tenez,
Venez,
Venez à mon école;
Et vous,
Pour nous
Quelquefois si cruelles,
O belles !
Je veux
Trouver grace à vos yeux.
En combattant dans les champs de la gloire,
L'avantage est tout au vainqueur ;
Mais, en aimant, triompher de son cœur,
C'est une pénible victoire!
Maris
Polis,
Qu'on aime et qu'on désole,
Tenez,

Venez,
Venez à mon école;
Et vous,
Pour nous
Quelquefois si cruelles,
O belles!
Je veux
Trouver grace à vos yeux.

Qui mieux que moi connaît les charmes
De vos graces, de vos discours?
Mais si l'on vous cédait toujours,
A quoi vous serviraient vos armes?
Maris
Polis,
Qu'on aime et qu'on désole,
Tenez,
Venez,
Venez à mon école;
Et vous,
Pour nous
Quelquefois si cruelles,
O belles!
Je veux
Trouver grace à vos yeux.

SCÈNE XIV.

D'ANVILLE, JULIE, LA BARONNE.

(Julie est vêtue très simplement.)

LA BARONNE.

Ah! vous voilà, monsieur! vous savez sans doute le motif qui m'amène?

D'ANVILLE.

Mais je présume, madame, que vous venez voir votre charmante nièce, et je prends ma part du plaisir que vous lui faites.

LA BARONNE.

Votre plaisir sera court; je la ramène à Paris; ma voiture est là.

D'ANVILLE.

Votre voiture?... Je vous demande pardon... mais elle n'y est plus.

JULIE.

Vous voyez, ma tante!

D'ANVILLE, à la baronne.

J'ai pu croire, sans vous offenser, que vous nous faisiez l'honneur de rester ici.

LA BARONNE.

Et qui donc, je vous prie, a donné l'ordre à mes gens?...

D'ANVILLE.

C'est moi, madame. J'ai l'habitude de commander chez moi; mais j'ose assurer cependant que vous y serez obéie comme moi-même.

LA BARONNE.

Il y paraît.

D'ANVILLE.

Si vous l'exigez, je vais sur-le-champ faire atteler mes chevaux.

LA BARONNE.

C'est tout ce que l'on vous demande.

D'ANVILLE.

J'aurai pourtant quelque peine à vous laisser partir seule à cette heure; car vous le savez, ma chère Julie, (*avec tendresse et fermeté.*) il est bien décidé que nous restons.

JULIE.

Ce procédé est indigne!

LA BARONNE.

Vous m'obligerez, monsieur le comte, à faire un éclat dont tout le blâme retombera sur vous. Je vous préviens que j'ai pris mes mesures; je ne suis pas venue seule ici, et puisque vous ne rougissez pas d'avoir recours à la violence, je vais....

JULIE, *l'arrêtant avec vivacité.*

Ah! ma tante! ne l'exposons pas...

D'ANVILLE.

Ma chère Julie! combien je suis touché de ce mouvement aimable! mon cœur en avait besoin.

JULIE.

Il ne prouve rien, monsieur, que ma prudence.

D'ANVILLE.

Et cette parure si simple qui vous embellit tant à mes yeux! Ne permettez-vous pas à mon amour d'en tirer un favorable augure?

JULIE.

J'ai donc le bonheur de vous plaire sous cet habit?

D'ANVILLE.

Vous ne fûtes jamais plus chère à mon cœur.

LA BARONNE, à part.

Il va la désarmer! (haut.) Si vous aimez Julie, monsieur, il faut le lui prouver, en la laissant maîtresse ici.

D'ANVILLE.

Pour qu'elle y soit maîtresse, il faut commencer par y rester.

LA BARONNE..

Oh! non! nous commençons par en sortir.

SCÈNE XV.

D'ANVILLE, JULIE, FLORE, LA BARONNE.

FLORE, à demi-voix [1].

Mesdames, la voiture n'est plus au bout de l'avenue; messieurs Fombelle et Darcis sont observés; je tremble!

JULIE.

Et que veux-tu que nous y fassions?

LA BARONNE.

Mais c'est donc un guet-à-pens que cette maison-là?

(1) Elle entre par la droite.

SCÈNE XVI.

D'ANVILLE, JULIE, GERMAIN, FLORE, LA BARONNE.

GERMAIN, entrant par la gauche, et annonçant du fond du théâtre.

Madame la comtesse est servie.

D'ANVILLE.

Madame la baronne veut-elle bien accepter ma main?

LA BARONNE.

Non, certainement, monsieur.

FLORE, à part.

Bravo!

D'ANVILLE, à Julie, tendrement, en lui prenant la main.

Ma Julie ne la refusera pas; et vous, madame, (à la baronne, gaîment.) vous ne laisserez point votre nièce souper tête à tête avec un tyran tel que moi.

LA BARONNE.

Mais, ma nièce...

JULIE, à la baronne, sans retirer sa main.

Ma tante, je vous en conjure, ne m'abandonnez pas!

FLORE, à part.

Aïe! aïe!

(Ils sortent tous, excepté Flore et Germain.)

SCÈNE XVII.

FLORE, GERMAIN.

GERMAIN, *riant.*

Qu'en dis-tu?... Ils vont souper ensemble.

FLORE.

Je dis... je dis... que cela n'ira pas plus loin, que je n'ai pas perdu, et que nous ne sommes pas encore mariés.

GERMAIN.

Nous sommes fiancés, pour le moins. Il n'y a donc pas d'indiscrétion à te demander si tu m'aimes.

FLORE.

Si je t'aime!... Je n'en sais rien.

GERMAIN.

Aux termes où nous en sommes, il serait temps de le savoir; j'ai parié que tu m'épouserais.

FLORE.

Mais je n'ai pas parié que je t'aimerais; ne confondons pas.

GERMAIN.

Je n'aurais pas tenu ce pari-là; je suis trop honnête homme pour parier à coup sûr.

FLORE.

Tu as de la confiance! voilà déjà une bonne vertu de mari.

GERMAIN.

Je les ai toutes : je suis crédule à l'excès.

COUPLETS.

Je croirai que pour ma tendresse
Ma femme n'a point de secret;
Je me croirai, sur sa promesse,
De son cœur le premier objet.
Je la croirai d'humeur farouche,
Quoi qu'en disent les envieux ;
Et j'en croirai toujours sa bouche,
Sans jamais en croire mes yeux.

DEUXIÈME COUPLET.

Je croirai que de ma présence
Son cœur a besoin chaque jour ;
Je croirai que, dans mon absence,
Elle désire mon retour ;
Je la croirai tendre, sincère,
Fidèle, au gré de tous mes vœux ;
Enfin, je me croirai le père
Et le mari le plus heureux.

FLORE.

A la bonne heure !

GERMAIN, regardant dans le fond à gauche.

Comment!... on sort déjà de table!

FLORE.

S'ils pouvaient s'être querellés!

GERMAIN, en ricanant.

Je vais savoir s'il faut faire mettre les chevaux.

(Il sort à droite.)

SCÈNE XVIII.

FLORE, JULIE, entrant par la gauche.

FLORE.

Quoi, madame! toute seule!

JULIE.

Oh! pour un moment. Ma tante va revenir me prendre. Nous avons gain de cause et nous retournons à Paris.

FLORE, avec joie.

Vraiment! monsieur consent?. .

JULIE.

Tu sens bien que sa fierté maritale ne lui a pas permis de donner un consentement formel; mais il a été, pour ma tante, pendant tout le souper, d'une politesse!... d'une galanterie si recherchée!... Ils se sont beaucoup parlé bas, et j'ai vu clairement qu'elle lui faisait entendre raison. Elle t'attend pour les apprêts du départ. Va la rejoindre.

FLORE.

Dieu soit loué! Nous avons donc sauvé l'honneur du sexe!

(Elle sort à droite.)

SCÈNE XIX.

JULIE, *seule.*

En effet, il eût été honteux de céder... Une fête charmante, préparée, annoncée depuis quinze jours... s'y voir enlevée... et en présence de tout le monde!... (*Elle prend un livre et va s'asseoir auprès d'une table.*) Plus j'y pense, plus je suis en colère... (*Elle se lève.*) Je suis sûre que mes traits en sont changés à faire peur. (*Elle regarde vers la porte d'entrée.*) Mais ma tante tarde bien à venir... Le colonel aurait-il cherché à la gagner?... Oh! non, c'est impossible!... Elle ne revient pas!... ni Flore non plus... Qu'est-ce que cela signifie?... Me voilà toute seule ici... C'est tout au plus si je suis rassurée... On vient... (*Elle regarde.*) Ciel! c'est d'Anville.

(*Elle va vite se rasseoir et prendre son livre.*)

SCÈNE XX.

JULIE, D'ANVILLE, *entrant par la gauche.*

(*Il s'approche. Elle feint de ne pas le voir.*)

D'ANVILLE, *à part.*

Il ne me reste plus qu'elle à gagner; voyons si j'y réussirai! (*haut.*) Madame...

JULIE, *affectant un mouvement de frayeur.*

Ah!... mon Dieu! monsieur, vous m'avez fait une peur!...

D'ANVILLE.

Je suis bien malheureux de vous inspirer un pareil sentiment.

JULIE.

C'est ma tante, et non pas vous que j'attendais.

D'ANVILLE.

Votre tante s'est retirée dans son appartement, et probablement elle repose déjà.

JULIE.

Qu'entends-je? Elle aussi m'a trahie!

D'ANVILLE.

Elle vous aime presque autant que moi.

JULIE.

Ne me forcez pas à douter de son cœur.

D'ANVILLE, tendrement.

Ah! Julie!... quel moment choisissez-vous pour me faire un pareil reproche !

JULIE, s'adoucissant.

Mais... celui que vous avez pris pour le mériter.

D'ANVILLE, avec feu.

Non, Julie, non; vous ne doutez pas de mon amour! vous ne doutez pas de l'empire absolu que vous avez sur mon ame!... Prévenir, combler tous vos vœux, c'est le seul but, c'est le seul bonheur où j'aspire.

JULIE, émue.

Je l'espérais!... et mon cœur se promettait bien de n'être point ingrat!

D'ANVILLE, avec ménagement.

Faut-il qu'un léger caprice compromette d'aussi douces destinées!

JULIE, un peu piquée.

Je puis être capricieuse... mais du moins je ne suis pas injuste, tyrannique.

D'ANVILLE, avec bonté.

Julie!... vous m'avez semblé un peu légère... je vous ai paru trop rigoureux... peut-être avons-nous tort l'un et l'autre... Un mot, un seul mot pourrait nous mettre tous les deux d'accord.

JULIE.

Et... ce mot?... quel est-il?

D'ANVILLE.

Je vous pardonne.

DUO.

JULIE.

Qui, moi!... moi, que je vous pardonne!...
Avez-vous bien pu le penser?

D'ANVILLE.

Oui, Julie, oui, l'amour l'ordonne;
Obéissons sans balancer.

JULIE, hésitant.

Mais... est-ce à moi de commencer?

D'ANVILLE.

C'est au plus tendre à commencer.
(très tendrement.)
La fierté ne peut trouver place
Dans un cœur bien épris...

(à genoux.)

A vos genoux, je demande ma grace.

JULIE, après un moment d'hésitation, où l'on voit que la vanité l'emporte sur le sentiment.

Eh bien!... eh bien!... retournons à Paris.

D'ANVILLE.

(Il se relève avec sang-froid, va prendre un flambeau et le présente à la comtesse.)

Voici la nuit, madame.

(Julie remet le flambeau sur la table, sans répondre.)

Je vous laisse.

Votre appartement est ici.

(Il l'indique.)

JULIE.

Je reste dans celui-ci.

D'ANVILLE.

Eh bien! soyez-y la maîtresse.
C'est trop affliger vos regards;
Mes chevaux sont prêts... et je pars.

JULIE, prenant le bougeoir, avec un dépit déguisé.

Ce parti charme mon ame,
Et j'y souscris de bon cœur.

ENSEMBLE.

JULIE.

Ce parti charme mon ame,
Et j'y souscris de bon cœur...
Adieu, monsieur!

D'ANVILLE, à part.

Du dépit secret de son ame
Elle ne peut cacher l'aigreur...
Adieu, madame!

D'ANVILLE.

Puisse un sommeil long et paisible
Vous offrir son calme enchanteur!
Après un jour aussi pénible,
Du repos goûtez la douceur.

JULIE.

Oui, je vais d'un sommeil paisible
Goûter le repos enchanteur;
Après un jour aussi pénible,
Le sommeil est une faveur.

ENSEMBLE.

JULIE.

Ce parti charme mon ame,
Et j'y souscris de bon cœur.
Bonsoir, monsieur!

D'ANVILLE, à part.

Du dépit secret de son ame
Elle ne peut cacher l'aigreur...
Bonsoir, madame!

(Le colonel sort à gauche, et Julie va pour rentrer dans son appartement, puis revient sur ses pas.)

SCÈNE XXI.

JULIE, seule.

Je suis ravie qu'il m'ait quittée... certainement... j'en suis ravie... c'est tout ce que je voulais!... Il a cru m'effrayer par un feint départ... il ne partira pas... il m'aime trop!... il m'aime trop!... Mais s'il m'aime

réellement, pourquoi donc l'obliger à s'éloigner de moi? Qu'entends-je?... C'est, je crois, un bruit de voiture!... S'il partait en effet!... s'il m'abandonnait pour toujours! Quoi! pour une misérable fête, pour des amis frivoles, j'aurais sacrifié l'homme le plus tendre et le plus aimable!... Ah! courons avertir ma tante... mais non, je n'ose... Si j'appelais... (Elle appelle et sonne. Flore! Flore!... Elle ne viendra pas!... Flore!

SCÈNE XXII.

JULIE, FLORE, entrant par la droite.

FLORE.

Eh! me voilà, madame.

JULIE.

Où donc étiez-vous? je vous sonne depuis une heure.

FLORE.

Moi, madame! j'étais dans le parc à observer le colonel. Messieurs Fombelle et Darcis causaient avec lui. Ils sont maintenant les meilleurs amis du monde. Bientôt après, le colonel est monté en voiture.

JULIE.

Il est parti!

(D'Anville paraît dans le fond à gauche.)

FLORE.

Grace au ciel!... et à trois bons chevaux; il est déjà bien loin.

(Elle regarde d'Anville.)

JULIE.

Malheureuse !... et vous ne l'avez pas retenu !

FLORE.

Ma foi ! madame, écoutez donc ; si vous n'y avez pas réussi... J'en avais quelque envie ; mais sachant combien vous le détestiez (avec affectation.) à juste titre, et combien vous seriez contente d'être enfin la maîtresse au logis...

JULIE.

Ah ! que dis-tu ? je suis au désespoir de l'avoir offensé : je l'adore, et dût-il me retenir seule ici, loin du monde et de tous ses plaisirs, je consentirais à tout ; je ne saurais me résoudre à cesser de le voir.

(D'Anville disparaît.)

FLORE.

Oh ! pour le coup, me voilà mariée !

JULIE.

Mais, allez donc vite, mademoiselle, avertissez ma tante, et courons après lui.

FLORE.

Vous n'irez pas bien loin.

SCÈNE XXIII.

(Ici les trois portes du fond du salon s'ouvrent. La musique se fait entendre. Des lustres descendent d'en-haut. On voit tous les apprêts d'une fête champêtre. Une nombreuse compagnie entre, conduite par Darcis et Fombelle, et reste dans le fond.)

FOMBELLE, DARCIS, LA BARONNE, JULIE, D'ANVILLE, FLORE, GERMAIN.

FINAL.

JULIE.

Que vois-je!... mon mari!

(Elle veut se jeter à ses pieds.)

D'ANVILLE, l'arrêtant.

Non, non, non, non; c'est dans mes bras
Que je recevrai ma Julie.
Heureux cent fois si mon amie
Elle-même ne m'en veut pas!
Je viens en force, au moins, solliciter ma grace.

(Il montre la baronne et tous les gens de la noce.)

JULIE.

Ma tante! que je vous embrasse!

LA BARONNE.

Il m'a dès le souper, mise dans le complot.

FLORE.

Et moi, pour me séduire, il ne m'a dit qu'un mot:
Qu'il vous rendrait heureuse.

JULIE, tendrement.

Il tient déjà parole.

FOMBELLE.

Dans le parc, à loisir, avec mon cher Darcis
J'ai disposé la fête.

DARCIS.

Et repassé mon rôle.

(Il fait un entrechat.)

D'ANVILLE.

Vos amis et les miens y sont tous réunis.

JULIE.

Eh quoi! vous m'aimiez tant!

D'ANVILLE.

En seriez-vous surprise?

JULIE.

Ah! d'un si noble époux,
La femme ne peut être (et cet aveu m'est doux)
Ni trop tendre... ni trop soumise.

DARCIS.

Madame la baronne, avec vous, s'il vous plaît,
Je veux ouvrir le bal.

LA BARONNE.

Moi!

DARCIS.

Par un menuet.

FOMBELLE.

Allons, suivez-moi tous, et qu'avec moi l'on chante:
Heureuse la femme charmante,
Qui, dans le tendre époux que son cœur a choisi,
Ne saurait distinguer l'amant et le mari!

CHOEUR GÉNÉRAL.

mon
Non, dans le tendre époux que ton cœur a choisi,
son

Je ne distingue plus
Ne distingue jamais l'amant et le mari.
On ne distingue point

FIN DE L'AMANT ET LE MARI.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

DISCOURS.

ÉLOGE DE M. SUARD.

DISCOURS DE RÉCEPTION

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,
LE 30 NOVEMBRE 1817.

Messieurs,

Il est pour les auteurs dramatiques un tribunal impatient, fantasque, orageux, dont le hasard ou le caprice semble quelquefois dicter les arrêts; tribunal redouté de ceux même qu'il a le plus souvent traités avec faveur.

Mais là du moins quelques consolations s'offrent à l'amour-propre des vaincus; ils peuvent accuser de leur défaite, tantôt la cabale de l'envie, tantôt le défaut de mémoire ou de talent des acteurs, tantôt la précipitation et la légèreté de leurs juges. Ils peuvent enfin en appeler

« Du parterre en tumulte au parterre attentif. »

Il n'en est pas de même, messieurs, de l'homme de lettres qui paraît devant vous; il a pour audi-

toire et pour juges tout ce que la nation a de plus éclairé, de plus poli, mais aussi de plus justement difficile. Sans autre appui que votre impassible équité, il plaide lui-même sa cause à cette cour souveraine et sans appel. Il n'a point à redouter d'arrêts bruyants ou passionnés ; mais il peut craindre cet accueil froid et silencieux, plus décourageant cent fois que les improbations tumultueuses.

Ce n'est donc pas sans raison, messieurs, que j'éprouve aujourd'hui plus de trouble et d'embarras que je n'en ai jamais ressenti dans les diverses épreuves de la carrière du théâtre.

Toutefois, si je dois être intimidé et par le caractère grave de mes juges et par le sentiment de ma faiblesse, combien ne doit pas me rassurer le premier et inappréciable gage de bienveillance que vous m'avez donné en daignant m'admettre parmi vous ! Ne dois-je pas surtout espérer quelque indulgence, en faveur du sujet dont j'ai à vous entretenir? N'ai-je pas lieu de me flatter, messieurs, qu'un peu de cet intérêt, qui s'attache à la mémoire de l'Académicien si regrettable auquel je succède, rejaillira sur son éloge; que du moins l'amitié qui vous unissait à lui vous rendra moins difficiles envers son panégyriste; que vos esprits ne s'armeront point contre les émotions de vos cœurs, et que, trompés, pour ainsi dire, par le plaisir d'entendre louer M. Suard, vous n'examinerez

pas trop rigoureusement le mérite de la louange?

L'homme et l'écrivain, tout est recommandable dans M. Suard. C'est l'homme surtout que je vais chercher à peindre; ce sont ces qualités privées, ces vertus sociales, ce respect pour l'opinion qui produit l'habitude de bien vivre, ces égards pour les autres qui en commandent pour soi, cette politesse qui n'est point une fausseté convenue, mais une bienveillance qui aime à se répandre; cette délicatesse de penchants et de goûts, ce choix sévère dans les liaisons, cette dignité modeste qui ne s'élève jamais trop, qui ne s'abaisse jamais; cette modération constante dans ses actions et dans ses discours; enfin tous ces éléments de considération que M. Suard réunissait à un si haut degré. Heureux si ce portrait est trouvé fidèle par vous, messieurs, qui en avez connu et chéri l'original, et s'il peut donner aux jeunes gens qui ne l'ont pas connu quelque désir de l'imiter, et de fonder, comme M. Suard, leur réputation littéraire sur la considération personnelle!

M. Suard débuta dans le monde par une action qui promettait un galant homme. Né en 1732 à Besançon, ville d'université et ville de guerre, il y prit à la fois, dès son enfance, le goût des lettres et le goût des armes. Les duels alors étaient fort à la mode, et la sévérité excessive des lois n'avait fait qu'augmenter la violence du préjugé. Vainement on avait défendu le port d'arme aux étudiants; des

querelles s'élevaient fréquemment entre eux et les officiers de la garnison, sur l'importante question de savoir lequel prendrait ou céderait le haut du pavé. Dans ces querelles, qui, pour la plupart, se vidaient à la chute du jour, plusieurs officiers avaient été blessés. M. Suard fut appelé un soir, comme témoin, à l'un de ces combats, par un de ses amis qui avait reçu d'un officier un affront sanglant. L'étudiant eut le malheur d'être trop vengé! Une patrouille passait non loin de là; chacun cherchant à l'éviter prit la fuite : M. Suard seul fut arrêté et conduit en prison. Sur son refus de dénoncer celui qui avait tué l'officier, on le crut l'auteur de sa mort, et on lui mit les fers aux pieds. « *Y en a-t-il aussi pour les mains?* » demanda-t-il avec sang-froid. Son silence constant, sa noble résignation lui rendirent le parlement de Besançon favorable; mais le gouverneur voulant, par un grand exemple, mettre un terme aux duels qui menaçaient d'affaiblir la garnison, peignit le délit et l'accusé avec les couleurs les plus noires et réussit à faire exiler et emprisonner M. Suard aux îles Sainte-Marguerite. On fit auparavant de nouveaux efforts pour lui arracher le nom du coupable; il persista à le taire, et se laissa, sans murmure, enlever à sa ville natale, à ses amis et à sa famille. M. Suard avait alors dix-huit ans.

Rendu à la liberté au bout de treize mois, il prit

bientôt après la résolution de venir à Paris, pour y cultiver paisiblement les lettres.

Que de jeunes gens à sa place auraient tiré parti des causes et des circonstances de sa captivité, et s'en seraient fait, dans ce siècle frondeur, un moyen de fortune ! Combien d'hommes, d'un talent et d'un esprit fort ordinaires, s'étaient merveilleusement trouvés de la Bastille ! Combien d'autres l'avaient recherchée vainement! M. Suard, qui l'avait trouvée sans la chercher, ne s'en vanta jamais, ne s'en plaignit jamais ; et long-temps, cette aventure, qui lui aurait donné une célébrité précoce, qui l'aurait fait accueillir et caresser dans un grand nombre de sociétés comme une victime du pouvoir arbitraire, resta ignorée de ses meilleurs amis.

Cependant son peu de fortune lui faisait souhaiter un emploi. Marmontel lui en avait trouvé un qui lui aurait laissé beaucoup de loisir; M. Suard apprit qu'il était désiré par un de ses amis ; il le refusa pour le lui faire obtenir.

Ce fut à cette époque que M. Suard connut l'abbé Arnaud, cet homme dont le cœur était si chaud, la tête si vive, l'esprit si pénétrant; amant éclairé et passionné des lettres et des arts, mais leur préférant encore le tourbillon du monde et les petits soupers; dissipant, prodiguant, pour ainsi dire, une vie qu'il aurait pu rendre utile et peut-être même illustre; d'une imagination brillante et

féconde, d'une paresse sans égale; dormant le jour et s'amusant la nuit; entreprenant tout, et ne finissant rien; léger dans ses goûts, constant dans ses affections, ami solide et sincère, et, par-dessus tout, homme aimable.

M. Suard et l'abbé Arnaud s'aimèrent tout d'abord et leur attachement n'éprouva jamais aucune altération. Ils logèrent vingt-cinq ans sous le même toit; ils mirent en commun leur bourse et leur esprit. Le ménage ne fut pas heureux en débutant; le *Journal Etranger*, qu'ils entreprirent ensemble, fut estimé; mais il eut peu de vogue. Il n'était que spirituel et raisonnable.

Heureusement, il existait alors un ministre ami des lettres et même ami des gens de lettres. Nos deux journalistes furent chargés par lui de la rédaction de la *Gazette de France*, gazette officielle, qui ne se permettait pas d'être amusante, mais qui n'en avait pas moins un grand nombre d'abonnés. Dix mille francs de traitement furent donnés à chacun des rédacteurs. Les voilà dans l'opulence. Mais, hélas! tout cela venait d'un ministre, tout cela disparut avec lui. MM. Suard et Arnaud rentrèrent philosophiquement dans leur première médiocrité, et continuèrent leur *Journal Etranger* sous le titre de *Gazette littéraire de l'Europe*. Celle-ci ne vécut, comme l'autre, que deux années, grace à la paresse de l'un des rédacteurs, et peut-être de tous les deux.

Toutefois, quelques articles de M. Suard avaient suffi pour le faire connaître avantageusement de tout ce qui se mêlait dans le monde de cultiver les lettres ou de les protéger.

Toutes les sociétés lui furent ouvertes; il fut aimé, considéré dans toutes. La première où on l'accueillit fut celle de madame Geoffrin. « Savez-« vous, disait madame de Tencin, déjà vieille, ce « que madame Geoffrin vient faire chez moi? Elle « vient voir ce qu'elle pourra recueillir de mon in-« ventaire. » Elle en recueillit, en effet, ce qu'il y avait de plus précieux; et la colonie de beaux-esprits et d'artistes célèbres, qui déjà s'était établie chez elle, s'enrichit de toute la société de madame de Tencin. C'était le rendez-vous des lettres et des arts. Madame Geoffrin n'avait qu'une très légère teinture des unes et des autres; mais l'usage qu'elle avait du monde, sa politesse attentive, prévenante, ingénieuse, son savoir-vivre qui était sa science suprême; cette amitié agissante, inquiète, opiniâtre, qui lui faisait souvent gronder ses amis comme une mère gronde ses enfants; enfin cette habitude de bienfaisance, qui fut la passion de toute sa vie, tout cela rendait sa société agréable et chère.

Mais quel charme M. Suard trouva surtout dans l'amitié de cette autre femme extraordinaire dont une indiscrétion que je n'ose qualifier a révélé à la postérité les faiblesses et le prodigieux talent de

cette femme qui, sans naissance, sans fortune, sans beauté, par le seul attrait de son esprit, par la chaleur de son ame, était parvenue à rassembler tous les jours dans son petit salon, et à y retenir délicieusement, pendant quatre heures entières, les d'Alembert, les Thomas, les Turgot, les Marmontel, les Buffon et les Delille! « Qui ne l'a pas « connue, disait souvent M. Suard, ne saurait se « former une idée de mademoiselle de Lespinasse; « qui a pu la connaître ne l'oubliera jamais. »

Que sont devenues ces réunions si favorables aux progrès du goût et du langage, où régnait la liberté, mais où présidaient les bienséances, où la raison donnait en riant la main à l'imagination, où la science venait sacrifier aux graces! Qu'est devenu cet art de régler la conversation sans la refroidir, de l'animer sans y jeter la confusion, de faire valoir et de mettre en jeu l'esprit particulier de chacun; de parler, non pas à son tour, mais l'un après l'autre; de parler modérément, et surtout d'écouter? C'est un secret presque oublié! Nous ne conversons plus aujourd'hui, nous discutons, et nos discussions dégénèrent quelquefois en disputes. La révolution a passionné le langage et centuplé la vivacité française; la douce causerie n'est plus guère connue que dans quelques maisons privilégiées. On se parle, mais on ne se répond plus; on ne répond qu'à soi-même, on poursuit son idée, sans s'inquiéter de la réplique; on

s'échauffe, on crie tous à la fois; et la conversation ressemble souvent, à l'harmonie près, à un finale d'opéra. Mais j'oubliais, messieurs, que cette partie de nos travers a déjà été peinte, avec une fidélité maligne, par l'élégant écrivain qui préside cette assemblée [1], dans un ouvrage que vous connaissez tous; ouvrage où vous avez cru retrouver, sous le masque et les habits du chinois Kang-hi, la vivacité et les saillies piquantes du Persan Usbeck.

M. Suard semblait né pour la société que nous regrettons. Il y avait porté, dès son début, ce que d'autres n'y acquièrent que par un long usage. La politesse de ses manières, l'urbanité de son langage étaient chez lui une inspiration du goût; elles s'étaient seulement perfectionnées dans la bonne compagnie et surtout par le commerce des femmes. L'homme de lettres qui s'est formé à cette école se reconnaît d'abord à l'aménité de ses mœurs, à l'agrément de son style et de sa conversation, et surtout à ce bon ton qui n'est autre chose que le bon goût appliqué au langage et aux habitudes de la société.

J'entends quelquefois regretter que M. Suard, qui semble avoir voulu partager sa vie entre le commerce du monde et celui des lettres, ait trop sacrifié l'un à l'autre, et que son goût pour la société ait trop dérobé de temps à ses travaux litté-

(1) M. le duc de Lévis.

raires. Mais ce regret qu'on exprime aujourd'hui, qui de nous, messieurs, l'eût exprimé, qui de nous l'eût éprouvé, tant que nous avons pu jouir de la conversation de M. Suard, de cette conversation si naturelle et si variée, si riche en souvenirs, si féconde en traits heureux, en anecdotes curieuses, en récits piquants amenés sans efforts; de cette conversation qui savait prendre tous les tons et se plier à tous les goûts? Pour moi, j'avoue qu'en écoutant M. Suard, je n'ai jamais songé qu'il fût possible de trouver encore plus de plaisir et de profit à le lire. J'allais même jusqu'à penser qu'il fallait presque lui savoir gré de la préférence qu'il avait donnée à la société sur le travail, puisqu'elle lui avait permis de porter et de répandre dans le monde toutes les traditions du goût et de la littérature, dont il était, si j'ose parler ainsi, le répertoire vivant, et de devenir, pour le dix-neuvième siècle, un modèle du bon ton et de l'élégante urbanité des deux siècles précédents.

La politesse de M. Suard lui fit beaucoup d'amis et les lui conserva long-temps; elle n'était cependant ni recherchée, ni servile. Ce n'était pas non plus cette politesse nonchalante qui dit *oui* à tout le monde et ne conteste rien; cette facilité de caractère et d'opinion, si commune aux gens qui n'ont ni opinion, ni caractère; c'était une habitude raisonnée de concessions faites aux lois de la société ou aux bienséances de la bonne compagnie.

Par égard pour l'âge, pour le sexe, pour la supériorité du rang et du génie, M. Suard savait se taire quelquefois devant l'opinion d'autrui; mais il gardait la sienne. Plusieurs de ses amis, et même de ses protecteurs, joignaient à de grandes vertus de malheureux travers d'imagination; M. Suard aima leur personne; mais, loin d'approuver leurs erreurs, il combattit souvent le danger de leurs doctrines de toute la logique de la raison ou du sentiment.

C'est, messieurs, cette droiture de cœur et de jugement, mêlée à tant de souplesse et de flexibilité dans l'esprit, qui le faisait aimer et rechercher des hommes les plus considérables de ce siècle brillant.

Parmi ceux qui l'affectionnèrent le plus, nous devons désigner Buffon; ce fut, en effet, d'après le conseil de Buffon, que M. Panckouke donna sa sœur en mariage à M. Suard; sa sœur, aussi distinguée par les graces de sa personne, que par les charmes de son esprit, à qui la littérature doit plusieurs écrits pleins de vues fines, de pensées délicates, et à qui M. Suard dut, pendant cinquante ans, le bonheur et l'agrément de sa vie.

Dans les diverses réunions dont j'ai parlé, M. Suard s'était lié avec plusieurs étrangers célèbres; de ce nombre étaient David Hume et Horace Walpole. Il voulut, à son tour, leur rendre visite.

Un simple pasteur d'un village d'Ecosse, un homme qui avait constamment vécu dans la re-

traite, et qui, exempt des préjugés que donne la solitude, avait tout le goût d'un homme du monde, un écrivain plein d'élégance, un historien sage et véridique, profond et lumineux, le digne rival de Hume, s'il n'est pas supérieur à lui, Robertson enfin, déjà célèbre dans toute l'Angleterre par son histoire d'Ecosse, s'occupait en ce moment de son histoire de Charles-Quint. M. Suard lui demanda et obtint facilement de lui la faveur de traduire le premier cet ouvrage en français.

L'entreprise était difficile. Robertson ne s'élève pas, il est vrai, à cette éloquence pittoresque et passionnée qui donne aux historiens de l'antiquité une physionomie inimitable; le génie qui anime son ouvrage n'est pas répandu dans le style; il est tout entier dans la grandeur des vues principales. Pour le traduire, il suffisait de conserver ses pensées. Un homme de goût, un esprit juste et délicat pouvait espérer que les beautés de l'histoire de Charles-Quint, beautés élevées, mais accessibles, qui ne sont point séparées de nous par l'insurmontable différence des idiomes et des mœurs, ou par un caractère marquant d'originalité, pourraient se communiquer d'une langue à l'autre. Mais qui se serait flatté d'apporter à ce travail une réunion plus heureuse des qualités qu'il exige? M. Suard y joignit cette facilité élégante, ce tour libre et naturel, cette franche allure de diction qui semble interdite aux traducteurs. Aussi sa traduction fut-elle

honorée des plus illustres suffrages, soit nationaux, soit étrangers ; elle reçut l'approbation de Hume, de Walpole, de Gibbon, et, la plus glorieuse de toutes, celle de Robertson lui même.

L'éclatant succès de l'histoire de Charles-Quint mit à la mode les traductions de l'anglais, et, comme cela ne manque jamais d'arriver, la mode en fut poussée jusqu'à la fureur et se soutint jusqu'à ce qu'une autre manie vînt occuper la mobile imagination des Parisiens.

Ce fut en effet à cette époque que commença cette guerre si puérile dans son objet, si étonnante par sa durée, cette guerre de musique, image grotesque, mais fidèle, des tristes divisions politiques qui nous ont agités depuis.

Deux partis s'étaient formés : le nom de Gluck, le nom de Piccini, étaient les cris de ralliement. Le noble et le bourgeois, le militaire et l'homme de robe, l'artiste et l'artisan, tout s'en mêle, tout s'arme, tout marche au combat. La discorde s'empare de tous les esprits ; elle éclate dans tous les théâtres, dans les foyers, dans les promenades, dans les cafés, et jusque dans nos académies. Plus de paix dans les salons; les dîners, les soupers même, les soupers si propices aux réconciliations, sont abandonnés. On ne demande plus d'une femme, si elle est jolie; d'un sot, s'il est riche; d'un magistrat, s'il est honnête homme; d'un médecin, s'il sait guérir. Est-on Gluckiste ou Picciniste? La réponse

à cette question supplée à toutes les autres. Quiconque est de notre opinion mérite notre estime; quiconque n'en est pas est un sot ou un fripon. Point de parti mitoyen; les modérés sont des traîtres.

Le théâtre de la guerre était la salle de l'Opéra. A la tête des Piccinistes on distinguait d'Alembert, Diderot, le chevalier de Chastellux, le baron de Grimm, La Harpe, l'abbé de Canaie, et surtout Marmontel, le poète, le patron glorieux et infatigable de Piccini.

Les soldats de Gluck avaient pour appui l'enthousiasme éloquent et communicatif de l'abbé Arnaud et l'esprit adroit et insinuant d'un autre champion à qui son goût et ses connaissances en musique donnaient bien quelque droit de parler de cet art, mais que sa modération, déjà connue, paraissait devoir éloigner de toute discussion qui pouvait ressembler à des querelles et sortir des bornes de la raison.

Ce champion (il faut bien l'avouer) c'était M. Suard. Je me hâte de dire que de tous les généraux de cette armée burlesque, il fut le seul peut-être que sa politesse n'abandonna jamais. On fit jouer des deux côtés une artillerie de chansons, d'épigrammes et de pamphlets. Le seul écrit digne de survivre à la circonstance qui l'a fait naître, est de M. Suard; ce sont les *Lettres de l'anonyme de Vaugirard*, persiflage plein d'esprit, de finesse et de goût, où

toutes les bienséances étaient respectées, où la raillerie, toujours piquante, était toujours sans amertume; vrai modèle de plaisanterie qu'on lira toujours avec plaisir..... pourvu qu'on ne soit pas Picciniste.

Les titres littéraires de M. Suard, son esprit juste et fin, la connaissance parfaite qu'il avait des difficultés et des ressources de notre langue, surtout de cette partie de la langue née de l'usage de la bonne compagnie, et que Vaugelas parlait sûrement moins bien que madame de Sévigné, enfin l'extrême amabilité de son caractère, lui avaient ouvert, dès l'année 1772, les portes de l'Académie. Il y fut nommé le même jour que l'abbé Delille; mais, calomniés l'un et l'autre auprès du roi, leur nomination ne fut point approuvée et l'on procéda à une autre élection. Elle était à peine terminée que le roi, mieux informé, leur permit de se remettre sur les rangs à la première occasion. Cette occasion ne tarda point; M. Delille fut nommé l'année suivante, et M. Suard quelques mois après.

Mais quelle accusation leur avait donc attiré la disgrace la plus sensible que puisse éprouver un homme de lettres?

Quelques années auparavant, le cardinal de Fleury avait de même fermé l'entrée de cette illustre compagnie à l'abbé de la Bletterie, auteur d'une traduction de Tacite; on l'accusait d'être janséniste, et d'avoir attesté les miracles du bienheureux Pâris

L'imagination des plus grands ennemis de MM. Suard et Delille ne pouvant guère leur attribuer pareil délit, on les dénonça comme encyclopédistes, quoique jamais ni l'un ni l'autre n'eût écrit une seule ligne pour l'Encyclopédie. C'était une accusation qui, pour être déjà devenue un peu banale, n'en était pas moins perfide et moins dangereuse, car elle les signalait à l'autorité comme ennemis de toute autorité.

Ennemi de l'autorité, M. Delille, ce grand poète, que son caractère naïf et pacifique, que la douceur de ses mœurs, que la mollesse, et, si je puis m'exprimer ainsi, que l'enfance de ses goûts rendaient si étranger et si peu propre aux débats politiques! On dut être bien étonné dans Paris quand on vit le chantre des Jardins transformé en sectaire! C'était classer le rossignol parmi les oiseaux de proie.

L'accusation, sans être aussi ridicule à l'égard de M. Suard, n'en était pas mieux fondée; la modération de son caractère, la nature de son esprit essentiellement raisonnable, essentiellement ami de l'ordre, la repoussaient; la conduite de toute sa vie l'a réfutée.

Nous avons tous été témoins, messieurs, de la fidélité de M. Delille à la cause de la monarchie. Tous les cœurs ont retenu, toutes les voix ont répété les vers immortels où ce poète de la légitimité a consacré les droits et les malheurs de nos princes;

nous savons que ni les menaces des tyrans révolutionnaires, ni les séductions de leur cauteleux héritier, ne purent arracher jamais

« . . . . Un mot à sa candeur,
« Une ligne à sa plume, un détour à son cœur. »

Mais M. Suard a-t-il été moins fidèle que lui aux principes monarchiques? A-t-il fait éclater en 1789 les mauvaises doctrines qu'on lui supposait en 1772? S'est-il seulement souvenu des deux événements remarquables de sa vie où le gouvernement lui avait donné peut-être quelque droit de se plaindre? Quand, soir et matin, une foule de pamphlétaires et de gazetiers se plaisaient à provoquer l'anarchie au nom de la liberté, qui, mieux et plus constamment que M. Suard, lutta contre eux dans ses écrits? Qui défendit avec plus de courage la cause de la justice? C'est principalement dans un journal intitulé *les Indépendants* que M. Suard consigna ses nobles protestations.

Mais hélas! la voix de la raison commençait à ne plus être entendue; elle ne tarda pas à devenir suspecte. L'Académie française elle-même, l'Académie, qu'on représentait vingt ans auparavant comme le foyer de l'indépendance, fut dénoncée comme le foyer de l'aristocratie; on vit, quel raffinement de scandale! on vit un Académicien [1] demander à

(1) Champfort.

grands cris la suppression de l'Académie; en vain M. Suard prit éloquemment sa défense, elle fut peu de jours après enveloppée dans la proscription continue, insensée, impie, dans la destruction universelle de nos lois et de nos institutions.

Certes M. Suard n'avait nul penchant pour le gouvernement absolu; M. Suard aimait la liberté, mais cette liberté sage, décente, bien ordonnée, qui a ses limites ainsi que le pouvoir, qui est conforme aux habitudes et aux mœurs nationales; il aimait la liberté, mais il détestait la licence, irréconciliable ennemie de la liberté. L'étude approfondie qu'il avait faite des lois et de la constitution de l'Angleterre; le goût qu'il avait pris pour elles, et qui s'était fortifié dans la société des hommes d'état les plus distingués de cette nation, lui avaient fait souhaiter souvent que les formes à la fois libres et monarchiques du gouvernement anglais fussent adoptées par le nôtre. Mais ce vœu, qu'il n'a d'abord exprimé qu'avec la réserve convenable, ce vœu, qu'il a vu avec joie se réaliser après vingt-cinq ans, oh! comme il l'eût repoussé avec horreur si on lui eût prédit de combien de malheurs et de crimes il en faudrait payer l'accomplissement! Une révolution! ce mot seul le faisait tressaillir. Son antipathie naturelle pour toute espèce de désordre éclata, non-seulement contre les actes de violence et d'injustice qui se commirent, mais encore contre les folies qui se mêlèrent à ces atrocités; car tel fut

le caractère de notre révolution; dans ce drame, l'horrible le disputait au ridicule, et pour l'observateur, il y aurait eu bien à rire s'il n'y avait pas eu si fort et si longuement à pleurer.

M. Suard se déroba dès qu'il le put, par la retraite, au spectacle de ces honteuses extravagances; dès qu'il le put aussi, il reparut sur la scène politique; il reprit cette plume courageuse, consacrée au soutien de l'équité, de la raison et du goût, et mérita d'honorables persécutions. Poursuivi en vendémiaire, proscrit en fructidor, il fut forcé de quitter la France pour avoir souhaité d'y voir rappeler tous les Français. Il y revint librement sous le gouvernement consulaire, croyant pouvoir y professer ses opinions politiques; mais le despotisme naissant ne pouvait s'en accommoder. N'osant pas persécuter M. Suard, on chercha d'abord à le gagner; on le distingua, on le caressa. Les caresses, les menaces ne pouvaient rien sur lui; il avait deviné l'*homme* dans une première entrevue, et voici à quelle occasion.

Cet homme n'aimait pas Tacite, et il avait bien ses raisons pour cela; la réputation de cet historien l'importunait; c'était un des souverains qu'il avait le plus à cœur de détrôner. « Votre Tacite, « dit-il un jour à M. Suard, n'est qu'un déclama- « teur, un imposteur, qui a calomnié Néron; car « enfin, Néron fut regretté du peuple. Quel malheur « pour les princes qu'il y ait de tels historiens! » —

« Cela peut être, répliqua M. Suard ; mais quel « malheur pour les peuples, s'il n'y avait de tels « historiens pour retenir et effrayer les mauvais « princes ! »

Plus on connaissait l'indépendance d'esprit et de caractère de M. Suard, plus on cherchait à la vaincre; plus il montrait d'opposition, plus on faisait d'efforts pour le ranger sous le joug. On eût dit que l'autorité de son exemple devait entraîner ce qui restait encore d'esprits indociles. L'espérance de le gagner fut poussée, comme on va le voir, jusqu'à l'aveuglement.

Il est dans la nature du cœur humain, et sans doute aussi dans les desseins de la justice divine, qu'un homme qui a commis un grand crime ne puisse s'empêcher d'en parler, de le révéler malgré lui à ceux qui l'ignorent, ou de chercher à le justifier dans l'esprit de ceux qui en ont eu connaissance; c'est une sorte de remords qui l'agite, qui se manifeste, qui le trahit. Comment exprimer autrement ce besoin, qu'éprouvait le meurtrier du dernier rejeton du grand Condé, d'entretenir ses confidents et même des étrangers de cet exécrable attentat? Après en avoir récompensé les exécuteurs, il offrit des récompenses à ceux qui voudraient en faire l'apologie; mais il ne trouva pas si facilement des panégyristes que des complices. A Dieu ne plaise que je loue nos écrivains d'avoir repoussé ses propositions! ce serait faire de cette époque du siècle

une trop cruelle satire que de vanter comme un acte de vertu ce qui ne fut que l'absence d'une insigne lâcheté. Les expressions du refus de M. Suard méritent toutefois d'être rapportées, parce que, indépendamment du sentiment d'honneur qui les dicta, elles portent l'empreinte de cette modération, de ce courage calme qui ne l'abandonnaient jamais.

On lui avait écrit une lettre où, après quelques précautions oratoires, on lui disait : « que l'opinion publique *s'égarait* sur deux faits : la mort du duc d'Enghien et le procès du général Moreau; qu'il était essentiel de la *redresser* dans les journaux, et que le chef du gouvernement verrait avec plaisir, et même avec reconnaissance, que M. Suard, dans le journal politique dont il était propriétaire (et c'était en effet la seule propriété qui lui restât), aidât à ramener cette opinion publique égarée. »

Voici quelques mots de la réponse de M. Suard, fidèlement transcrits de l'original :

« J'ai soixante-treize ans, monsieur; mon carac« tère ne s'est pas plus assoupli avec l'âge que mes « membres. Je veux achever ma carrière comme je « l'ai parcourue.

« Le premier objet sur lequel vous m'invitez à « écrire est un coup d'état qui m'a profondément « affligé, comme un acte de violence qui blesse « toutes mes idées d'équité naturelle et de justice « politique.

« Le second motif du mécontentement public « porte sur l'intervention notoire du gouvernement « dans une procédure judiciaire soumise à une cour « de justice. J'avoue encore que je ne connais aucun « acte du pouvoir qui puisse exciter plus naturelle- « ment l'inquiétude de chaque citoyen sur sa sûreté « personnelle.

« Vous voyez, monsieur, que je ne puis redres- « ser un sentiment général que je partage. »

Je n'ai pas besoin de dire que cette réponse digne, messieurs, d'un homme qui était votre secrétaire, provoqua la suppression du journal politique et la disgrace complète de l'écrivain. Il se tut, et renonça enfin au dangereux honneur d'avoir raison dans des choses où tant d'hommes puissants avaient tort.

Il en coûta beaucoup à M. Suard pour cesser d'être journaliste ; il avait un goût décidé pour cette espèce de ministère public, si honorable, si utile dans les mains d'un écrivain homme de bien, si honoré, messieurs, par plusieurs d'entre vous. Sa probité, son indépendance, le tour ingénieux de son esprit, le rendaient très propre à cette profession.

Il ne se distingua pas moins dans une autre fonction qu'il dut, dès l'année 1774, à la confiance du roi, et qu'il conserva jusqu'en 1790 ; je veux parler de la censure des pièces de théâtre. Il exerça cette censure avec une douceur et une impartialité inal-

térables. Bien différent de ces chicaneurs minutieux, de ces épilogueurs atrabilaires, aussi ardents à critiquer qu'impuissants à produire, qui ne se connaissent à rien et se font des monstres de tout, qui trouveraient une satire dans un madrigal et une conspiration contre l'Etat dans une scène d'opéra-comique, M. Suard savait concilier ce qu'il devait au gouvernement et ce qu'il devait aux gens de lettres. Ses observations, ses refus même, quand il était obligé d'en faire, étaient accompagnés de tant d'égards et de politesse que l'auteur le plus irritable pouvait se fâcher contre la censure, mais jamais contre le censeur.

L'auteur seul du *Mariage de Figaro* trouva M. Suard d'une sévérité inflexible et ne put jamais obtenir son approbation; mais il eut le talent de s'en passer, et même de celle du lieutenant de police. M. Suard soutint obstinément son opinion sur cet ouvrage; il la proclama, en pleine Académie, dans un discours qui lui fit beaucoup d'honneur, sans nuire au succès de *Figaro;* car, suivant l'usage, plus le scandale etait signalé, plus la foule s'y portait. Les grands, les ministres, les nobles, les dépositaires des lois et de la morale publique, couraient applaudir à leur propre satire, battre des mains aux traits sanglants répandus dans l'ouvrage contre toute espèce d'autorité, et préparer eux-mêmes, dès ce moment peut-être, l'esprit de révolution qui devait bientôt après les renverser.

Le rigorisme sied mal à un auteur dramatique; la comédie n'est point un sermon; son premier but est d'amuser; mais il ne lui est pas défendu d'instruire en amusant. Quel sera donc le devoir d'un poète comique? Celui de tout homme qui cultive un art quelconque d'imitation : de peindre la nature, mais la nature choisie; d'éviter avec le même soin, dans ses tableaux, et les lieux communs de morale, et les peintures dont peut s'offenser l'honnêteté publique, et la perfection qui n'a pas de modèle dans le monde, et la vérité nue qui blesse le bon goût; de considérer enfin la comédie, sinon comme une école de bonnes mœurs (car elle n'en est point une), au moins comme une école de bienséance. N'est-il point en effet de milieu entre le cynisme d'Aristophane ou de Figaro, et la morale verbeuse de Lachaussée ou la fausse sensibilité de nos dramaturges? Sans parler de Molière, législateur suprême, homme unique, homme à part, notre théâtre, que dis-je? notre âge ne compte-t-il pas plus d'un auteur qui a su intéresser sans action romanesque, plaire sans le secours du scandale, être comique avec décence, et faire rire les honnêtes gens? Je ne serais pas embarrassé d'en citer plusieurs sans sortir de cette enceinte. On ne saurait nier que, grace à eux, la comédie ne se soit soutenue avec honneur, et qu'elle ne soit même supérieure à ce qu'elle était il y a quarante-cinq ans. Une foule de poètes de bou-

doirs s'étaient alors emparés de la scène; plus de vérité, plus de verve; des mœurs de convention, des nuances fugitives, aucun dessin arrêté, des croquis informes, de fades enluminures. On s'égarait en comédie comme en peinture, et c'en était peut-être fait de la scène comique, si l'auteur des *Etourdis* n'eût le premier donné le signal du retour à la bonne voie. Qu'il me pardonne de lui rendre publiquement cette justice; tout écrivain classique doit se résigner à être loué de son vivant.

M. Suard n'a point fait de pièces de théâtre; mais il avait beaucoup étudié nos moralistes, et celui qui a jugé avec tant de sagacité La Bruyère, La Rochefoucauld et Vauvenargues, ne pouvait être étranger à la comédie; aussi trouve-t-on sur cet art, dans plusieurs de ses écrits, des observations pleines de sens et de finesse, qui sont dignes de l'attention d'un poète comique, comme ses notices sur Pigal et sur Drouais sont dignes de l'attention de nos peintres et de nos statuaires. M. Suard avait un tact particulier pour décrire et caractériser le talent ou l'esprit des personnages célèbres dont il parlait. Voilà ce qui rend si agréables et si piquantes ses notices sur Robertson, Le Tasse, et madame de Sévigné, modèles achevés de biographie et de critique littéraire. C'est aussi, messieurs, ce qui donnait tant de prix à ces rapports où il était chargé par vous d'apprécier les mérites divers des jeunes écri-

vains dont les triomphes embellissent vos solennités, et où votre secrétaire perpétuel se montrait un si fidèle et si honorable interprète de vos sentiments et de vos décisions.

J'ai lu dans un conte charmant

« Qu'il est bien peu d'auteurs qui vaillent leurs ouvrages. »

On pourrait dire le contraire de M. Suard. Il était fort supérieur à tout ce qu'il a fait; et, chose remarquable, il n'avait aucun des défauts qu'auraient fait supposer ses qualités. Son esprit, qui ne semblait que fin et délié, avait de l'étendue et même de la profondeur; cette raison droite et ferme, qui réglait toujours ses actions et sa plume, et qui leur donnait une apparence de roideur, n'excluait point en lui les illusions et les plaisirs de l'imagination; l'urbanité de manières et de langage qu'il semblait tenir de Fontenelle n'était point chez lui, comme elle était, dit-on, chez l'auteur des *Mondes*, un froid calcul de l'intérêt personnel; elle venait du cœur et elle allait au cœur. Bienveillant pour tous, il l'était surtout pour les jeunes gens qui avaient besoin de conseil et d'appui; il les accueillait, il les encourageait, il proclamait avec joie leur talent naissant; car cet homme, qui avait beaucoup vécu, et que les souvenirs du passé devaient rendre plus difficile sur le présent, n'exaltait jamais l'un aux dépens de l'autre. Il vantait souvent le dernier siècle; il souriait encore plus souvent aux espérances que donne

le nôtre; son ame, dont il avait su maîtriser les passions, s'ouvrait aisément aux douces émotions de la pitié. Un autre sentiment, l'amitié, reçut de lui une espèce de culte; il n'aima que des hommes honorables; il les aima tendrement, il les aima toujours. Menacé de perdre, il y a peu d'années, M. l'abbé Morellet, il laissa échapper de sa plume, ou plutôt de son cœur, ces mots touchants : « Si « je voyais périr avant moi cet excellent homme, je « perdrais le plus ancien des amis qui me restent, « et je pourrais dire ce que Pline disait de *Corne-* « *lius Rufus*, dont il déplorait la mort : *Amisi* « *meæ vitæ testem;* j'ai perdu le témoin de ma « vie! »

Enfin, la modération de ses opinions politiques ne fut jamais l'effet, ni de l'indifférence, ni de la timidité. Il faisait cas de la prudence, mais il détestait la peur qui prend souvent son nom, la peur qui louvoie, qui tergiverse, qui fléchit devant les factions, qui les enhardit par son silence, et devient complice du crime en le laissant commettre. Le patriotisme de M. Suard était raisonné, mais il n'en était ni moins utile, ni moins vif, ni moins susceptible d'exaltation. Ne l'avons-nous pas vu, messieurs, au retour fortuné de nos princes, courir au-devant d'eux comme il aurait fait à vingt ans; les chercher, les suivre, verser des larmes de joie, et faire éclater des transports, remarquables même au milieu de l'ivresse générale? A l'aspect de ce roi si désiré, à

l'aspect de cette princesse auguste, modèle des plus grandes vertus comme des plus grandes infortunes, il ne forma point le même vœu que le saint vieillard qui, satisfait d'avoir vu le salut d'Israël, ne demandait plus qu'à mourir; il voulait vivre, il souhaitait une longue vie pour voir les Bourbons plus long-temps, pour jouir plus long-temps du bonheur que leur retour assurait à la France.

Hélas! trois ans se sont à peine écoulés, et cet écrivain si dévoué à sa patrie, ce sujet si fidèle à son roi, cet ami sûr, cet Académicien si zélé pour la gloire des lettres et pour les intérêts de cette Académie, a disparu du milieu de nous! Ah! bien que cette séparation ne pût être éloignée, qui de nous, messieurs, l'aurait crue si prochaine? Qui de nous, en voyant une ame si active dans un corps si dispos et si sain, ne s'est pas obstiné à trouver M. Suard jeune encore, en dépit de ses dix-sept lustres? La veille même (j'en garderai long-temps la mémoire), la veille même de l'accident fatal qui a précipité sa fin, j'admirais cette aimable et verte vieillesse, cette longévité exempte d'infirmités, de préventions et d'ennui, dont semblent appelés plus particulièrement à jouir les hommes qui ont exercé constamment, et sur beaucoup d'objets, les facultés de leur esprit. J'en félicitais M. Suard. « Oui, me « répondit-il, j'ai lieu d'être content de mon sort; « j'ai de doux souvenirs, une bonne santé et de l'ai« sance; j'ai vu le triomphe de la légitimité; graces

« à la magnanimité de notre Marc-Aurèle, ma patrie « est heureuse par l'accord jugé si difficile de la mo- « narchie et de la liberté véritable. Je suis comblé des « bienfaits personnels de mon roi, et, comme s'il eût « voulu en doubler le prix, il les a étendus à mon « plus ancien ami. La Providence et l'amitié sem- « blent s'être donné le mot pour me faire aimer la « vie. »

Cette vie, messieurs, si longue, si bien remplie, si honorée, M. Suard a dû la regretter sans doute; mais il en a vu arriver le terme sans effroi. Entouré de tout ce qu'il aimait, sûr d'être regretté de tous ceux qui l'ont connu, plein d'espoir pour sa veuve dans la munificence royale, se livrant pour lui-même à des espérances d'un autre ordre, il s'est endormi dans le sein de l'éternité, avec la résignation du sage et la confiance de l'homme de bien.

DISCOURS

POUR LA

RÉCEPTION DE M. VILLEMAIN,

SUCCESSEUR DE M. DE FONTANES,

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, LE 28 JUIN 1821.

Monsieur,

On se défie ordinairement des panégyriques, et le talent qu'on y voit briller ne paraît pas toujours un gage de la vérité des faits et de la conviction de l'orateur; mais vous n'avez rien de semblable à craindre. Aucun de nous, aucun de vos auditeurs ne sera tenté d'accuser aujourd'hui d'exagération ou de feinte, ni les louanges éloquentes que vous venez de donner à l'Académicien que nous pleurons, ni la touchante expression de votre douleur personnelle. Elle est naturelle et vraie, cette douleur; elle part d'une ame profondément pénétrée; et tous ceux qui viennent de vous entendre pen-

seront avec moi que l'homme qui regrette ainsi son prédécesseur prouve assez que son plus vif désir eût été de ne lui succéder jamais.

Je puis même, monsieur, vous rendre cette première justice; l'idée de succéder à M. de Fontanes vous inspira d'abord une sorte de pieuse répugnance, et votre cœur éprouvait presque de l'effroi à voir sortir pour vous quelque chose qui ressemblât au bonheur et à la gloire de cette tombe où venaient d'être renfermés les restes du patron de votre jeunesse, de l'éternel objet de vos souvenirs et de vos regrets.

C'est, je l'avoue, monsieur, ce scrupule filial qui, plus peut-être que votre talent, vous a d'abord conquis une partie de nos suffrages; c'est la franchise de vos larmes, ce sont les vœux de l'illustre mort, attestés et transmis à plusieurs d'entre nous par l'honorable et désolée compagne de sa vie, qui ont rendu votre nomination si facile; en sorte que l'on peut dire que c'est la dernière élection à laquelle a contribué M. de Fontanes; que son suffrage testamentaire s'est joint aux nôtres en votre faveur, et que c'est presque lui qui vous a nommé.

Ah! si dans le séjour de bonheur où sa vie, où sa mort toute chrétienne l'ont sans doute fait monter, il pouvait encore être sensible aux triomphes de la gloire humaine, combien ne serait-il pas touché de l'hommage que vous venez de lui rendre! Vivant, il vous a aimé comme un père; mort, vous

l'avez loué en fils reconnaissant et avec une effusion de sentiments qui semble ne laisser plus rien à dire à quiconque voudrait le louer après vous.

Qu'il me soit permis pourtant, à moi qui fus constamment l'objet de sa bienveillance toute particulière, à moi qui, soit dans le corps politique qu'il a si noblement présidé, soit dans le corps enseignant qu'il a dirigé [1], ne l'ai presque pas quitté pendant quinze années, qu'il me soit permis d'ajouter quelques traits à l'éloge d'un illustre ami dont la vie semble s'être partagée entre la gloire de bien faire et la gloire de bien dire.

Vous avez, monsieur, trop bien apprécié les écrits de M. de Fontanes pour que je m'étende beaucoup sur cette partie de sa renommée; ils sont d'ailleurs connus de toute l'Europe littéraire. Le poète et l'orateur y puiseront incessamment tous les secrets de l'art d'écrire; l'un y étudiera cette coupe de vers harmonieuse et savante, et ce mélange, devenu si rare, de la poésie d'images et de la poésie de sentiments; l'autre, cette noble élégance, cet heureux choix de formes et d'expressions oratoires, cette variété de tons et de mouvements, cet intérêt de style dont le secret, si connu des écrivains de notre grand siècle, paraissait presque perdu, et qui distingua les premières productions de votre prédécesseur; car, grace aux dons de la nature, perfectionnés

(1) Voir la note (*a*) à la fin de ce discours.

par une éducation forte, ses essais en prose, ainsi qu'en vers, semblèrent les ouvrages d'un maître; il se montra un écrivain classique presque en sortant des études.

Quoique divers genres de mérite brillent dans le style de M. de Fontanes, on peut dire que son principal caractère est la dignité. Oui, c'est la dignité qui domine dans ses écrits comme dans sa vie, et jamais le mot si connu de Buffon ne fut susceptible d'une plus juste application. Cette dignité n'est point la pédanterie; elle est encore moins l'orgueil; elle est la compagne assidue de l'aménité, de la simplicité et de la grace. C'est un sentiment délicat de toutes les bienséances; c'est le *quod decet* des Latins, c'est le bon goût chez les Français.

Cette qualité dominante du style et du caractère de M. de Fontanes le rendait particulièrement propre à traiter les sujets élevés, les matières difficiles. Aussi voyons-nous à quelle hauteur il s'est maintenu toutes les fois qu'il a eu à parler, ou des sublimes vérités de la religion et de la morale chrétiennes, ou des devoirs de la politique, ou des destinées de la France. Plus les circonstances étaient graves et embarrassantes, moins il paraissait gêné dans son langage; l'obstacle même semblait doubler sa force. Ni sa proscription de 93, ni celle de vendémiaire n'avaient pu étonner son courage ou étouffer sa pensée, et quand le club de Salm sonne le tocsin de fructidor, échappé, par un exil

de son choix, aux déserts de Synamary, M. de Fontanes plaide encore, du fond de sa retraite, la cause du malheur et de la vertu avec autant de chaleur et de pathétique qu'il avait naguère proclamé le respect des morts et l'inviolabilité de la tombe.

Cependant un homme vient qui, renversant tous les tyrans subalternes dont l'abjection fatiguait la France, et s'emparant, moitié par ruse, moitié par violence, de l'héritage sanglant de la révolution, se dit : Je veux régner. Il se le dit, et il règne. Aussitôt la révolution pâlit d'effroi ; nos maux les plus cruels sont d'abord soulagés ; nos alarmes les plus vives s'éloignent par degré ; pour la première fois depuis dix ans, nous nous étonnons de vivre avec quelque sentiment de sécurité. Les familles sont délivrées de la loi des otages, digne sœur de la loi des suspects ; les déserts de Synamary nous rendent le trop faible reste des proscrits jetés sur cette terre dévorante. La reconnaissance et l'espoir ne devaient-ils pas pénétrer alors dans les cœurs toujours généreux et souvent crédules des royalistes? Une circonstance redouble cet espoir ; M. de Fontanes est appelé à faire l'éloge funèbre de Washington. M. de Fontanes ! un proscrit ! un zélé partisan des Bourbons ! Et que célèbre-t-il davantage dans ce chef-d'œuvre de goût et d'éloquence? Sont-ce les talents guerriers du héros américain ? Non, mais sa modération et son bon sens. Modération ! bon sens ! Quelle était donc la pensée secrète du pané-

gyriste en faisant l'éloge de pareilles vertus? Était-ce une leçon de magnanimité qu'il voulait faire entendre? Mais ce qui sembla le plus autoriser des conjectures favorables à d'augustes infortunes, ce fut ce passage du panégyrique où l'auteur retraçait à notre souvenir l'angélique bonté de Marie-Antoinette, comme s'il eût voulu par-là préparer nos cœurs à revoir un jour l'héritière de ses vertus héroïques.

Hélas! si M. de Fontanes partagea lui-même un moment ces illusions, combien il devait être un jour cruellement désabusé! Il crut de bonne foi, et pendant long-temps, que l'homme, pour qui la gloire militaire avait tant d'attraits, pourrait bien n'être pas insensible à une gloire plus vraie et plus solide; que son propre intérêt lui pourrait suggérer, sinon de généreux sacrifices, au moins des idées d'ordre et de décence publique dont la patrie avait tant besoin; qu'il serait même possible de les faire naître et se développer par des conseils mêlés de louanges habiles; et que, si la France ne recouvrait point d'abord son roi par les mains d'un capitaine illustre, elle pouvait du moins lui devoir le retour des principes monarchiques sans lesquels le retour du monarque lui-même devenait désormais impossible; car les restaurations ne sont pas seulement l'ouvrage des hommes; elles doivent être surtout l'œuvre des doctrines, et ce serait bâtir sur le sable que de vouloir relever l'édifice du pouvoir légi-

time sur le terrain mouvant des idées révolutionnaires.

Le plus grave des historiens selon l'expression de Bossuet, Tacite ne blâme point Agricola d'avoir cherché, par amour du bien public, à captiver l'esprit de l'empereur, et cet empereur était Domitien! Il l'en remercie au contraire; il le félicite de ne s'être point précipité vers une mort certaine et sans fruit par une opiniâtreté inflexible et une vaine jactance de liberté.

Qui aurait le droit d'être plus sévère que Tacite? Ne soyons donc pas surpris que, quand même l'imagination de M. de Fontanes n'aurait pas dû naturellement être frappée par le spectacle d'un homme si extraordinaire et d'événements si merveilleux, il se soit laissé facilement séduire par l'espérance d'être le conseiller de cet homme et de le pousser à l'anéantissement de la révolution, seule espérance qui ne fût pas alors sans fondement.

Admis dans la confiance de celui qui pouvait tout, quelle fut alors la conduite politique de M. de Fontanes? Il avait conservé la dignité de son caractère et de son talent dans les temps de licence; il la conserva sans tache dans les temps de servitude.

Ici les faits parlent, mais j'éprouve l'embarras du choix.

Quel langage nouveau se fait entendre tout à coup du haut de cette tribune d'où étaient partis

si long-temps, pour infecter le monde, tant de blasphèmes odieux, tant de criminelles folies! Au lieu même où, naguère, la *Raison* de 93 insultait au Dieu des chrétiens, quel est cet orateur qui ose proclamer que « Toutes les pensées irréligieuses sont des pensées impolitiques, et que tout attentat contre le christianisme est un attentat contre la société [1]? »

Quand les ministres d'un conquérant viennent, en demandant de nouveaux impôts, vanter au Corps législatif les victoires de leur maître, quel est ce sage qui leur répond : « Quelle que soit au dehors la renommée de nos armes, le Corps législatif craindrait de s'en féliciter, si la prospérité intérieure n'en était la suite; notre premier vœu est pour le peuple et nous devons lui souhaiter le bonheur avant la gloire [2]. »

Enfin, lorsque, après avoir chassé du trône une royale maison pour y essayer un roi de sa famille, le vainqueur envoie au Corps législatif les drapeaux conquis; lorsqu'il fait retentir, autour de ces trophées qu'il attriste, les plus violentes injures contre la dynastie vaincue et principalement contre une reine infortunée, quelle généreuse voix s'écrie : « Malheur à moi si je foulais aux pieds la grandeur abattue et si, sur le berceau d'une dynastie nou-

(1) 1er décembre 1804.

(2) 5 mars 1806.

velle, je venais insulter aux derniers moments des dynasties mourantes! Je respecte la majesté royale jusque dans ses humiliations, et, même quand elle n'est plus, je trouve je ne sais quoi de vénérable dans ses débris [1]. »

Quel autre, en présence de la prospérité la plus insolente qui fût jamais, quel autre eût osé être juste avec tant de courage? Mais ce qui recommande bien plus hautement encore ces mémorables paroles à l'admiration de l'histoire, c'est que cette maison royale, insultée par un soldat et protégée par un orateur, portait le nom de Bourbon, et que cette reine, si impitoyablement outragée, était l'auguste aïeule de notre nouvelle Jeanne d'Albret.

Ah! quand le cœur de M. de Fontanes n'aurait pas été constamment le foyer de tous les sentiments généreux, quels nobles élans n'y eût pas fait naître le nom seul des Bourbons? Les Bourbons! tout ce qui les lui rappelait lui était cher; tout ce qui les avait servis, tout ce qu'ils avaient aimé lui était sacré. Ce fut parmi leurs plus ardents serviteurs qu'il se choisit ses plus intimes amis.

A leur tête, il est juste de placer ce preux citoyen, cet orateur chevalier, amant passionné de toutes les vraies gloires, doué de la raison la plus haute et de l'imagination la plus vive, zélé défenseur de nos libertés, et dont la plume a gagné vingt batailles à

(1) 11 mai 1806.

la monarchie; génie heureux et brillant qui, jeune encore et du milieu même de l'athéisme des lois et des mœurs, ralluma dans les cœurs le christianisme éteint et opéra dans les esprits une sorte de première restauration, par le charme entraînant, et, si j'ose ainsi m'exprimer, par la nouveauté de son éloquence.

Jamais deux hommes ne furent liés par une plus honorable conformité de sentiments, et jamais cette liaison ne fut plus étroite que lorsqu'elle pouvait être plus dangereuse pour l'un et l'autre.

Tous deux en faisaient gloire; tous deux y puisèrent des inspirations éloquentes. Qui me démentira si je dis que les admirables stances qu'adressa M. de Fontanes au chantre persécuté d'Atala et de Cymodocée ne le cèdent en rien à ce que la muse de l'amitié inspira de plus gracieux et de plus touchant à Ovide parlant de Tibulle, à Horace écrivant à Virgile?

Cette amitié de deux royalistes, cette intimité de deux hommes d'une si grande renommée ne pouvait manquer de faire ombrage.

Les sentiments secrets de M. de Fontanes se trahissaient souvent; plusieurs réponses hardies avaient averti déjà que, s'il avait été séduit dans les premiers temps, il commençait à ne plus l'être, et que, s'il avait cru pouvoir, comme il le disait familièrement lui-même, céder sans danger quelques

avant-postes, il était bien décidé à défendre le corps de la place. « Pensez-vous toujours à *vôtre* duc d'Enghien, lui dit un jour son meurtrier? — Mais il me semble, répondit-il, que l'empereur y pense autant que moi. »

« — Faible politique que vous êtes, lui dit-il une autre fois, à propos du même crime, lisez cette note diplomatique et voyez si le cabinet qui me l'envoie juge ma conduite aussi sévèrement que vous. » M. de Fontanes lit la note et répond : « Cela ne prouve rien, sinon qu'on croit dans ce cabinet que vous serez avant peu le conquérant et le souverain du pays. »

Un jour (c'était en 1804), le bruit courut que monseigneur le duc de Berry était caché dans Paris et que l'autorité le faisait chercher. « Ah! s'écria M. de Fontanes, sans songer au danger de son exclamation, que ne vient-il chez moi! je le couvrirais de mon corps. »

M. de Fontanes avait provoqué la restauration des tombes royales de Saint-Denis, qu'il a depuis célébrées en si beaux vers; il osa plus : il conseilla des autels expiatoires. Celui qui occupait le trône de Louis XVI recula devant la crainte de donner de l'humeur aux assassins, et, cette crainte dont il rougissait, il ne pardonna pas à M. de Fontanes de l'avoir devinée.

L'orage grondait sur la tête du président; il ne tarda pas à éclater. Un discours de clôture, où il

repoussa avec une courageuse dignité un bulletin impérial, insolent pour le Corps législatif et injurieux pour toute la nation, décida son éloignement.

Alors disparut du sein de cette assemblée jusques au dernier fantôme de liberté. Une seule voix avait pu s'y faire entendre; mais aussi quelle voix! et, quand elle se tut, quel silence!

Cependant, près de deux ans avant sa disgrace, M. de Fontanes avait été appelé à une autre dignité, celle de grand-maître de l'Université de France; mais celle-ci, l'homme qui osait tout n'osa pas la lui ôter, tant l'opinion publique qui avait précédé et déterminé son choix semblait l'avoir consacré d'une manière irrévocable. Par quel prodige en effet, M. de Fontanes avait-il, en si peu de temps, rappelé aux études sérieuses, à la discipline, aux sentiments religieux, une jeunesse alors sans principes, sans frein et presque sans maîtres? Que de résistances à combattre! que de difficultés à vaincre! mais l'écueil où tout autre que lui aurait échoué, c'était le caractère du chef du gouvernement, de cet homme inconséquent et fantasque, qui concevait de vastes desseins et n'osait se servir des éléments nécessaires à leur exécution; qui sentait la nécessité de la religion et se défiait de ses ministres; qui voulait un enseignement public et redoutait un corps enseignant; qui, de toutes les sciences qu'il affectait de protéger, n'estimait, pour

lui, que la science du pouvoir, et, dans les autres, que celle de l'obéissance; qui enfin ouvrait de toutes parts des maisons d'éducation pour y former, non des hommes et des citoyens, mais des esclaves et des soldats.

Vous le savez, monsieur, vous que notre grand-maître accueillit dans l'Université naissante, pour en être un des plus beaux ornements, vous savez tout le bien qu'il y fit sous la domination d'un despote!... Que n'y eût-il pas fait sous le règne d'un Bourbon?

M. de Fontanes ne conserva les rênes de l'Université que dix mois après la première Restauration. Dans sa retraite il n'éprouva qu'un regret, c'est de n'avoir pu achever son ouvrage. Il revint sans murmurer, et même avec bonheur, à ces doux loisirs littéraires dont le goût toujours si vif, dont le charme toujours si puissant, vivifiaient, embellissaient sa solitude, comme ils avaient souvent rempli le vide des places et des dignités.

Mais tout à coup la plus affreuse calamité frappa la France; l'homme fatal reparut! On se rappelle avec quel empressement il rechercha, dès le jour de son arrivée, tous ceux en qui des intérêts froissés lui faisaient supposer quelque retour secret vers son autorité. Il n'oublia pas le grand-maître de l'Université; il n'en obtint que des refus.

La joie qu'éprouva M. de Fontanes au retour du roi fut aussi vive que sa douleur avait été pro-

fonde, non qu'il songeât à voir sa noble conduite récompensée par de nouveaux honneurs ou par de grands emplois : il aimait nos Bourbons pour eux-mêmes; il trouvait dans le bonheur de les servir le prix le plus doux de ses services. Sans ambition, sans faste, plein de franchise dans le cœur, d'élévation dans l'esprit, de simplicité dans les manières, facile, obligeant, affectueux, aimant la jeunesse, adorant le talent, d'une générosité peu commune, d'une bonté constante et d'une foi sincère; tel fut M. de Fontanes, tel fut l'homme dont la monarchie, les muses et l'amitié doivent également déplorer la perte.

Perte immense! perte irréparable pour cette Académie! Oui, malgré vos titres littéraires, monsieur, malgré le talent dont vous venez de donner de nouvelles preuves, vous nous pardonnerez de répéter, vous répéterez avec nous : perte vraiment irréparable!

Toutefois, si M. de Fontanes est un de ces hommes supérieurs auxquels on succède sans prétendre à les remplacer, nous lui avons du moins donné pour successeur l'écrivain qui pouvait le mieux peut-être célébrer sa mémoire, celui que nous avons cru le plus propre à nous consoler de l'avoir perdu; et c'est un grand adoucissement à nos regrets de retrouver en vous, monsieur, plusieurs des qualités brillantes que nous admirions en lui.

Comme lui, en effet, vous avez, de bonne heure, nourri votre esprit et fécondé votre imagination par la lecture assidue des anciens. Vous étiez érudit dès le collége; aussi M. de Fontanes, qui vous avait confié à vingt ans une chaire de rhétorique où vous aviez des élèves à peu près de votre âge, ne tarda-t-il pas à vous nommer professeur à l'École Normale et à la Faculté, où vos élèves étaient plus âgés que vous. Cette étendue de savoir dans l'âge de l'inexpérience, cette maturité de raison et de goût dans la saison de l'étourderie et de l'imagination, étonnaient et charmaient le grand-maître, comme s'il eût oublié qu'il en avait lui-même autrefois donné l'exemple.

Quelle fut sa joie presque paternelle lorsque l'Académie vous décerna le prix d'éloquence pour votre *Éloge de Montaigne!* prix glorieux en effet pour vous, monsieur, car le sujet offrait des difficultés de plus d'un genre; et le hasard, comme pour rehausser encore l'éclat de votre victoire, vous avait donné les plus redoutables concurrents.

L'heureuse année de la Restauration vit couronner dans cette même Académie votre *Discours sur la critique*, ouvrage plein de vues fines et d'aperçus délicats présentés avec une rare élégance, et qui rappela aux deux grands monarques, témoins de votre triomphe, la manière piquante, le style vif et léger des ingénieux écrivains du dix-huitième siècle si bien accueillis à la cour de leurs aïeux.

Une troisième palme académique suivit de près les deux autres, et l'on commença dès lors à croire que celui qui les avait remportées méritait de s'asseoir bientôt parmi ceux qui les décernaient et de passer incessamment du banc des candidats au fauteuil des juges.

Votre *Éloge de Montesquieu* n'est pas seulement remarquable par ce talent de critique littéraire que vous aviez déjà montré et qui s'est si heureusement et si diversement développé depuis, dans vos notices sur Lucain, Cicéron, Lucrèce, Fénélon et Milton. Tout en paraissant se renfermer dans les limites matérielles du concours, votre esprit a pris un vol hardi; quelques pages vous ont suffi pour une composition d'un genre élevé; c'est un vrai tableau d'histoire dans le cadre étroit d'un portrait.

J'arrive, monsieur, à un ouvrage auquel vous avez dû attacher beaucoup plus d'importance, à votre *Histoire de Cromwell*.

Cromwell! A ce nom, que de souvenirs se réveillent dans l'ame du lecteur! Et, si ce lecteur est Français, à quelles émotions profondes ne doit-il pas s'attendre? Peut-on lire en effet les malheurs de Charles Ier, sans se rappeler une autre victime ornée de plus de vertus encore, et sans déplorer cette fatale ressemblance de destinées que l'antique loyauté française semblait rendre à jamais impossible? Dans le récit des fléaux que ce premier crime attira sur l'Angleterre, qui ne retrouve tous ceux

dont la France a gémi ? Quelle effrayante conformité de forfaits! Quelle conformité touchante de dévouements héroïques! Et, pour n'en citer qu'un exemple, en s'attendrissant sur le sort de ce brillant et fidèle Montrose qui vécut, combattit et mourut en héros, à trente-huit ans, chantant en vers sa dernière heure et son affreux supplice, comment ne pas donner des larmes à la mémoire de ces Français généreux qui, comme lui, défendirent si long-temps, sans espérance et au prix de leur sang, la cause de leur roi et terminèrent, comme lui, leur noble vie par une mort plus noble encore?

Heureux l'historien qui trouve dans son ame tout le talent nécessaire à de pareils tableaux! Je dis dans son ame, car, en dépit du système contraire qui a dominé dans ce siècle et qui a égaré plusieurs écrivains d'ailleurs recommandables, ce serait, je pense, une grave erreur en littérature, et plus grande encore en morale, de croire que la raison et l'impartialité suffisent à un historien, et que l'imagination, et même la passion (j'entends la passion de la justice), ne lui soient pas nécessaires. Qu'il soit impartial dans le récit des faits, c'est un devoir; mais indifférent dans ses jugements! c'est, ce me semble, l'oubli le plus complet de sa mission. La justice aussi est impartiale; mais elle condamne et elle absout; l'histoire, comme la justice, doit absoudre et condamner.

Eh! qui donc effraierait les tyrans et les usurpa-

teurs à venir, si leurs devanciers dans la carrière du crime étaient traités avec tout le sang-froid, avec tous les ménagements d'une impartialité philosophique?

Quelles leçons les nations puiseraient-elles dans les fastes historiques si, lorsqu'un peuple, par le plus odieux outrage qu'on puisse faire aux lois les plus saintes, a mis ou a laissé mettre en jugement son roi, l'historien ne consignait en caractères de feu et les derniers vœux de la royale victime, et les protestations des sujets fidèles, et les repentirs publics, et s'il n'appelait pas sur de tels attentats l'exécration des siècles?

Enfin, dans l'exil, dans les fers, et jusque sur l'échafaud, quelle est, après la religion, la plus grande consolation de l'innocence immolée ou de la grandeur déchue, si ce n'est l'histoire? Quels illustres infortunés n'ont levé les yeux vers elle à leurs derniers moments, n'ont espéré dans sa justice, et, privés de défenseurs parmi leurs contemporains, ne se sont reposés sur elle du soin de les défendre au tribunal de la postérité?

Historiens, et vous surtout, historiens de notre belle France, ah! laissez, laissez l'indifférence au genre d'écrits auxquels elle est permise, ou qui y sont condamnés; gardez-vous de rester neutres entre le juste et l'injuste, entre la félonie et la fidélité. Neutralité funeste! qui tuerait bientôt et la morale, et le talent, car il n'y a plus de talent, là

où il n'y a plus de conscience. Passionnez-vous pour le malheur, passionnez-vous contre la tyrannie, et même, suivant l'expression noblement éloquente d'un homme d'état célèbre, ne craignez pas *d'insulter jusqu'à la gloire toutes les fois que la gloire n'est pas la vertu* [1] !

Tels sont sans doute, monsieur, vos sentiments et vos doctrines. Vous n'êtes pas, vous ne pouvez pas être de ces hommes indifférents qui, à force de vouloir être justes comme la vérité, sont injustes comme la fortune. Vous louez vivement la vertu dans votre histoire et vous parlez du crime, même heureux, sans ménagement. Quelquefois pourtant on serait tenté de croire que votre esprit, naturellement judicieux et modéré, s'est un peu laissé séduire par ce système d'impartialité historique que j'ai cru devoir combattre tout à l'heure, et c'est à cela peut-être qu'il faut attribuer le défaut de couleur et d'énergie qu'on a remarqué dans quelques-uns de vos tableaux; défaut, je m'empresse de le dire, heureusement racheté par une foule de traits spirituels et de réflexions profondes, par des portraits hardiment dessinés, par des récits pleins de mouvement.

Ah! qui peut mieux que vous, monsieur, se mettre au-dessus des faux systèmes, des influences fatales

(1) Le prince de Taleyrand : *Rapport à l'Assemblée nationale sur l'instruction publique.*

au talent, et répandre dans ses ouvrages cet intérêt qui les fait vivre, cet intérêt qui vient de l'ame de l'écrivain et s'empare de l'ame du lecteur? Avec quelle franchise de langage, avec quelle vérité de couleurs n'avez-vous pas attaqué, dans plusieurs de vos écrits, et le despotisme de la licence populaire, et la complicité de la peur, cette fidèle auxiliaire des révolutions, et l'attentat du 21 janvier, et les crimes de l'usurpation? Qui mieux que vous a caractérisé l'assassinat du duc d'Enghien, lorsque vous avez dit que, *par ce meurtre, l'usurpateur s'était approché du régicide autant qu'il avait pu?*

Enfin, monsieur, cette fatale épreuve du 20 mars, où tant de faibles ont succombé, où tant de forts ont chancelé, a-t-elle ébranlé votre fidélité? N'est-ce pas à cette époque que, vous témoignant ma joie de vous voir si attaché à la cause du roi, vous me répondîtes devant plusieurs témoins et avec un accent que je n'oublierai jamais : *J'aime les Bourbons de toute la haine que je porte à leur ennemi?* Et lorsque, empruntant le nom de quelques écoliers du collége où vous professiez et les supposant même autorisés par leurs maîtres, je ne sais quel pamphlétaire osa publier une pétition calomnieuse pour l'antique race de nos rois, ne vous vit-on pas, monsieur, rédiger, signer le premier et imprimer dans une feuille publique une protestation où vous et vos honorables collègues donniez à cet impudent

faussaire un démenti aussi éclatant que périlleux[1]?

Vous éprouverez plus que jamais, monsieur, l'influence des bonnes doctrines sur le talent dans la composition de l'ouvrage qui vous occupe en ce moment, l'*Histoire morale et littéraire du moyen-âge pendant les premiers siècles de l'Eglise*. Quel tableau que celui de la société régénérée par le christianisme, par cette religion d'espérance, descendue du ciel pour servir, comme vous le dites vous-même, de contrepoids à l'esclavage de la terre! Quelle galerie de portraits va s'offrir à vos pinceaux! Que de génies bienfaisants, dont les écrits sont aujourd'hui, ou ignorés, ou méconnus, verront renaître sous votre plume leurs titres à notre reconnaissance et à notre admiration! Dans votre excellent *Discours sur l'oraison funèbre*, vous avez déjà éloquemment protesté contre l'oubli de l'auteur de l'*Essai sur les éloges*. Vous achèverez de venger leur mémoire, en nous reproduisant les traits de cette éloquence de l'enthousiasme et du martyre qui remplaça et surpassa quelquefois les merveilles de la tribune de Rome et d'Athènes.

Poursuivez, monsieur, cette honorable entreprise. L'Académie attend beaucoup de vous. Admis dans son sein, par une exception presque sans exemple, à l'âge de trente ans, vous avez déjà justifié son choix; faites maintenant qu'elle s'en glorifie.

(1) Voir la note (*b*) à la fin de ce discours.

Mais que ne devez-vous pas surtout à ce monarque auguste qui met la gloire des lettres au rang des plus grandes gloires et les bons ouvrages au rang des belles actions, à ce Roi législateur qui nous a rendu les deux biens les plus chers aux écrivains, la paix et la liberté, la liberté dont la Charte est pour nous le gage immortel!

Ah! continuez, monsieur, d'instruire l'élite de la jeunesse française qu'il a confiée à vos soins, et par le bon goût de vos écrits, et par le charme puissant de vos improvisations. Que cette jeunesse généreuse, que tant d'esprits pervers ont cherché à égarer, apprenne de vous à fuir toutes ces passions qui troublent le présent et gâtent l'avenir, à connaître et à pratiquer ses devoirs avant de s'occuper de ses droits, à n'ouvrir son ame qu'aux émotions nobles et douces, et à n'aimer enfin que ce qui doit la rendre heureuse : la vertu, le prince et la patrie.

NOTES DU DISCOURS

POUR LA RÉCEPTION DE M. VILLEMAIN.

(*a*) En 1809, M. de Fontanes me fit l'honneur de m'appeler au conseil de l'Université, et, comme s'il avait le dessein d'y rendre mes travaux encore plus doux, il m'y donna en même temps pour collègues deux de mes plus honorables et plus chers amis, MM. Després et Becquey, l'un, homme de lettres distingué, dont j'ai déjà parlé dans mes préfaces, l'autre excellent administrateur, à qui la Restauration eut depuis tant de raisons de s'applaudir d'avoir confié successivement la direction générale du Commerce et celle des Ponts et chaussées.

(*b*) La feuille publique où parut la noble protestation des professeurs de Charlemagne devait être et fut en effet *le Journal général de France* qui n'était lui-même qu'une protestation quotidienne contre l'usurpation des Cent-Jours, et dont mon ami M. Feuillant était alors directeur et principal rédacteur. Je saisis avec joie cette occasion de rendre publiquement hommage au caractère, au courage et au talent de ce publiciste qui, depuis (en 1817), sous le titre de *Lois fondamentales*, a publié un écrit plein de vues fines, profondes et malheureusement prophétiques sur la situation politique de la France.



SOCIÉTÉ ROYALE

DES BONNES-LETTRES.

DISCOURS.

C'est assurément une grande satisfaction pour la conscience que de n'avoir jamais changé d'opinions politiques, que d'avoir pensé et agi constamment dans le même ordre d'idées et de sentiments, pendant quarante années de révolution; mais c'est de plus un immense avantage de position dans le monde; car nul homme de cœur, de quelque parti qu'il soit, ne se hasarde à vous blâmer; et, si cet avantage appartient à un écrivain, il peut sans redouter, et même sans étonner personne, réimprimer aujourd'hui ce qu'il a publié à des époques antérieures. Qu'a-t-on à lui dire? Il suit la ligne qu'il croit la meilleure; il est de bonne foi, et jamais en France la bonne foi n'a manqué d'estime.

DISCOURS DE CLOTURE

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE DU 31 MAI 1822.

Messieurs,

En acceptant l'honneur de faire le discours de clôture de vos séances littéraires, sans avoir une seule fois pris la parole dans cette assemblée, n'ai-je pas à craindre de ressembler à ces historiens faisant, comme dit Molière,

« De grands récits de batailles
« Dont ils se sont tenus loin ! »

Mais si je n'ai point contribué, comme mes confrères, aux combats livrés ici pour la cause du goût et de l'honneur, j'en ai du moins été le témoin fidèle et assidu; j'en sais donc assez, et j'y ai eu assez peu de part, pour qu'il me soit permis d'en parler.

Je regrette, messieurs, d'entrer si tard dans cette noble lice, et de n'arriver qu'à la fin d'une campagne; mais j'ai dû laisser passer devant moi ceux

qui pouvaient, mieux que moi, établir la gloire de nos armes.

C'est, en effet, une véritable lice ouverte aux Croisés du royalisme que cette enceinte consacrée aux Bonnes-Lettres, c'est-à-dire aux saines doctrines littéraires et politiques, car elles sont inséparables. C'est ici que viennent s'exercer, sous le brillant étendard du *Conservateur*, les défenseurs de toutes les légitimités, de toutes les vraies gloires, du sceptre de Boileau comme de la couronne de Louis-le-Grand.

Ils le prévoyaient bien, les hommes qui s'opposèrent si vivement et si long-temps à l'établissement de cette société; ils savaient comme nous qu'aux principes du *beau* en littérature se rattachent nécessairement les principes du *bon* en politique et en morale; ils redoutaient l'influence d'une tribune où la France monarchique trouverait enfin un organe dans la France littéraire, où l'opinion des vrais hommes d'état serait professée par des hommes de goût; ils tremblaient pour leur déplorable système qui n'osait avouer la vertu par égard pour le vice, qui imposait silence aux honnêtes gens par la crainte des factieux, et qui ne connaissait d'autre moyen d'étouffer les cris de révolte que d'interdire aux Français le cri de : *Vive le roi!*

Grace à la Providence, qui ne permet jamais en France un long empire à la sottise, ce système est tombé; les royalistes ont pu professer leurs doc-

trines, et, dès la première année de son établissement, la société des Bonnes-Lettres a justifié et les espérances de ses fondateurs, et les alarmes de ses ennemis.

Son utilité et son éclat ont redoublé cette seconde année. Elles retentissent encore à nos oreilles, ces leçons de morale inspirées par un esprit si juste et par un cœur si loyal; ces leçons, tantôt écrites avec un abandon qui leur donnait le charme d'une improvisation, tantôt improvisées avec toute l'élégance d'un discours écrit.

Parlerons-nous de l'écrivain qui a continué si dignement le tableau littéraire tracé par La Harpe? Sa modestie a repoussé le titre d'héritier de ce grand critique; mais plusieurs morceaux du nouveau cours n'attestent-ils pas la légitimité de l'héritage?

Jusqu'ici les naturalistes et les géomètres, quoique la nature de leurs études dût assurément faciliter et affermir leur croyance, n'ont pas été, il faut en convenir, de bien zélés défenseurs de la foi; et ceux qui peuvent le plus s'assurer de l'existence de Dieu, par la contemplation plus immédiate et plus journalière de ses œuvres, sont, au contraire, par je ne sais quelle inexplicable contradiction, disposés, pour la plupart, au doute et à l'incrédulité.

Il appartenait à la société des Bonnes-Lettres de s'attacher des savants dont les lumières et les doctrines fussent également dignes d'éloge.

Ce double mérite recommandait le jeune et déjà célèbre astronome qui, dans son examen du zodiaque de Denderah, a réduit au néant toutes les conséquences tirées de ce monument par les adversaires de la Genèse.

Pareil hommage doit être rendu au cours de physiologie de ce digne élève d'Hippocrate, qui, se plaçant tout à coup au rang des maîtres par la solidité et l'élégante variété de ses dissertations sur les sens, a puisé dans l'organisation physique de l'homme des preuves nombreuses de sa spiritualité et de l'absurdité du matérialisme.

Quoique le cours de droit public ait été commencé trop tard et interrompu trop tôt, oublierons-nous avec quel talent l'auteur nous a montré, dans quelques leçons préliminaires, combien les sciences mathématiques peuvent prêter d'appui aux preuves morales de la création et du droit divin ?

Si d'autres travaux littéraires n'ont pas permis au jeune savant chargé du cours d'histoire moderne de tenir toutes les promesses qu'il nous avait faites, convenons du moins que, soit dans le petit nombre de points historiques qu'il a traités, soit dans quelques lectures d'un genre différent, il s'est montré le fidèle et piquant adversaire des mauvaises doctrines.

Enfin, parmi les nombreux morceaux, ou de prose, ou de poésie, qui ont été lus à la société, et

je dois placer en tête les fragments inédits de l'*Histoire des Croisades*, en est-il un seul qui n'ait été l'expression vive, énergique, élégante, des meilleures opinions, comme des plus généreux sentiments?

Aussi rien n'a manqué au succès: ni le suffrage des honnêtes gens, ni les injures des révolutionnaires.

Précieux encouragements! C'est à nous à redoubler de zèle pour les mériter toujours.

Nous continuerons, messieurs, de faire la guerre aux ennemis du *beau*, aux ennemis du *bon*; nous combattrons incessamment la révolution dans ses actes, dans ses vœux, dans ses espérances, dans sa littérature, dans son langage.

Oui, dans son langage; et ceci n'est pas une des moins importantes parties de notre mission; car, pour qu'aucun genre de désordre ne manquât à la France, les révolutionnaires ont porté l'anarchie jusque dans la langue de Racine et de Pascal. Sans parler de cette foule de mots honteusement barbares qu'ils ont inventés, chaque fois qu'ils ont eu à exprimer, ou une nouvelle folie, ou un nouveau crime, ne serait-ce pas un ouvrage utile à la littérature comme à la morale qu'un dictionnaire complet de toutes les expressions de la langue qu'ils ont dénaturées au point de nous mettre presque dans l'impossibilité de nous en servir après eux? J'en laisse le soin à de plus habiles que moi; seulement, et sans préten-

dre traiter une question littéraire dans un simple discours de clôture, qu'il me soit permis d'inspirer à d'autres le désir d'entreprendre ce vocabulaire, en citant quelques-uns des mots qui me paraîtraient devoir y figurer.

Le premier qui se présente à mon esprit, parce que c'est, je crois, le premier dont la signification ait été corrompue, c'est le mot *patriote*.

Avant la révolution, il n'était pas un magistrat, pas un officier, pas un écrivain qui ne s'honorât de ce titre [1]; les révolutionnaires s'en emparent; il devient bientôt, graces à leurs discours et plus encore graces à leurs actions, le synonyme de rebelle et de factieux. Henri IV était un roi *patriote;* les nouveaux *patriotes* sont ceux qui brisent sa statue et qui détrônent son petit-fils; et (tant la langue, les idées et les mœurs se pervertissent ensemble, et l'une par l'autre, avec rapidité!) nous voyons successivement accueillir à la barre de nos assemblées les *patriotes* du 6 octobre, les *patriotes* du 10 août, les *patriotes* du 2 septembre.

Le mot de *fraternité*, qui exprime quelque chose de plus tendre encore que l'amitié, n'offrait à l'esprit que les idées les plus douces, les plus hono-

(1) Colardeau fit, sous le ministère du duc de Choiseul, son poème du *Patriotisme*, et le vaisseau *le Patriote* donné au roi, en 1759, par une société de *patriotes* parisiens, fut préféré par Louis XVI pour être monté par lui à Cherbourg, lors de son voyage en 1786.

rables pour l'humanité; et voilà que nos *frères et amis* écrivent en lettres de sang sur leurs bannières : *fraternité ou la mort...* sois mon frère ou je te tue!

La *raison!* Qui ne rendait un culte à la *raison?* Qui n'aimait à parler au nom de la *raison?* Mais jamais fut-elle plus méconnue en France que quand on lui éleva des autels? Jamais la folie humaine eut-elle un caractère plus triste, plus effrayant qu'aux fêtes de la *Raison?* Quelles fêtes, grand Dieu! substituées à la solennité, à la sainteté touchante et sublime de tes fêtes! Une déesse prise au Palais-Royal, des prêtres en bonnet rouge et en carmagnole; des tambours, du canon et des piques; des prédicateurs de carrefour, des poètes de taverne, des scènes d'arlequin et des chants de Cannibales!

Certes, pour avoir été ainsi profanée et dénaturée, la *raison* n'en est pas moins ce qu'elle était avant d'avoir voulu détrôner Dieu; de même que la *liberté* n'a pas cessé d'être un bien désirable, pour avoir servi de prétexte et de manteau à la licence; seulement, les faux apôtres de la *raison* et de la *liberté*, en détournant ces mots de leur sens naturel, nous ont condamnés à ne plus les employer qu'avec des distinctions et des précautions oratoires.

Le meilleur des monarques, qui est en même temps le plus sage des hommes, veut mettre un terme à nos divisions. « Partez, dit-il à un fils de

« France; allez dans mes provinces; dites à mon « peuple bien aimé que ses discordes déchirent « mon cœur, et que j'ordonne à tous *union* et *oubli.* » Ces paroles paternelles, gravées d'avance dans l'ame du prince, sont portées partout avec joie, accueillies partout avec attendrissement et reconnaissance. Mais la paix générale, mais l'union de tous les Français ne conviennent point aux révolutionnaires. Que font-ils pour neutraliser l'effet des paroles du roi? Ils s'en emparent, ils les retournent, et changent un caducée bienfaisant en une arme meurtrière; ils se réunissent, non pas aux royalistes, mais entre eux, mais contre les royalistes; ils oublient... quoi? le mal qu'ils ont fait pour s'occuper du mal qu'ils veulent faire encore; et, grace à eux, ces mots si clairs et si doux, cette *union* de tous les Français commandée par le plus Français de tous, cet *oubli* de tous les torts et de toutes les injures, cette politique enfin si digne du roi très chrétien, ont désormais besoin de commentaire pour ne pas devenir un prétexte de discorde et de vengeance.

Poursuivrons-nous ce petit vocabulaire en citant encore quelques exemples?

Tout royaliste doit aimer et défendre la Charte, puisqu'elle est l'œuvre et l'un des plus grands bienfaits du roi; tout royaliste doit donc être et se vanter d'être *constitutionnel.* N'est-on pas cependant un peu embarrassé de cette qualification quand on

voit les révolutionnaires se l'appliquer à eux-mêmes ou quand on les entend parler d'étudiants constitutionnels, de pairs constitutionnels, d'éloquence constitutionnelle, de fables, de comédies, de tragédies constitutionnelles, de sérénades constitutionnelles, de dîners constitutionnels, et, pour comble de néologisme, d'insurrections constitutionnelles ?

Et le mot de *gloire nationale*, combien ne le défigurent-ils pas encore tous les jours en l'appliquant exclusivement à des expéditions militaires sans mesure, sans raison, sans justice et sans fruit ? Quoi ! la nation n'a-t-elle à se vanter d'aucune autre *gloire*, sinon plus brillante que celle de nos armes, au moins plus réelle, plus solide, et, puisqu'il faut le dire, plus véritablement *nationale!* Quoi ! des gens qui se disent philosophes estiment nos excursions sanglantes, nos conquêtes d'un jour, au point de nous les représenter comme la seule *gloire* de la France ! Tombez donc à genoux devant la *gloire* d'Attila ou de Tamerlan !

Nous pardonnons, que dis-je? nous applaudissons au vieux et brave grenadier qui, s'enflammant au récit de nos batailles, croit que, hors de là, il n'y a point de gloire. Il a vu ces batailles ; il a payé de son sang le droit de dire que rien n'est au-dessus.

Mais vous, pamphlétaires obscurs, qui n'avez jamais vu du canon que la fumée, qui n'avez jamais traversé un champ de bataille que trois jours après le combat, à quel titre parlez-vous sans cesse de *la*

gloire nationale, ou même de notre gloire militaire? Est-ce vous qui l'avez faite? Pourquoi, Tyrthées sans talent comme sans mission, hurlez-vous incessamment le mot de guerre au sein de la paix? Je conviens que, pour certains esprits, la paix est un régime fâcheux; mais prenez votre parti, la France la veut; la France se résigne au bonheur *monotone* que nous promettent les Bourbons et la Charte. La France se contente de *la gloire* qui résulte pour elle de la sagesse de son gouvernement, de la richesse de son sol qui rend l'Europe tributaire de son commerce, de la prospérité de ses finances, de la prééminence de sa littérature, du rétablissement de la morale et des conquêtes des sciences et des arts. Celles-là du moins nous resteront. Honte et malheur à qui oserait en provoquer d'autres!

Lorsque, au sein de l'Académie, adressant la parole au spirituel et élégant auteur de l'*Histoire de Cromwell*, et applaudissant à *l'impartialité* que doit apporter un historien dans *le récit des faits*, je m'élevai contre cette *impartialité de jugements* qui pèse froidement dans sa balance les rois et les régicides, les victimes et les bourreaux, toutes les bouches révolutionnaires s'ouvrirent pour m'accabler d'invectives. Pourquoi, messieurs? c'est que le mot d'*impartialité* est encore une expression de notre langue pervertie et torturée au profit de la révolution.

« Périssent les colonies plutôt qu'un principe! »

Voilà l'*impartialité* des premiers révolutionnaires. Moins violents en apparence, leurs successeurs ne tendent pas moins au même but. Qu'est-ce en effet que cette *impartialité* absolue qui va jusqu'à vouloir rester neutre entre le crime et la vertu, si ce n'est de l'insouciance et presque du mépris pour la vertu? Et de ce mépris croit-on qu'il y ait loin à la tolérance du crime? N'avons-nous pas failli périr, hélas! sous cette atmosphère de neutralité et d'indifférence qui, parée des beaux noms de modération et d'impartialité, étouffait tout sentiment généreux? Pense-t-on que la révolution n'eût pas recueilli promptement le fruit de cet engourdissement moral dans lequel on voulait plonger la nation, comme la torpille et le trembleur du Niger engourdissent le pêcheur qui les touche?

Il prévalait naguère encore, ce système léthargique; mais pourrions-nous craindre son retour? Qu'avons-nous à redouter pour notre avenir, quand il est enfin confié à des mains habiles, à de dignes ministres des fils de Henri IV et Louis XIV? Ils soutiendront la légitimité parce qu'ils aiment sincèrement la liberté; ils soutiendront la Charte parce qu'elle est à la fois l'ouvrage et la sauvegarde de la royauté; ils seront modérés parce qu'ils sont forts, et ils sont forts parce qu'ils savent vouloir; ils protégeront les lettres parce que les lettres sont l'ornement du trône, comme elles sont la gloire la plus pure et la plus durable des empires.

Ah! jouissons, messieurs, de la protection spéciale qu'ils accordent à cette société dont ils sont tous fondateurs; que, sous leurs auspices, le feu sacré qu'elle entretient s'étende et se communique à toute la France; qu'elle devienne le lien commun de tout ce qui porte un cœur français; qu'elle honore et multiplie ses professeurs; qu'elle ait même ses missionnaires, et qu'ainsi que ceux de la foi évangélique, ils recommandent à tous la concorde et l'union, sans lesquelles rien n'est fort, sans lesquelles les lumières, les talents et le zèle individuels sont stériles et impuissants.

Attirons au milieu de nous, par le charme de la littérature, par l'attrait de l'instruction et des bons sentiments, cette jeunesse née généreuse, incapable de faire le mal quand on lui montre le bien; cette jeunesse qui, pour être encore aujourd'hui la jeunesse du 13 vendémiaire et du 20 mars, et pour être à jamais dégoûtée des flatteries factieuses de ses faux amis, n'a besoin que d'entendre la vérité de la bouche d'un Frayssinous ou d'un Lacretelle.

Mais c'est surtout, messieurs, l'influence des femmes que nous devons invoquer. A quelle association utile, à quel mouvement généreux, à quelle résolution magnanime sont-elles jamais demeurées étrangères, ou même indifférentes? Quelle est l'époque de nos malheurs publics où elles n'aient pas donné l'exemple d'une intrépide fidélité à la bonne

cause? Le royalisme est inné chez les Françaises; il semble être, comme l'amour, la grande affaire de leur vie. Qu'elles embellissent nos réunions à venir, comme elles ont embelli celles qui finissent; que leur présence maintienne parmi nous cette urbanité, ce bon goût dont elles sont les modèles, et que l'on cherche en vain dans les assemblées où elles ne sont pas; que leur douce voix nous encourage; que nos discours soient inspirés par elles et participent de la chaleur de leur ame, comme de la grace de leur esprit; soutenons enfin, messieurs, de tout notre pouvoir, par nos actions et par notre langage, cette devise de nos pères, cette devise vraiment française : *Dieu, le Roi et les Dames!*



DISCOURS D'OUVERTURE,

PRONONCÉ
DANS LA SÉANCE DU MARDI 10 DÉCEMBRE 1822.

MESSIEURS,

Je ne dois point sans doute à mes faibles talents l'honneur d'avoir été choisi par vous une seconde fois, pour être l'interprète de cette société si recommandable à tant de titres. Ce qui a pu m'attirer ce nouveau témoignage de confiance, c'est peut-être la naïve expression des sentiments qui nous sont communs; c'est cet amour de la vérité exempt de toute crainte et de toute ambition; c'est cette sincérité de langage qui devrait être une vertu vulgaire, mais que vous regardez comme du courage aux jours du danger.

Du courage! A ce mot la pensée se porte naturellement sur ces hommes qui, exerçant la noble profession des armes, semblent mériter exclusivement la dénomination de braves. Qu'il me soit permis toutefois d'exposer en peu de mots, non pas que le courage est de tous les états (vérité qui ne sera ja-

mais contestée); mais que le courage que l'on nomme civil ou politique est d'un caractère non moins élevé que le courage guerrier, et qu'il est plus particulièrement le partage des hommes dont l'éducation a été la plus cultivée, et qui ont consacré leur jeunesse et leur vie tout entière à l'étude de la morale et de la littérature. Si, comme je l'espère, je n'ai pas de peine à persuader mon auditoire de cette double vérité, j'aurai en même temps, messieurs, rendu un nouvel hommage à l'utilité de notre société; car c'est au milieu de ces réunions brillantes, à ces purs foyers de lumières, que le goût des lettres et des saines doctrines se développe, se perfectionne, et c'est aussi là que le courage civil peut trouver le plus d'inspirations et de modèles.

Et d'abord, messieurs, qu'est-ce que le courage?

C'est, disaient les anciens, la science de ce qu'il faut et de ce qu'il ne faut pas souffrir; c'est l'habitude de repousser, d'accepter ou de provoquer les périls; c'est, selon l'expression latine, la *force* qui rend l'homme supérieur à la bonne, comme à la mauvaise fortune, supérieur aux infirmités humaines, et qui lui fait préférer une mort glorieuse à une vie sans honneur; c'est le lien qui unit l'ame et le corps; c'est le sacrifice volontaire de toute espèce d'intérêt personnel à l'accomplissement de ses devoirs; c'est, en un mot, la vertu combattant pour la justice.

C'est donc une expression impropre, ou plutôt une profanation, que de dire *le courage des méchants*. Est-on courageux, en effet, pour se roidir ou se révolter contre les lois et les châtiments de Dieu et de la société? pour porter publiquement secours aux esprits dépravés? pour attaquer la vie des honnêtes gens par les poisons de la presse, ou par le poignard des assassins? Non! les méchants peuvent être téméraires; ils ne sont pas courageux. Le courage n'est pas seulement l'absence de la crainte, c'est encore la crainte du blâme et d'une juste ignominie. Quel fut, dans tous les temps, le plus brave devant l'ennemi, sinon le plus soumis aux lois? et les moins timides en face du malheur ou de la mort ne sont-ils pas aussi ceux qui tremblent le plus devant le déshonneur?

Point de courage sans la vertu. Semblable à ces blocs de marbre qui attendent ou doivent soutenir nos grands édifices, et qui, de quelque côté qu'ils touchent la terre, y reposent sur une base également solide, l'homme vertueux trouve seul dans son ame de l'appui contre tous les revers, de la fermeté contre tous les périls. Ne craignez pas que les flatteries le portent au mal, ou que les injures le détournent du bien; il ne flottera point, il ne tournera point selon le vent des doctrines; il ne soutiendra point le mensonge qui peut le sauver; il ne taira point la vérité qui peut le perdre; et, à l'aspect de la mort, loin de pâlir, il s'écriera

comme Socrate : *Mort favorable! peut-être seras-tu l'honneur de ma vie!*

Mais si le courage est un sacrifice réfléchi des intérêts aux devoirs, il n'est donc point naturel au cœur de l'homme? Hélas! non, puisque, de tous les penchants de l'homme, le plus vif et le plus constant le porte à la conservation de ses jours et au soin de son bien-être

La force d'ame qui fait taire ce penchant est le fruit, non de la nature, mais de l'éducation et de l'ordre social.

Cependant on dit communément : le Français *est né brave.* Douce et patriotique croyance, confirmée par le suffrage du monde entier, loin de moi la pensée de vous repousser ou de vous démentir! Ah! si le courage n'est pas une vertu du sol français, comment expliquer le nombre de héros que compte la France, seulement dans ses soixante-huit rois? Se sont-ils créés eux-mêmes? ou tous ont-ils eu des Montausier pour précepteurs? Salut, terre favorisée du ciel! Salut surtout, race privilégiée des Bourbons, race de braves, qui brillez entre les plus braves, et dont la bonté seule a su égaler le courage héréditaire!

Mais, en général, et sauf un petit nombre d'exceptions, le courage, comme toutes les autres vertus, s'apprend et ne se donne pas. Il s'apprend par l'étude, par la réflexion, par la nécessité; il s'apprend, pour le soldat surtout, par l'exemple, qui est assu-

rément le meilleur livre d'éducation; il s'apprend enfin par les épreuves.

Quelle confiance, en effet, peut apporter au combat l'athlète qui n'a jamais reçu de meurtrissures? Mais celui qui a déjà vu couler son sang, celui dont la poitrine a gémi sous le poids du vainqueur, et qui s'est relevé chaque fois plus intrépide, voilà le lutteur qui s'élance dans l'arène, plein d'espoir et presque assuré du triomphe!

Toute vertu gagne à être souvent attaquée; les périls font le courage guerrier; les menaces, les persécutions font le courage civil. Aussi de quel éclat n'a pas brillé le vôtre, royalistes de tout âge et de toutes conditions! Quelles épreuves, quels tourments, quelles injustices ont manqué à votre éducation, pendant plus de vingt années! Tandis que nos soldats, soutenant la renommée de notre courage guerrier, châtiaient, par la victoire, l'indolence ou la fausse politique des rois, quels exemples de courage civil ne donniez-vous pas dans l'intérieur de la France! Que d'exils honorables! que de fers glorieux! que de morts sublimes! La révolution vous dépouillait de vos biens, mais vous gardiez l'honneur; vous périssiez, mais vous ne fléchissiez pas; et la rage de vos bourreaux s'est lassée avant votre constance. Royalistes français! vous ne pouviez faire plus; mais pouviez-vous faire moins, quand vous aviez sous les yeux cette royale famille,

incomparable en ses douleurs, incomparable en sa résignation, modèle accompli d'infortune, modèle accompli d'héroïsme ?

Et vous, hommes à jamais illustres, courageux défenseurs de la victime du plus grand forfait qui ait rougi la terre depuis le Déicide, vous dont les noms marcheront à l'immortalité avec celle du roi-martyr, pardon, si je remarque, non pas certes pour diminuer votre gloire, mais pour augmenter la gloire des lettres, que vous apparteniez à des compagnies littéraires ! Et n'est-ce pas aussi parmi les écrivains de cette affreuse époque que l'on peut citer les plus touchants modèles de courage et de fidélité ; les Royou, les Durosoy, les Roucher, les Suleau, les Cazotte, et tant d'autres dont les noms seuls prouvent, mieux que je ne puis le faire, combien l'étude constante des bonnes lettres élève et fortifie l'ame humaine et la rapproche de la source immortelle de toute lumière et de toute vertu ?

Si, du règne de l'anarchie, nous passons au règne de l'usurpation, c'est encore dans la littérature et dans nos sociétés savantes que nous trouvons le plus grand nombre de ces traits de courage politique qui ont droit à notre admiration.

Celui qui s'empara du trône de France ne dédaignait pas de moindres larcins ; le domaine de Navarre lui plut ; il en dépouilla les héritiers du prince de Bouillon. Dès le lendemain il reçut un mémoire

imprimé, signé de deux hommes de bien[1] et distribué dans tout Paris. On y lisait : « Un monarque « trouva comme vous que le *moulin de Sans-Souci* « était à sa convenance ; mais tout son despotisme « fléchit devant ces mots : *Il y a des juges à* « *Berlin.* »

Le vainqueur de Marengo devient jaloux du vainqueur de Hohenlinden. Celui-ci est impliqué dans une conspiration, comme jadis ces généraux ou sénateurs romains dont la gloire pure et sans tache importunait les Néron et les Tibère. On le jette dans un cachot ; on le traduit devant un tribunal spécial ; mais dans ce tribunal siégeait un lettré, un helléniste, un caractère antique, un juge enfin digne des plus beaux temps de la magistrature française[2]. *Condamnez le prévenu*, lui dit-on, *le premier consul lui donnera sa grace. — Et nous*, réplique vivement le commentateur de Plutarque, *et nous, qui nous donnera la nôtre?* Paroles sublimes, dignes de Plutarque même, ou plutôt dignes des grandes ames dont sa plume nous a transmis les héroïques vertus ! Admirable réponse, qui ne périra pas plus dans la mémoire des hommes que cette exclamation naïve échappée à la colère du premier consul, à la vue du magistrat : « Sortez de mon palais, sortez de « mes tribunaux, *juge prévaricateur!* »

(1) MM. Jolly et Ferey, anciens avocats au parlement de Paris. Voy. au 1er vol. la dédicace et la préface de *l'Avocat*.

(2) M. Clavier.

Cependant les révolutionnaires, un moment comprimés, avaient repris une attitude menaçante. Ils consentaient à s'allier avec la tyrannie; mais ils exigeaient un gage, et, selon leur coutume, ils demandaient du sang. Il leur en fut promis, et du plus pur, du plus précieux qui soit sous le ciel!

A la fatale nouvelle du crime de Vincennes, la faction régicide tressaillit de joie; Paris fut muet de stupeur.

Mais non, tout ne fut pas muet, et l'indignation publique trouva encore pour interprètes deux de nos plus illustres écrivains.

Oh! qu'il m'est doux de les pouvoir citer, messieurs, sans sortir en quelque sorte de cette enceinte, et en associant ici, par mes hommages, comme ils étaient eux-mêmes associés par l'amitié, deux noms qui ont successivement honoré la présidence de cette société naissante!

L'un envoya le jour même avec éclat sa démission d'un emploi diplomatique, et, par cette haute leçon, donnée tout ensemble, et au meurtrier qui souillait un trône, et aux souverains légitimes qui hésitaient encore à rompre avec lui, se montrait déjà digne de s'asseoir un jour à cet auguste sénat de Vérone, rassemblé pour le salut de la civilisation.

L'autre!... hélas! messieurs, il n'est plus là pour jouir de sa gloire! O vous, dont l'amitié fut le plus grand bonheur et sera jusqu'à la tombe le plus ho-

norable et le plus doux souvenir de ma vie, que je me trouve heureux d'être comme forcé de parler encore une fois de vous, puisque mon sujet veut que je rappelle les plus beaux traits de courage qui aient illustré les temps modernes et les lettres françaises!

Plusieurs de ceux qui m'écoutent pourraient attester au besoin que, dans la semaine même de son attentat, celui qui pouvait tout alors, voulant endormir ses remords au bruit des louanges, fit venir M. de Fontanes, et, d'une voix menaçante, le somma de saisir l'occasion prochaine d'une communication législative pour dire à la fois *du bien de lui et du mal des Bourbons.*

La séance législative s'ouvre; il répond avec son talent accoutumé aux orateurs du Gouvernement, ce noble président d'un corps politique asservi, cet homme de bien si profondément initié dans les secrets de l'éloquence, et qui cacha si souvent sous les formes de la louange les plus touchants hommages à des dynasties vaincues, et les plus grandes leçons à un pouvoir sans limite et sans frein; il répond; et, appelant au secours de sa conscience ses ressources ordinaires, il irrite, il blesse le despote, plutôt qu'il ne le flatte, en refusant à ses remords ce qu'ils avaient invoqué et en s'obstinant à ne parler que de *la sagesse de ses lois.*

Une de ces mains vénales qui ne manquent pas plus aux tyrans que des cœurs corrompus, à ces mots:

sagesse de SES LOIS, ose substituer dans le *Moniteur:* sagesse *de ses mesures!*

Mesures, lisez *lois*, exige impérieusement, à son tour, par un *erratum* dans le *Moniteur* du lendemain, le seul représentant qu'eût alors la dignité française à la tribune nationale; et cet *erratum* retentit dans toute la France.

O vous tous qui vous rappelez cette sombre journée du 21 mars 1804, dites-nous si c'est là du courage, de l'honneur et de la vertu!

Et ne retrouve-t-on pas cette même hauteur de sentiments dans ces paroles du même orateur, si propres à avertir, à inquiéter, tout en le louant, le maître de la France; paroles mémorables, que les ennemis de la légitimité ont calomniées en les tronquant, mais que la légitimité reconnaissante recueillera dans toute leur pureté: «Il n'a détrôné que l'a«narchie qui régnait seule, *dans l'absence de tous* « *les pouvoirs légitimes.* »

Ici, messieurs, permettez que je vous le demande; en voyant cette belle vie de M. de Fontanes ainsi *partagée* (j'aime à le répéter) *entre la gloire de bien faire et la gloire de bien dire*, ne vous semble-t-il pas que l'éclatant mérite de tant de pages admirables pâlisse et s'efface à côté de ces brèves paroles qui, dans leur laconisme, sont de belles et nobles actions?

Assurément, de pareils traits sont au-dessus des louanges et des récompenses des hommes;

mais, toutefois, ne leur devons-nous pas la seule récompense qui soit en nous? Et cet hommage, si doux et si facile, ne nous est-il pas commandé, soit pour l'encouragement des bons, soit pour la honte des méchants?

C'est en effet, messieurs, pour atteindre ce double but que s'est fondée la Société des Bonnes-Lettres; et c'est par-là que nous répondrons à la confiance de ce ministère royaliste si long-temps désiré, et dont tous les vœux, tous les efforts tendent au rétablissement des saines doctrines qui sont la vie des nations.

Honorons donc incessamment le courage des écrivains; n'oublions rien de ce qui peut l'exciter et l'entretenir, et continuons en même temps de combattre, soit par les armes de la raison, soit par les traits du ridicule, tous les faux systèmes, toutes les lâches coteries qui s'opposent encore à la régénération sociale.

Parmi celles que je me propose de vous signaler aujourd'hui en peu de mots, il en est une si nombreuse qu'on pourrait l'appeler une faction, si son caractère peu français ne m'autorisait à lui appliquer une dénomination burlesque; c'est la coterie des *Peureux*. Et comment ne trouverait-elle pas sa place et n'aurait-elle pas le privilége d'être combattue la première dans l'éloge du courage? Elle est ancienne; elle date, dans cette France, antique patrie de tous les genres de courage, elle date des premiers jours

de la révolution, dont elle fut la trop fidèle et trop utile auxiliaire; elle se compose de tous les égoïstes du royaume, qui, ayant acquis quelque fortune ou quelque emploi dans les événements politiques, craignent de les compromettre, en s'enrôlant sous une bannière quelconque.

Prenez garde est le mot de ralliement des *Peureux*. Y a-t-il quelque rumeur sur nos places publiques? Ils se barricadent dans leur maison. S'agit-il d'une élection? Ce n'est pas un homme de caractère ou de talent qu'ils choisissent. Tantôt ils vont déterrer quelque homme bien obscur et qui n'ait pas d'ennemis, oubliant que les gens qui n'ont point d'ennemis n'ont point d'amis; tantôt, composant avec le parti qui leur semble devoir triompher, ils acceptent sans répugnance un homme sans vertu; ils ne seraient pas fâchés même que le candidat eût donné, dans le cours de sa vie politique, quelques bonnes preuves de lâcheté, sorte de garantie très digne de la coterie des *Peureux!*

Après les *Peureux* viennent les *Expectans*. Leur devise est : *Il faut voir*. Ils ne font rien, et par cela même ils font beaucoup de mal. Ils prolongent les doutes, ils entretiennent les méfiances, ils découragent les bons, ils détachent les faibles, ils enhardissent les factieux qui s'embarrassent fort peu que les gens de bien les estiment et les approuvent, pourvu qu'on se taise et qu'on les laisse faire.

Les *Expectans* jouissaient naguère d'une grande faveur en France. L'autorité, à force de les employer (car ils acceptaient des places sans jamais dire : *Il faut voir*), était devenue elle-même *expectante.* Semblable à l'indolente de la *Métromanie*,

« Il fallait qu'on parlât et qu'on pensât pour elle. »

Mais, pour les gouvernements, comme pour les individus, vivre ce n'est pas seulement respirer, c'est agir, c'est faire usage de sa force et de son intelligence ; et l'indolence qui s'endort au moment du péril est souvent aussi fatale que le crime qui veille.

Quelle est cette autre coterie qui, en se donnant des airs d'importance, avait presque fait croire à son importance réelle, et qui a manqué d'arriver au pouvoir en répétant sans cesse que le pouvoir devait lui appartenir? C'est la coterie des *Infaillibles.* Nourris dans une profonde estime d'eux-mêmes et dans un superbe mépris pour le reste des humains, ils ne professent que des principes absolus. Toute leur éloquence est dans le ton d'autorité avec lequel ils s'expriment. Ils ne conseillent pas, ils ordonnent ; ils ne demandent pas l'attention, ils l'imposent. La raison, c'est eux ; ils ont toujours à la bouche le mot *moi*, et ils l'accentuent d'une manière respectueuse. Ils sont aux révolutionnaires ce que les déistes sont aux athées. Ils n'attaquent point le dogme de la légitimité, mais ils le relèguent dans les livres; ils ne renient point Dieu, mais ils le re-

gardent comme un peu vieux et rêvent aux moyens de lui trouver un remplaçant dans le gouvernement des hommes. Ils voudraient une religion sans culte, une administration sans police, et apparemment aussi une justice sans tribunaux.

Au lieu de dire à la jeunesse : Plus vous serez éclairée, plus vous serez libre, ils lui disent : Plus vous serez libre, plus vous serez éclairée; lui offrant ainsi l'usage de ses droits avant la connaissance de ses devoirs, et lui abandonnant l'empire avant de lui donner l'éducation.

Présent funeste ! largesses empoisonnées ! qui protégera contre vous, contre la complicité de la peur, de l'indifférence et de l'orgueil, contre toutes les factions que j'ai essayé de peindre, cette jeunesse confiante et sans expérience qui n'ayant jamais vu, ni le bonheur dont nos pères jouissaient sous le gouvernement paternel de nos princes, ni les calamités sanglantes de l'anarchie qui lui a succédé, demeure exposée, et pour ainsi dire ouverte, comme une ville sans murailles, aux entreprises du premier occupant?

Qui la défendra contre les passions armées de principes, contre l'affreuse concorde du crime acharné à sa perte? Qui, messieurs? le courage et l'union des royalistes. Faisons pour reconstruire tous les efforts qu'on a faits pour abattre, et que le génie du bien égale et surpasse le génie du mal. Dans le monde physique, tout conspire à l'ordre

général; que tout conspire aussi, dans le monde intellectuel, pour la foi contre l'athéisme, pour l'ordre contre l'anarchie, pour la vertu contre le vice. Que tous nos écrivains entrent à l'envi dans cette ligue sainte, et que leurs généreuses mains replacent, sur le faîte de l'édifice de la grande famille, le fer protecteur qui seul peut la garantir de la foudre!

Ouvrons nos rangs, messieurs; appelons à nous les nouveaux convertis, les *tard-voyants*, comme les a spirituellement nommés notre vice-président; que ceux qui sont venus travailler les derniers à la vigne soient accueillis comme ceux qui sont venus les premiers; n'ont-ils pas même un mérite de plus, et le plus grand peut-être, dans ce monde où la fausse honte a tant d'empire, le mérite d'avoir reconnu leurs torts et abjuré publiquement leur faiblesse? Qu'il soit des nôtres quiconque a rompu avec la révolution, quiconque est aujourd'hui insulté par elle comme transfuge, comme ennemi de ses doctrines!

Mais défions-nous de ces écrivains dont on dit *qu'ils n'ont point d'opinions politiques;* défions-nous d'eux, eussent-ils tout ce qu'on peut avoir de talent, sans un foyer de certitude et de conviction qui l'alimente. Dans un temps où les caractères ont du moins gagné en franchise ce qu'ils ont perdu peut-être en sociabilité, n'a-t-on pas droit de soupçonner que celui qui n'a pas d'opinions en a

de mauvaises, et de le juger comme l'électeur qui s'obstinerait à mettre toujours un billet blanc dans l'urne électorale ?

Loin de nous donc les écrivains équivoques et timides! Mais loin de nous aussi ceux qui s'imaginent que la force est dans la violence et la raison dans les personnalités ! Combattons nos ennemis, mais avec des armes aussi nobles que notre cause. Que reprocherions-nous d'ailleurs à quelques-uns d'entre eux qui n'ait été déjà dénoncé à la France, à l'Europe, à la postérité par ce redoutable *Moniteur*, cet inflexible accusateur public? Et, puisqu'il a tenu registre, et de leurs actions, et de leurs discours, que leur dirions-nous encore de plus flétrissant que leurs noms? Laissons-les attaquer nos personnes pour se venger des coups que nous portons à leurs doctrines; vainement ils croient nous humilier par des injures, vainement ils en inventent chaque jour de nouvelles; la plus cruelle de toutes, ils ne l'adresseront jamais à aucun de nous, car ils ne pourront jamais nous appeler révolutionnaires.

Société des *Bonnes-Lettres!* continuez de mériter ce titre par votre amour pour elles, par vos travaux, par votre courage et par votre urbanité!

Reparaissez à cette tribune, escortés d'écrivains nouveaux, historiens et moralistes, vous tous, professeurs des saines doctrines littéraires et politiques, qui joignez si bien l'exemple aux préceptes!

Venez, enfants des Muses royalistes, ajouter à l'éclat de nos séances par les heureux tributs de votre veine poétique!

Préparons, messieurs, de nouvelles couronnes à ces jeunes fronts déjà ceints des lauriers académiques ou des palmes du théâtre! Je vois d'ici, et le peintre noble et touchant de *Saint-Louis*, et le pathétique auteur des *Machabées*, et le poète[1] qui, dans un même jour, ravissait nos ames par des accents dignes du roi-prophète et nous faisait retrouver des pleurs pour ces lamentables Atrides, dont les malheurs semblaient avoir épuisé les ressources du génie, de l'intérêt et de la terreur!

Je vois enfin, ou plutôt, messieurs, vous allez entendre tout à l'heure ce jeune lyrique[2], dont les premiers accords respirent une si heureuse audace, et qui a peint la chute du plus célèbre tyran du monde en traits aussi profonds, aussi terribles que la catastrophe elle-même.

Quelle génération de poètes s'élève autour de votre berceau, comme pour attendre les jours de votre gloire, jeune prince, vous l'enfant de la douleur, mais qui êtes aussi l'enfant de l'espérance! vous à qui un auguste père n'a jamais pu sourire,

(1) M. Soumet, de l'Académie française, auteur des tragédies de *Saül* et de *Clytemnestre*.

(2) M. Victor Hugo, qui lut en effet à cette séance le poème le plus admirable et le plus touchant qui soit sorti de sa plume et de son cœur, son *Ode à Louis XVII*.

mais que les Muses qu'il aima vont servir à leur tour de toute la puissance de leurs vœux et de leurs voix reconnaissantes ! Dernier rejeton d'une tige adorée, croissez, nouvel Henri, sous l'aile maternelle, sous les regards des rois et des saints, vos aïeux, environné de la protection du Ciel et de l'amour de la terre ! Consolez-nous, s'il se peut, de nos pertes communes; rendez-nous les vertus et l'image du héros que nous pleurons, et que notre chère France, un jour illustrée par vous, ne cesse jamais d'être la terre de la gloire, du courage et de la fidélité !

MÉLANGES

LITTÉRAIRES.

NOTICE

SUR JEAN RACINE.

Jean Racine naquit à La Ferté-Milon, le 21 décembre 1639, de Jean Racine, contrôleur du grenier à sel de cette ville, et de Jeanne Sconin, fille d'un procureur du roi aux eaux et forêts de Villers-Coterets. Sa famille, anoblie par l'acquisition d'une charge, avait un cygne dans ses armoiries; et certes, jamais *armes parlantes* ne se trouvèrent mieux justifiées. Orphelin de père et de mère à l'âge de trois ans, il passa sous la tutelle de son aïeul paternel, nommé aussi Jean Racine [1], qui peu de temps après légua cette tutelle à sa veuve. Il étudia d'abord à Beauvais, puis à Paris au collége d'Harcourt, puis enfin à Port-Royal-des-Champs, où s'étaient alors retirés, pour se dévouer à Dieu et à l'instruction de la jeunesse, l'avocat Lemaître, le

(1) Et non pas Pierre Sconin, comme l'a dit La Harpe, sur la foi de Louis Racine, dont plusieurs erreurs de ce genre ont été rectifiées d'après des actes authentiques.

docteur Hamon, Nicole, Sacy, Lancelot, auteurs de la *Logique*, de la *Grammaire générale* et d'autres ouvrages classiques, connus sous le titre de *Méthodes de Port-Royal*. Lancelot se chargea particulièrement d'enseigner le grec au jeune Racine. Avec le goût des bonnes lettres et des études sérieuses, ces immortels *solitaires* inspirèrent à leur élève ces principes religieux qui ne l'abandonnèrent jamais, et dont s'honorèrent, comme lui, sans exception, tous les grands écrivains, tous les grands hommes du siècle.

La docilité de Racine envers ses maîtres égalait son ardeur pour l'étude. Il se montra pourtant indocile une fois. On lui avait ôté des mains le roman grec de *Théagène et Chariclée;* il s'en procura un autre exemplaire, et l'apprit par cœur; puis, le remettant à Lancelot, il lui dit : *Vous pouvez brûler encore celui-là.* On excusa sans peine une désobéissance d'un genre si nouveau; on n'avait pas à craindre qu'elle eût beaucoup d'imitateurs.

Son premier essai poétique fut la *Nymphe de la Seine*, ode qu'il composa pour le mariage de Louis XIV, et qui l'ayant fait connaître de Chapelain, arbitre passager des réputations littéraires et des graces de la cour, lui valut cent louis, que Colbert lui envoya de la part du roi. Il reçut peu après une pension de six cents livres. Quatre ans plus tard, vers la fin de 1663, une autre ode, la *Renommée aux Muses*, composée à l'occasion de

l'établissement des trois académies, lui mérita une seconde gratification royale, dont l'ordre était énoncé avec cette grace qui accompagne toujours les bienfaits des Bourbons. Cette ode, inférieure à la première, fut cependant plus heureuse. Récompensée, comme l'autre, par le roi, elle eut le bonheur d'être critiquée par Boileau. Le poète désira remercier le critique; et ce fut là l'origine de cette liaison intime, si honorable, si utile à Racine, et qui ne fut pas un des moindres avantages que la fortune lui donna sur Corneille.

Un peu avant cette époque, Racine avait connu Molière; il lui avait communiqué une tragédie de *Théagène et Chariclée*, tirée du roman pour lequel il s'était tant passionné à Port-Royal. Molière, n'en ayant point été content, lui donna le plan de la *Thébaïde*, ou les *Frères ennemis*, sujet sur lequel on assure qu'il s'était exercé lui-même[1]. Cette pièce eut quelque succès. *Alexandre*, joué l'année suivante (1665), réussit complètement et montra de grands progrès dans la versification de l'auteur, alors âgé de vingt-cinq ans; mais, hors les vers,

(1) « Plusieurs personnes ont entendu raconter à Montesquieu « un fait qui passait pour constant à Bordeaux, d'après une an- « cienne tradition du pays; c'est que Molière, n'étant encore que « comédien de campagne, avait fait représenter dans cette ville une « tragédie de sa façon, intitulée *la Thébaïde*, dont le peu de succès « l'avait dégoûté de faire des tragédies. » (*OEuvres de Racine*, édition d'Agasse, publiée en 1807.)

rien dans ces deux ouvrages n'annonçait encore Racine. C'étaient deux faibles imitations de Corneille, dont, par un malheur assez ordinaire aux imitateurs, Racine n'avait pris que les défauts, c'est-à-dire la galanterie froide mêlée à l'héroïsme, les maximes oiseuses, les raisonnements métaphysiques et la déclamation. Corneille, à qui Racine lut son *Alexandre*, lui conseilla, dit-on, de ne plus faire de tragédies. Le même conseil fut donné depuis à Voltaire par Fontenelle après la lecture de *Brutus*. Il est heureux pour les lettres que ces conseils n'aient point été suivis. Voltaire y répondit en donnant *Zaïre*; Racine en donnant *Andromaque*.

Engagé jusque là dans une mauvaise route, Racine en prit tout à coup une différente, inconnue peut-être à Corneille lui-même. Celui-ci avait étonné, enlevé le spectateur; son jeune rival chercha à l'émouvoir et à l'attendrir. La pitié lui parut un ressort tragique plus actif, plus étendu, d'un effet plus pénétrant et moins passager que l'admiration. Il étudia le cœur humain, ses passions, ses faiblesses, ses replis les plus secrets. C'est là qu'il découvrit un genre de tragédie tout nouveau, dont il offrit le premier, et probablement l'inimitable modèle, dans son *Andromaque*, celle de toutes ses tragédies qui, sans être la plus parfaite, produit le plus d'effet au théâtre, par l'expression énergique et vraie des sentiments et des caractères,

et par l'heureuse alternative de crainte et d'espérance, de terreur et de pitié, dont le poète sait agiter nos ames. La représentation d'*Andromaque* (1667) fut suivie presque chaque année d'un nouveau chef-d'œuvre. Mais Racine surprit d'abord le public par une excursion dans le domaine de Molière.

Les *Plaideurs*, imités des *Guêpes* d'Aristophane, sont une comédie d'une intrigue un peu faible; mais que de naturel, de vérité, de facilité, de gaîté! quelle foule de vers devenus proverbes! Mal accueillie d'abord à Paris (1668), la pièce réussit fort bien à Versailles. Les comédiens, tout joyeux du succès, vinrent, à leur retour, réveiller Racine au milieu de la nuit pour lui apprendre cette bonne nouvelle. Le bruit des voitures à cette heure, dans la rue des Marais [1], fit croire aux voisins, et le lendemain à tout Paris, que la justice s'était vengée de l'auteur des *Plaideurs* en le faisant mettre à la Bastille. Cette plaisante méprise, et la connaissance qu'on eut bientôt du suffrage du monarque, ramenèrent à la comédie de Raci e le bon peuple de Paris; et, depuis ce temps, la pièce est en possession de faire rire la Justice elle-même. Il n'est pas vrai que les *Plaideurs* soient de plusieurs

(1) L'appartement occupé par Racine dans cette petite rue du faubourg Saint-Germain, l'a été successivement depuis par les deux tragédiennes qui peut-être ont le mieux joué ses chefs-d'œuvre, mademoiselle Lecouvreur et mademoiselle Clairon.

mains. Racine a pu recevoir de ses amis le motif de quelques scènes, et emprunter à quelques hommes de palais [1] quelques formules, quelques expressions étrangères à ses études habituelles; mais l'ensemble, mais le tissu du style est trop parfait pour n'être pas d'un seul et même écrivain.

Le succès d'*Andromaque*, qui n'était comparable qu'à celui du *Cid*, avait éveillé l'envie; peut-être aussi avait-il rendu le public plus difficile. *Britannicus* fut reçu froidement (1669) et se traîna péniblement jusqu'à la huitième représentation. On ne sentit point d'abord tout ce qu'avait de vrai, de profond, de terrible, ce tableau historique du caractère et de la cour de Néron. Boileau, presque seul, en fut frappé; et, courant embrasser Racine, il lui cria devant tout le monde : *Voilà ce que vous avez fait de mieux.* Ce grand critique ne fut pas seulement utile à Racine, en le louant; sa sévérité le servit encore mieux, en lui faisant supprimer deux scènes qui déparaient l'ouvrage : l'une entre *Burrhus* et *Narcisse*, au commencement du troisième acte; l'autre, qui ramenait Junie au cinquième en présence de Néron [2].

Louis Racine, dont on apprend chaque jour à lire les Mémoires avec plus de défiance, parce qu'il

(1) M. de Brilhac, conseiller au Parlement, et même l'illustre Lamoignon.

(2) Édition d'Agasse, t. II, p. 358 et 424.

ne les a écrits que sur des ouï-dire, rapporte que « ces vers de la dernière scène du quatrième acte :

> Pour toute ambition, pour vertu singulière,
> Il excelle à conduire un char dans la carrière,
> A se donner lui-même en spectacle aux Romains,

« firent une vive impression sur Louis XIV, qui « crut y voir une censure de sa conduite, et que, « dès ce moment, il quitta l'habitude où il était de « figurer dans les ballets qui se donnaient à sa cour. » Il est très possible que Louis XIV ait réfléchi, *à propos de ces vers*, sur le peu de dignité qu'il y avait à danser en public; mais qu'il les ait crus dirigés contre lui, et surtout que Racine ait jamais eu la pensée de les lui appliquer, c'est ce qui est contraire à toute vraisemblance. Ces vers sont si naturellement placés dans la bouche de Narcisse, ils sont si conformes à l'histoire, ils vont si directement au but de la scène, il était si impossible qu'ils ne s'y trouvassent pas, qu'il serait superflu de supposer au poète d'autres intentions que des intentions purement dramatiques, quand même il ne serait pas ridicule et odieux d'imaginer qu'il ait songé le moins du monde à Louis XIV, en parlant de Néron.

A *Britannicus* succéda *Bérénice*. Ce fut à la sollicitation de la célèbre Henriette d'Angleterre, belle-sœur du roi, que Racine et Corneille traitèrent tous deux, et à l'insu l'un de l'autre, ce sujet

si peu fait pour la scène. Outre le plaisir de voir lutter ensemble deux illustres rivaux[1], la princesse s'en promettait secrètement un autre, dans la peinture de la séparation héroïque des deux augustes amants[2]. Trois mots de Suétone : *invitus invitam dimisit*, voilà tout le fonds de la pièce, fonds bien léger, travail ingrat dont Boileau, s'il n'eût été absent, aurait détourné son ami, et dont Corneille vieilli ne prévit pas le danger beaucoup plus grand encore pour lui que pour Racine. Les deux *Bérénice* furent représentées sur la fin de 1670, celle de Corneille au Palais-Royal, par la troupe de Molière; celle de Racine, à l'hôtel de Bourgogne. Corneille tomba. Racine eut trente représentations de suite, honorées des larmes de la cour et de la ville. Le grand Condé répondit un jour par ces deux vers de la pièce aux critiques qu'on en faisait devant lui :

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.

On a dit, et de très zélés admirateurs de Racine ont avoué, que *Bérénice* n'était pas une véritable tragédie. Tragédie ou drame, qu'importe le titre qu'on lui donne, pourvu que l'on convienne que c'est

(1) L'infortunée ne fut point témoin de cette lutte. Une mort prématurée ravit cette princesse au monde dont elle était l'ornement, aux lettres dont elle était l'appui.

(2) On sait qu'elle-même avait mis un frein à son penchant pour Louis XIV.

un miracle de l'art, et qu'il n'y a jamais eu dans aucune pièce un plus grand mérite de difficulté vaincue? Quant au style, écoutons comme en parle l'auteur de *Zaïre* : « Voilà sans doute la plus faible « des tragédies de Racine qui sont restées au théâ- « tre ; ce n'est pas même une tragédie ; mais que de « beautés de détail ! et quel charme inexprimable « règne presque toujours dans la diction ! Pardon- « nons à Corneille de n'avoir jamais connu ni cette « pureté, ni cette élégance ; mais comment se peut- « il faire que personne, depuis Racine, *n'ait ap-* « *proché de ce style enchanteur ?* »

Que sous les noms de *Roxane* et de *Bajazet* Racine ait eu l'intention de peindre la reine Christine de Suède immolant par jalousie son favori Monaldeschi, en 1657, dans une galerie de Fontainebleau, ou qu'il ait simplement voulu, comme il le dit, transporter sur le théâtre les scènes tragiques, alors presque inconnues, qui s'étaient passées au sérail en 1638, cela est tout-à-fait indifférent au mérite de la pièce. Mais cela ne fut probablement pas étranger au succès de vogue qu'elle obtint (1672). La nouveauté des mœurs et des costumes dut aussi piquer beaucoup la curiosité de spectateurs habitués à ne voir presque toujours sur la scène que des Grecs et des Romains. Voilà pour la multitude. Les connaisseurs, et Boileau à leur tête, admirèrent la force de la passion de *Roxane*, l'intrépidité

calme d'*Acomat*[1]; et ce sont ces deux véritables créations qui feront vivre à jamais *Bajazet*, malgré ses défauts. Segrais raconte que Corneille, placé près de lui à la première représentation, lui dit tout bas : « Les habits sont à la turque, mais les carac-« tères sont à la française; je ne le dis qu'à vous, « pour qu'on n'aille pas croire que j'en parle par « jalousie. » Non, personne ne l'aurait cru; non, Corneille pouvait faire hautement ce reproche aux caractères de *Bajazet* et d'*Atalide;* il était trop juste pour l'étendre aux autres personnages. Boileau trouva le style de cette tragédie *négligé*. La sentence est sévère; mais il jugeait *Bajazet* par comparaison avec les autres pièces de son ami; et puis c'était Boileau.

Mithridate, représenté pour la première fois en janvier 1673, est, suivant La Harpe, l'ouvrage *où Racine paraît avoir voulu lutter de plus près contre Corneille, en mettant sur la scène les grands personnages de l'antiquité, tels qu'ils sont dans l'histoire.* Il semble que ce désir de lutter, si tant est que Racine l'ait eu, s'était déjà manifesté dans *Britannicus* avec non moins d'éclat, et que les admirables figures d'*Agrippine* et de *Néron* méritent d'être placées auprès des personnages histori-

(1) Voltaire considère le rôle d'*Acomat* comme *un effort de l'esprit humain.*

ques les mieux peints par Corneille, tout aussi bien au moins que *Mithridate*. Quoi qu'il en soit, le théâtre de Corneille offre peu de caractères plus grandement tracés que le *Mithridate* de Racine [1]. On a reproché toutefois à ce poète d'avoir fait son héros amoureux et jaloux. Corneille aussi a souvent commis une pareille faute, qui était un sacrifice au goût du temps. Mais ici que cette faute est heureuse! elle nous a valu *Monime*, le rôle le plus parfait, le plus touchant du théâtre de Racine, et par conséquent de la scène française. Voltaire a dit que l'intrigue de *Mithridate* n'était autre chose que l'intrigue de l'*Avare*; on aurait pu lui répondre que l'intrigue de *Zaïre* n'est autre chose aussi que l'intrigue de *Nanine*. Mais qu'est-ce que cela prouve contre les deux tragédies, si des moyens de comédie y sont traités noblement, tragiquement, et de manière à exciter l'intérêt et la terreur?

« J'avoue, dit Voltaire, que je regarde *Iphigénie* « (1674) comme le chef-d'œuvre de la scène. Veut-« on de la grandeur? on la trouve dans *Achille*; « mais telle qu'il la faut au théâtre, nécessaire, pas-« sionnée, sans enflure, sans déclamation. Veut-« on de la vraie politique? Tout le rôle d'*Ulysse* en « est plein, et c'est une politique parfaite, unique-

(1) « De toutes les tragédies françaises, dit Voltaire, celle qui « plaisait le plus à Charles XII, c'était *Mithridate*; et, quand on « la lui lisait, il marquait du doigt les endroits qui le frappaient « davantage. »

« ment fondée sur l'amour du bien public; elle est « adroite, elle est noble, elle ne discute point; elle « augmente la terreur. *Clytemnestre* est le modèle du « grand pathétique; *Iphigénie* celui de la simplicité « noble et intéressante; *Agamemnon* est tel qu'il « doit être; et quel style! C'est là le vrai sublime. »

C'est à propos de cette pièce que l'auteur de *Mérope* s'écrie ailleurs : « *O tragédie des tragédies!* « *beauté de tous les temps et de tous les pays! mal-* « *heur au barbare qui ne sent pas ton prodigieux* « *mérite!* » Il y eut, pour le tourment de Racine, un assez grand nombre de ces *barbares*, lors de l'apparition de ce chef-d'œuvre, auquel pourtant une foule immense courait et pleurait chaque jour. On ne se contenta pas de le critiquer amèrement, et sous plusieurs formes; on voulut lui opposer une autre *Iphigénie*. Celle-ci fut jouée quatre ou cinq fois; donnée d'abord sous le nom de Coras, elle fut revendiquée par Leclerc, très indigne confrère de Racine à l'Académie française. Coras, Leclerc, et leur Iphigénie, ne sont connus aujourd'hui que par l'épigramme de Racine :

Entre Leclerc et son ami Coras,
Deux grands auteurs, rimant de compagnie,
N'a pas long-temps, s'ourdirent grands débats
Sur le propos de leur *Iphigénie*.
Coras lui dit : La pièce est de mon crû.
Leclerc répond : Elle est mienne et non vôtre.
Mais aussitôt que la pièce eût paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

L'*Iphigénie* de Racine était réservée, dans le dix-huitième siècle, à un plus sanglant outrage. Un Luneau de Boisjermain[1], un La Dixmerie[2], conçurent l'idée de substituer à l'admirable récit d'*Ulysse* un dénouement en action; et l'auteur de la comédie de l'*Oracle* et d'*Arlequin au Sérail*[3] se chargea intrépidement, en 1769, de refaire le cinquième acte d'après le plan de ces réformateurs; il retrancha cent vers; il en fit ou refit une douzaine. Ce sacrilége fut sifflé; et la tragédie de Racine resta ce qu'elle était auparavant, c'est-à-dire un chef-d'œuvre.

Trois ans s'écoulèrent entre *Iphigénie* et *Phèdre* (1677). Les critiques dont l'une de ces tragédies avait été l'objet, n'étaient qu'un faible essai des persécutions qu'on préparait à l'auteur; le duc de Nevers et la duchesse de Bouillon, neveu et nièce du cardinal Mazarin, ennemis de Racine, on ne sait pourquoi, se déclarèrent d'avance, et sans pudeur,

(1) Auteur d'un commentaire sur Racine, qu'on croirait entrepris dans le seul dessein de rabaisser le mérite littéraire de ce grand poète, et même d'attaquer son caractère personnel; ouvrage à la fois inepte et odieux, que La Harpe a pris la peine de réfuter d'un bout à l'autre avec toutes les forces de sa raison, dans un commentaire plein de goût et de savoir, dont Geoffroy s'est beaucoup servi, tout en le déprimant, pour faire le sien qui n'en est pas moins à peu près oublié.

(2) *Lettres sur l'état présent de nos spectacles.*

(3) Saint-Foix.

les chefs d'une cabale odieuse et ridicule. Tout fut mis en œuvre pour faire tomber la *Phèdre* de Racine et pour faire aller aux nues la *Phèdre* de Pradon, qui fut jouée trois jours après sur le théâtre de la rue Guénégaud. On a peine à le croire, malgré le témoignage de Boileau, transmis par Louis Racine; toutes les premières loges des deux théâtres avaient été louées par cette cabale pour plusieurs représentations; elles furent remplies pour Pradon, et laissées vides pour Racine, de façon que sa pièce parut être jouée dans le désert; cette manœuvre coûta environ vingt-huit mille francs de notre monnaie actuelle; et, ce qu'il y a de plus incroyable, elle réussit assez pendant quelque temps pour tromper le public et pour donner à Pradon toutes les apparences du triomphe. Il est fâcheux pour la mémoire de madame Deshoulières que son nom ait figuré parmi les chefs d'une si scandaleuse intrigue; on sait que, soupant avec le triomphateur, le soir même de la première représentation, elle composa ce sonnet que nous n'osons citer en entier, par un reste d'égards pour elle.

Dans un fauteuil doré, Phèdre, tremblante et blême,
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien, etc.

On attribua ce sonnet au duc de Nevers. Des amis indiscrets, voulant venger Racine, répondirent par un sonnet très injurieux, sur les mêmes rimes, que le duc imputa à Racine et à Boileau, et auquel il

répliqua par un troisième sonnet et par des menaces personnelles contre ces deux poètes. Il fallut toute l'autorité du prince de Condé pour mettre fin à la querelle. Madame Deshoulières, véritable auteur du premier sonnet, fut seule punie, et le fut sévèrement, quoique long-temps après, car tout Paris la reconnut dans ces vers de la dixième satire de Boileau :

C'est une précieuse,
Reste de ces esprits jadis si renommés
Que, d'un coup de son art, Molière a diffamés, etc.

La reprise de *Phèdre*, qui eut lieu au bout d'un an, mit les deux pièces à leur place. Mais cette réparation tardive ne put consoler Racine ; elle fut d'ailleurs empoisonnée par de nouvelles indignités de ses ennemis, qui publièrent une édition fautive de la pièce et substituèrent aux plus beaux vers des vers de leur façon, ridicules ou plats ; tant il est vrai qu'il n'y a rien de plus méchant que les méchants auteurs, et rien de pire, en fait de populace, que le bas peuple de la littérature.

L'auteur de *Phèdre*, dégoûté du théâtre, y renonça à l'âge de trente-huit ans, c'est-à-dire dans toute la force et la maturité de son génie. Ce ne fut qu'après douze années de silence, que Racine, à la prière de madame de Maintenon, composa son *Esther*, pour être jouée, non sur la scène fran-

çaise [1], mais dans la maison de Saint-Cyr [2]. Le succès fut prodigieux (20 janvier 1689). « Le roi, « dit madame de La Fayette, n'y mena, pour la « première fois, que les principaux officiers qui le « suivaient à la chasse. La seconde fut consacrée « aux personnes pieuses, telles que le Père Lachaise « et douze ou quinze jésuites [3]. Ensuite elle se ré- « pandit aux courtisans, etc. » L'honneur d'y assister devint l'ambition de tous. Madame de Sévigné y fut admise; et l'on sait avec quel enthousiasme elle en parle dans ses lettres [4]. Le théâtre en France,

(1) Elle n'y fut jamais représentée du vivant de Racine. Dans les premières éditions qui en furent faites, quoique *Esther* porte le titre de tragédie, elle n'est point intitulée ainsi dans le privilége du roi; et il serait injuste de la juger comme telle, bien que les sentiments, la diction et la plupart des caractères en soient véritablement tragiques.

(2) « Madame de Maintenon était persuadée que les amusements « de la scène sont bons à la jeunesse; qu'ils donnent de la grace, « apprennent à mieux prononcer, et cultivent la mémoire. Mais « après avoir fait jouer *Andromaque* par les demoiselles de Saint- « Cyr, elle craignit que cela ne leur insinuât des sentiments oppo- « sés à ceux qu'elle voulait leur inspirer. Elle écrivit en consé- « quence à M. Racine : *Nos petites filles viennent de jouer* ANDROMAQUE, *et l'ont si bien jouée qu'elles ne la joueront plus*, « *ni aucune autre de vos pièces*. Et elle lui demanda ensuite un « poëme moral ou historique dont l'amour fût entièrement banni. » (*Souvenirs* de madame de Caylus.)

(3) « *Aujourd'hui*, disait madame de Maintenon, *on ne jouera* « *que pour les saints*. »

(4) Il est permis de croire que madame de Sévigné fut encore

et plus particulièrement à la cour, est un éternel sujet d'applications et d'allusions. Les spectateurs en trouvent souvent, là même où l'auteur n'en a pas prévu. Il faut donc en général se défier de tous les récits faits sur ces matières. Il est toutefois assez constant que, dans cette pièce, Racine eut en vue quelques allusions, ou du moins qu'il ne protesta point contre celles qui furent faites. Madame de Maintenon se reconnut avec plaisir dans *Esther*, et tous ses amis ne manquèrent pas de voir madame de Montespan dans l'altière *Vasthi*. Les chansons du temps qui, comme on l'a dit ingénieusement, formaient, en France, une sorte de contre-poids et de tempérament au pouvoir absolu, donneraient même à penser que le ministre Louvois et la révocation de l'édit de Nantes étaient signalés dans *Aman*, surprenant au roi *Assuérus* l'édit de proscription des Juifs. Mais cette hardiesse est peu vraisemblable, et il faudrait, pour y ajouter foi, des pièces historiques plus graves que des chansons.

plus sensible à l'invitation du roi, qu'aux beautés de l'ouvrage. Elle ne prouve que trop dans ses lettres, dont la lecture est d'ailleurs si remplie de charme, combien peu elle sentait le mérite de ce grand poëte. Au reste, madame de Sévigné n'a jamais écrit que *Racine passerait comme le café;* et Voltaire, sur la foi de qui La Harpe, l'abbé de Vauxcelles et M. Suard l'ont répété, ne lui a jamais rien prêté de semblable (*Voy.* les Notices sur madame de Sévigné, par MM. Campenon et de Saint-Surin).

Athalie, composée pour Saint-Cyr, comme *Esther* [1], eut un sort bien différent. L'envie, masquée d'un faux zèle, en empêcha la représentation; elle fut jouée seulement deux fois à Versailles, dans une chambre, sans théâtre, sans costumes, par les demoiselles de Saint-Cyr [2]. Racine, ne lui ayant point donné d'autre destination, la fit imprimer. Mais, ô injustice scandaleuse et vraiment inexplicable! ce chef-d'œuvre, au-dessus duquel il n'y a rien, ni chez les anciens, ni chez les modernes, ne trouva point de lecteurs! Que dis-je? s'il faut en croire certains mémoires du temps, dans quelques sociétés de soi-disant beaux-esprits, on en prescrivait la lecture pour *pénitence!* tant les jugements des contemporains sont souvent bizarres ou

(1) On a souvent dit que l'idée de ce sujet était absolument neuve, et qu'Arnauld lui-même n'avait pas cru que les livres saints pussent fournir un autre sujet de tragédie que celui d'Esther. Cependant les jésuites avaient, le 19 août 1658, fait jouer une *Athalie* dans leur collége de Clermont. Voici ce qu'en dit Loret, dans sa Gazette en vers, lettre du 24 août :

Au collége de Saint-Ignace,
Où, dans une assez bonne place,
Je me mis et me cantonnai
Pour quinze sols que je donnai,
Fut avec appareil extrême
Représenté certain poème,
Environ cinq jours il y a,
Portant pour titre *Athalia*, etc.

(2) « *Cette pièce est si belle*, dit madame de Caylus, *que l'action n'en parut pas refroidie.* »

passionnés! On ne saurait en vérité se défendre d'une affliction profonde, en songeant que Racine est mort avec le chagrin de voir son siècle méconnaître cette œuvre immortelle. En vain Arnauld, du fond de son exil, soutenait par son suffrage son ancien élève découragé; en vain Boileau lui répétait : *C'est votre meilleur ouvrage; le public y reviendra;* peu s'en fallut que Racine ne crût avoir survécu à son génie, comme Pierre Corneille. La voix de Boileau, si bien entendue de la postérité, ne fut point écoutée du vivant de son ami. Le succès d'*Athalie*, composée en 1691, ne commença qu'en 1716; mais depuis ce temps il s'est accru et propagé chaque jour; et, s'il augmente encore, on trouvera bientôt que Voltaire n'en a pas dit assez, quand il a proclamé *Athalie l'ouvrage le plus approchant de la perfection qui soit jamais sorti de la main des hommes*[1]. Cette seconde iniquité du

(1) Quand le célèbre Lekain vint, à dix-huit ans, chez Voltaire, faire devant lui l'essai de ce talent trop tôt perdu pour le théâtre dont il a été la gloire, il voulut d'abord lui réciter le rôle de *Gustave*. « *Non, non* (dit le poète), *je n'aime pas les mauvais vers.* » Le jeune homme lui offrit alors de répéter la première scène d'*Athalie,* entre *Joad* et *Abner*. Voltaire l'écoute; et l'ouvrage lui faisant oublier l'acteur, il s'écrie avec transport : « *Quel style!* « *quelle poésie! et toute la pièce est écrite de même! Ah! monsieur! quel homme que Racine!* » C'est Lekain qui rapporte, dans ses Mémoires, ce fait, dont il fut d'autant plus frappé que, dans ce moment, il aurait bien voulu que Voltaire s'occupât un peu

public envers Racine, en rouvrant la plaie de la première, mit le comble à ses dégoûts et le décida tout-à-fait à quiter la carrière du théâtre, beaucoup plus, sans doute, que les autres motifs qu'on lui a prêtés. Les sentiments religieux qu'il puisa dans sa famille et dans l'exemple de ses maîtres se fortifièrent avec l'âge; mais ils étaient, ce semble, assez vifs, dès sa jeunesse, pour le faire renoncer plutôt encore qu'il ne l'a fait, à des travaux qu'il aurait cru incompatibles avec la vie chrétienne; et, en supposant que sa dévotion, qui d'ailleurs était douce et tolérante comme celle de Fénélon, l'eût empêché de traiter des sujets de tragédie profane, combien de sujets sacrés n'aurait-il pas pu mettre sur la scène! combien de chefs-d'œuvre utiles à la religion même n'aurait-il pas pu joindre aux chefs-d'œuvre d'*Esther* et d'*Athalie!* Disons-le franchement: ceux qui s'obstinent le plus à attribuer à la religion la retraite prématurée de Racine ne sont peut-être pas fâchés d'avoir ce petit reproche à lui faire, et de pouvoir en conclure qu'elle rétrécit l'esprit et étouffe le génie. C'étaient, en effet, des esprits singulièrement rétrécis, que le grand Cor-

plus de lui et un peu moins de Racine (La Harpe). L'admiration de Voltaire se manifesta un jour plus vivement encore devant La Harpe lui-même, lorsqu'après avoir déclamé la scène du IVe acte de Phèdre, il lui dit, en laissant tomber sa tête sur sa poitrine: « *Mon ami, je ne suis qu'un polisson en comparaison de cet* « *homme-là.* »

neille, Pascal, Bossuet, Fénélon et Despréaux! Et comment s'étonner que le ressentiment d'une grande injustice ait suffi pour éloigner Racine du théâtre, quand on sait, quand il a lui-même avoué, que *la plus mauvaise critique lui faisait plus de peine que les plus grands succès ne lui faisaient de plaisir?* C'est une faiblesse, dira-t-on; mais peut-être est-elle inséparable de cette sensibilité ardente, qui seule produit de grandes choses. Ne reprochons pas si légèrement aux hommes de génie des défauts qui peuvent avoir été la source de leur talent. Molière, dira-t-on encore, n'a point eu cette faiblesse; mais, de bonne foi, a-t-il été mis à de pareilles épreuves? Peut-on comparer le froid accueil fait aux premières représentations de l'*Avare*, des *Femmes Savantes* et du *Misanthrope*, à la rage aveugle et stupide qui, après s'être essayée contre *Iphigénie* à l'aide de Leclerc, après avoir, pendant un an, fait triompher la *Phèdre* de Pradon, se déchaîne contre *Athalie* et parvient à en faire dédaigner la lecture? Racine ne pouvoir être lu! Qui peut affirmer que Molière, dont le style n'avait pas pourtant la perfection de celui de Racine, aurait supporté sans amertume un pareil affront? Qui sait même si le peu de succès de trois de ses chefs-d'œuvre n'aurait pas suffi pour le dégoûter aussi du théâtre, sans la nécessité où il était d'y demeurer pour faire vivre sa troupe et pour vivre lui-même? En n'attribuant qu'à des motifs temporels la retraite

de Racine, il ne faut pas disconvenir toutefois que c'est à partir de la disgrace de *Phèdre*, que sa conduite privée devint ce qu'elle resta pendant toute sa vie, c'est-à-dire d'une régularité exemplaire; non qu'auparavant il eût jamais manqué, dans ses actions, de cette décence inséparable du bon goût dans les écrits; mais, en se détachant du théâtre, il renonça naturellement aux distractions et aux liaisons, tant soit peu périlleuses, qu'il y avait trouvées. La piété, dans laquelle il avait été élevé, se réveilla facilement dans son cœur, et lui offrit, dans ses chagrins, des consolations que le genre de monde qu'il quittait ne pouvait lui donner. On assure même qu'il songea un moment à se consacrer tout-à-fait à Dieu, en embrassant la vie monastique. La réflexion lui fit préférer des chaînes plus légères. Il se maria, en 1677, à la fille d'un trésorier de France d'Amiens [1]. Il fit un bon choix et fut heureux. Ce fut cette même année que le roi nomma

(1) Mademoiselle Catherine Romanet. Sept enfants naquirent de ce mariage. Deux filles prirent le voile. Louis Racine assure que madame Racine n'avait jamais lu les tragédies de son mari. « Ses « devoirs de mère l'occupaient si exclusivement, qu'un jour que « Racine, revenant de Versailles, lui rapportait une bourse de « mille louis qu'il avait reçue du roi, à peine y fit-elle attention, « ne songeant qu'à lui parler d'un de ses enfants *qui n'avait pas* « *voulu étudier depuis deux jours* (La Harpe). » Elle mourut trente ans après lui. Une partie de sa fortune périt dans le système de Law.

Racine et Boileau historiographes de France. Au retour de la campagne qui fut si courte et si glorieuse, le roi leur dit : « *Je suis fâché que vous ne « soyez pas venus avec moi; vous auriez vu la « guerre, et votre voyage n'eût pas été long.* » — « *Votre majesté,* lui répondit Racine, *ne nous a « pas donné le temps de faire faire nos habits.* » Boileau, dont la prose dépourvue d'élégance se serait élevée difficilement peut-être à la dignité du genre historique, eut sans doute une très petite part à l'histoire du roi. Racine, qui s'en occupa beaucoup, ne put la terminer. On sait que l'ouvrage, interrompu à sa mort, périt à Saint-Cloud, dans l'incendie de la maison de Valincourt, son successeur, le 13 janvier 1726. On sait aujourd'hui que Valincourt, voyant le manuscrit près d'être consumé, donna vingt louis à un Savoyard pour aller le chercher au travers des flammes, et que celui-ci lui rapporta un recueil de Gazettes de France. Il était assurément difficile que l'Histoire du Roi, lue au roi lui-même à mesure qu'elle avançait, ne ressemblât pas un peu à un panégyrique; mais nous avouerons que cette réflexion ne nous paraît point, comme à La Harpe, devoir diminuer nos regrets, à en juger uniquement par le *Précis historique des Campagnes de* 1672 *à* 1678, seule partie de l'ouvrage qui, ayant été confiée par Valincourt à l'abbé de Vatry avant l'incendie, n'ait pas été la proie des flammes. Le style de ce

Précis, faussement attribué d'abord à Pélisson, est élégant et simple; la narration en est claire, rapide et animée; et la louange n'y est point donnée aux dépens de la vérité[1].

Quelques esprits *indépendants*, à qui peut-être il n'a manqué, pour être des flatteurs, que des souverains qui voulussent écouter leurs flatteries, ont reproché à Racine, ainsi qu'à Molière et à Despréaux, d'avoir trop fréquenté la cour et d'avoir consacré leurs travaux à l'éloge de Louis XIV et à ses plaisirs. Eh! où donc est le crime d'avoir recherché souvent l'entretien d'un prince qui comblait à la fois le mérite, et de distinctions et de largesses; qui, au milieu des pénibles soins du trône, disait à Boileau : « *Souvenez-vous que j'aurai toujours une demi-heure à vous donner?* » Où est le crime d'avoir loué un monarque que ses plus cruels ennemis ont jugé louable à tant d'égards; dont les travaux ont à jamais illustré la France; qui a donné son nom à son siècle; dont les plaisirs même avaient un caractère de grandeur, et nous ont valu *Esther*, *Athalie*, le *Tartufe*, le *Bourgeois gentilhomme*, et tous les chefs-d'œuvre des Quinault, des Lulli, des Lebrun, des Mansard et des Girardon?

(1) La *relation du siége de Namur* (en 1692), imprimée la même année par ordre du roi, est un modèle d'exactitude et de précision.

Louis XIV se plut à prodiguer à Racine les gratifications et les faveurs ; il le fit trésorier de la généralité de Moulins et gentilhomme ordinaire[1] ; il lui accorda les entrées et un appartement au château ; il le nomma plusieurs fois des voyages de Marli ; il l'admit fréquemment dans son intimité, lors même qu'il ne recevait aucun de ses courtisans. Il trouvait sa conversation si remplie d'agrément que, durant une maladie, il le fit coucher dans une chambre voisine de la sienne, afin de le voir plus souvent. Racine alors lui servit de lecteur et lui lut un jour Plutarque dans la version d'Amyot, en substituant habilement le langage moderne aux expressions gauloises que le roi n'aimait pas.

Comme la faveur dont Louis XIV honorait le premier de nos poètes n'était ni le fruit du caprice, ni le prix d'une basse adulation, elle se soutint long-temps. Une circonstance imprévue vint malheureusement l'affaiblir. C'était en 1697. Dans un de ces entretiens intimes que madame de Maintenon accordait souvent à Racine, la conversation ayant eu pour objet la misère du peuple épuisé par de longues guerres, cette femme célèbre pria le poète de rédiger ses idées en forme de mémoire, promettant que l'écrit ne sortirait pas de ses mains. Racine y consentit, non point par une complai-

(1) La survivance de cette charge fut donnée à J.-B. Racine, son fils aîné, à peine âgé de seize ans.

sance de courtisan, et bien moins encore dans aucune vue ambitieuse (la conduite de toute sa vie repousse cette accusation), mais dans l'unique dessein d'être utile. Le roi surprit ce mémoire, et le nom de l'auteur fut révélé. Peut-être la leçon était un peu trop directe, puisque Louis s'en offensa. « *J'aime beaucoup*, disait un jour ce prince « à un prédicateur qui l'avait apostrophé person- « nellement, *j'aime beaucoup, mon père, à pren-* « *dre ma part d'un sermon; mais je n'aime pas* « *qu'on me la fasse.* » Louis XIV avait-il besoin d'ailleurs qu'on lui exposât si vivement la misère du peuple, lui qui, bien que victorieux de tous côtés, venait, dit Torcy, *de précipiter la paix de Riswick, par le seul besoin de soulager le royaume?* Mais peut-être aussi (et cette conjecture est la plus vraisemblable) le roi fut-il blessé seulement de voir un homme de lettres, sortant de la sphère exclusivement assignée alors à chaque profession, vouloir se mêler des affaires du gouvernement. Voici, en effet, quelles furent ses paroles : « *Parce qu'il* « *fait bien des vers, croit-il tout savoir? et, parce* « *qu'il est grand poète, prétend-il être ministre?* » Si l'on se reporte à ce qu'était alors l'état social, aux usages, aux convenances, aux devoirs particuliers à chaque classe et à chaque individu, on conçoit que la sévérité du roi dut paraître toute naturelle; mais qu'elle doit nous sembler *barbare*, à nous qui, dans notre siècle *de lumières*, avons vu,

non-seulement des poètes qui n'étaient pas des Racine, mais jusqu'à des histrions, s'arroger le droit de régenter leur souverain, et, pour comble de *civilisation*, se constituer les arbitres de sa couronne et de sa vie! Quel qu'ait été le motif de l'humeur de Louis contre Racine, elle ne fut que passagère; son estime et sa bienveillance ne l'abandonnèrent point; Racine ne cessa pas de le voir. Durant sa dernière maladie, le roi se fit donner chaque jour de ses nouvelles avec un intérêt touchant, et ses bienfaits le suivirent au-delà du tombeau [1]. Il n'est donc pas exact de dire que ce fut une disgrace, et encore moins que cette disgrace ait causé sa mort. Mais on ne peut nier que le chagrin d'avoir pu déplaire un moment à son roi et à son bienfaiteur n'ait contribué à augmenter le mal dangereux [2] dont il était atteint depuis plusieurs années.

On a reproché à Racine d'être trop enclin à la raillerie, et Boileau lui-même eut à s'en plaindre quelquefois. Un jour qu'il raillait trop vivement et depuis trop long-temps son ami, celui-ci lui dit enfin : «Avez-vous envie de me fâcher? — Dieu m'en garde! — Eh bien! vous avez donc tort, car vous m'avez fâché.» Quoique son cœur n'eût aucune part à ce penchant de son esprit, il fit, pour

(1) Sa pension de 2,000 liv. fut conservée à sa veuve.

(2) Un abcès au foie.

s'en corriger, de nobles et heureux efforts sur lui-même. Quand la charité chrétienne ne le lui aurait pas ordonné, Racine avait trop bon goût, il avait l'ame trop élevée pour ne pas sentir que, si la raillerie a ses dangers entre des égaux, elle est, à l'égard de nos inférieurs quelconques, un abus de la force qui ressemble à de la lâcheté, comme un acte de violence envers un homme désarmé. Les épigrammes échappées à sa jeunesse sont piquantes et d'une malice très fine; mais elles sont gaies, sans fiel, et en fort petit nombre. On ne peut guère trouver à redire qu'à celles contre *D'Olone* et *Créqui*[1]. Son fils aîné lui en ayant un jour envoyé une contre Pérault : « *Je voudrais*, lui écrivit Racine, *que vous ne l'eussiez point faite. Outre qu'elle est assez médiocre, je ne saurais trop vous recommander de ne point vous laisser aller à la tentation de faire des vers français; surtout il n'en faut faire contre personne.* » Il y a, dans toutes ses lettres à son fils, un caractère de tendresse, de simplicité, de bonté et d'indulgence qui émeut et qui attache. Quoi de plus touchant que celle où il lui dit[2] : « Je n'ai osé demander à M. l'ambassadeur si vous « pensiez un peu au bon Dieu, et j'ai eu peur « que la réponse ne fût pas telle que je l'aurais « souhaité ; mais enfin, je veux me flatter que, fai-

(1) A propos des critiques d'*Andromaque*.

(2) 21 juillet 1698.

« sant votre possible pour devenir un parfait hon-
« nête homme, vous concevrez qu'on ne le peut
« être sans rendre à Dieu ce qu'on lui doit. Vous
« connaissez la religion ; je puis même dire que
« vous la connaissez belle et noble comme elle est,
« et il n'est pas possible que vous ne l'aimiez....
« Pour moi, plus je vais en avant, plus je trouve
« qu'il n'y a rien de si doux au monde que le repos
« de la conscience, et de regarder Dieu comme un
« père qui ne nous manquera pas dans tous nos
« besoins. M. Despréaux, que vous aimez tant, est
« plus que jamais dans ces sentiments, etc., etc. »
Les lettres de Racine à ses amis sont naturelles, faciles, élégantes. Il y a parfois des traits de force. En voici un, à propos de la mort de M. de Saint-Laurent, précepteur du duc de Chartres qui fut depuis régent. « Il a été emporté, dit-il[1], d'un seul
« accès de colique néphrétique. Je ne crois pas,
« qu'excepté MADAME, on en soit fort affligé au
« Palais-Royal : *les voilà débarrassés d'un homme*
« *de bien.* » On ne peut se dispenser, en lisant ce qui nous est resté de cette correspondance de Racine avec sa famille et avec ses meilleurs amis, de remarquer combien le ton en est généralement peu familier. Dans un volume entier de lettres, on ne trouve pas une seule trace de tutoiement. L'amitié alors était grave ; elle semblait un devoir plus

(1) Lettre à Boileau, 4 août 1687.

encore qu'un plaisir. Racine eut pour amis les écrivains les plus célèbres de son temps, Bourdaloue, La Bruyère, Rapin, Bouhours, Bernier, Nicole, La Fontaine, Boileau, etc., etc. On regrette de ne pouvoir aussi nommer Molière. Il n'est que trop vrai qu'il rendit à Racine, dans les commencements de leur liaison, des services qui semblaient devoir en assurer la durée; que cependant elle dura peu, et que Racine eut les premiers torts qui amenèrent une rupture, en retirant son *Alexandre* du théâtre de Molière, pour le donner à l'hôtel de Bourgogne. Mais ces torts étaient-ils bien sérieux? Si Molière, directeur de comédie, pouvait les juger tels, Molière, auteur dramatique, n'aurait-il pas dû les excuser? Au reste, ce refroidissement peu raisonnable de l'une et de l'autre part, ne dégénéra jamais en hostilité, ni même en secrète inimitié. Racine et Molière s'estimèrent toujours. Noblement armés l'un pour l'autre, Racine défendit le *Misanthrope*, et Molière les *Plaideurs*[1], contre un public ignorant ou prévenu. Les hommes supérieurs, même sans être unis, se rendent réciproquement justice; la médiocrité seule est jalouse. Cette vérité suffirait pour justifier Corneille et Racine du soupçon de jalousie mutuelle dont on a osé flétrir leur mémoire. Ajoutons seu-

(1) « Ceux qui se moquent des *Plaideurs*, disait-il, mériteraient qu'on se moquât d'eux. »

lement, en ce qui regarde Racine, qu'il avait un trop grand génie pour ne pas sentir toute la grandeur de celui de Corneille, et qu'il l'a loué trop éloquemment pour qu'on pût l'accuser de n'être pas sincère. Il ne faut pas, dira-t-on, prendre toujours au mot les éloges académiques : soit; mais si l'on peut croire que Racine, ayant à louer publiquement Pierre Corneille mort, le jour de la réception et par conséquent en présence de Thomas Corneille, son frère et son successeur [1], ne pouvait, sans manquer à toutes les convenances, se dispenser d'exalter son mérite, du moins ne saurait-on récuser l'éloge volontaire qu'il faisait de lui en particulier, dans ses conversations avec son fils, où, développant à celui-ci les beautés du *Cid* et d'*Horace*, il lui disait : « Corneille fait des vers « cent fois plus beaux que les miens. » On a fait à Racine un reproche plus grave, et dont il est plus difficile de le justifier. Nicole, dans une réponse au visionnaire Desmarets [2], avait traité les poètes dramatiques d'*empoisonneurs publics* et de *gens horribles aux yeux des chrétiens.* Cette injure grossière et blâmable, même à l'égard de Desmarets, ne pouvait assurément regarder en aucune façon

(1) Discours prononcé à l'Académie française, le 2 janvier 1685, à la réception de MM. Corneille et Bergeret. Racine le lut au roi, qui lui dit : « Je le louerais davantage, si je n'y étais pas tant loué. »

(2) Desmarets de Saint-Sorlin, auteur de la comédie des *Visionnaires.*

le jeune auteur des *Frères ennemis* et d'*Alexandre.* Il se l'appliqua cependant et publia contre Port-Royal, contre ses anciens maîtres, cette fameuse lettre, *à l'auteur des hérésies imaginaires*, qu'il eut le malheur d'écrire avec un talent digne de Pascal [1]. « Les Molinistes, dit J.-B. Racine, y bat- « tirent des mains, et furent charmés d'avoir enfin « trouvé ce qu'ils cherchaient depuis long-temps et « si inutilement, c'est-à-dire un homme dont ils « pussent opposer la plume à celle de l'auteur des « *Provinciales.* » Provoqué par deux réponses très vives de Dubois et de Barbier-d'Aucourt, Racine allait répliquer par la publication d'une seconde lettre plus piquante encore que la première. Les conseils de Boileau, ou plutôt son bon naturel et le regret d'avoir manqué aux instituteurs de sa jeunesse, le décidèrent à ne point l'imprimer [2]; il retira même tous les exemplaires de la première qu'il put trouver. Il avait commis une grande faute sans doute; mais combien la réparation fut plus grande encore ! De quel respect, de quel attendrissement ne se sent-on point saisi, quand on se représente Racine, se faisant conduire par Boileau

(1) C'était au commencement de 1666; Racine avait vingt-sept ans.

(2) Son fils aîné prit la même résolution; mais ayant été trouvée en manuscrit dans les papiers de l'abbé Dupin, parent et ami de Racine, en 1719, cette lettre fut alors livrée à l'impression pour la première fois.

chez Arnauld, et se précipitant aux pieds de celui-ci en présence de vingt témoins; Arnauld se jetant à son tour aux pieds de Racine, et tous deux s'embrassant en frères, en amis, en chrétiens! Le souvenir de cette faute pesait encore sur son cœur long-temps après. L'abbé Tallemant, s'avisant un jour de la lui reprocher en pleine académie: « *Oui,* « *monsieur*, lui répondit Racine, avec une noble « humilité, *vous avez raison; c'est l'endroit le plus* « *honteux de ma vie, et je donnerais tout mon* « *sang pour l'effacer.* » Ces faits répondent suffisamment aux biographes inconsidérés, malveillants ou mal instruits [1], qui ont accusé Racine d'avoir eu *un amour-propre excessif*. S'il eût eu ce défaut, aurait-il été si docile à la critique? Aurait-il, sans le remercier il est vrai, mais aussi sans se fâcher, suivi jusqu'aux conseils de Subligny [2]? Parmi les auteurs dramatiques de nos jours les plus modestes, combien y en a-t-il qui profitassent des avis donnés dans une parodie? Ne serait-ce point à une petite rancune de Baron que Racine a dû cette accusation de vanité? On sait que ce comédien insistant un jour, sans aucune espèce de mesure, auprès de Racine, sur quelques observations concernant un de ses rôles: « *Baron*, lui dit le poète, *je vous ai*

(1) Luneau, le *Dictionnaire historique*, etc.

(2) Auteur de la *Folle Querelle*, comédie-parodie d'*Andromaque*.

« *fait venir pour vous donner des instructions, et* « *non pour en recevoir;* » et l'on sait aussi que messieurs les comédiens sont sujets à prendre pour un amour-propre excessif la dignité d'un homme de lettres qui sait garder son rang.

Racine était naturellement *mélancolique avec lui-même*, quoique fort doux avec les autres. Il avait l'ame tendre, il recherchait les émotions tristes ou religieuses, plutôt que celles de la joie. Il était généreux et savait se conserver les moyens de l'être par beaucoup d'ordre et d'économie; il aidait de ses secours beaucoup de parents éloignés; il avait un soin tout filial de sa nourrice et ne l'oublia point dans son testament. Parmi les amis qu'il s'était faits dans le monde, un de ceux qui lui paraissaient le plus attachés, c'était le chevalier de Poignant, si connu par son duel avec son ami La Fontaine. Poignant annonça long-temps d'avance qu'il le ferait son héritier, et il tint parole; mais à sa mort tout le bien se trouva mangé. Racine n'en acquitta pas moins avec zèle et reconnaissance les frais de maladie et de sépulture du magnifique testateur. Nul ne fut meilleur époux et plus tendre père. L'éducation chrétienne de ses enfants était sa grande affaire. Il faisait chaque jour la prière en commun avec sa femme, ses enfants et ses domestiques; il leur lisai et leur expliquait l'Évangile. Dans les dix dernières années de sa vie, tous ses plaisirs, tout son bonheur étaient concentrés dans ses affections domes-

tiques. Il n'allait même plus à la cour que pour les devoirs de sa charge et pour les intérêts de sa famille; et cependant, combien n'avait-il pas de moyens d'y plaire et de s'y faire aimer; une belle et noble figure, des manières gracieuses, tous les charmes de l'esprit, tout l'éclat de la renommée, unis à l'art heureux de les faire oublier! Soixante ans après les représentations d'*Esther*, à Saint-Cyr, les dames qui en avaient été témoins parlaient encore de lui avec attendrissement, et disaient à Louis Racine : « *Vous êtes fils d'un homme qui avait un* « *grand génie et une grande simplicité.* » Il avait en effet enchanté tout le monde, plus encore par l'aménité et la grace des instructions qu'il donnait aux jeunes demoiselles de Saint-Cyr, que par son talent même pour la déclamation; et ce talent, il le possédait au plus haut degré. Aucun homme de son temps ne lisait et ne récitait mieux que lui. Un jour, chez Boileau, dans sa maison d'Auteuil, lisant et traduisant d'abondance l'*Œdipe* de Sophocle, il fit verser des larmes à tous les assistants. Il enseigna à Baron et à La Champmêlé un système de déclamation plus conforme à la nature et au bon goût, ou, pour mieux dire, il leur apprit à parler et non à déclamer.

Comment un homme doué de tant de qualités naturelles ou acquises a-t-il eu des ennemis? Cette question pourrait paraître par trop ingénue et nous ne la ferons point. Mais comment ces inimitiés lui ont-

elles survécu pendant plus d'un demi-siècle? C'est ce qu'on ne peut guère expliquer que par l'extrême influence de Fontenelle, neveu de Corneille, et, à ce titre, disposé à défendre et à maintenir la prééminence de son oncle sur ses rivaux, fût-ce aux dépens de la justice et de la vérité. Fontenelle haïssait personnellement Racine, depuis l'épigramme qui avait immortalisé sa tragédie d'*Aspar*. Sa rancune dura soixante ans (cela est un peu long pour un philosophe); elle lui inspira cette odieuse et absurde épigramme où l'auteur d'*Esther* est traité de *suppôt de Lucifer*. Elle se manifesta de toutes les manières et dans toutes les occasions, sans se lasser jamais, et sans avoir à craindre la férule de Boileau qui n'était plus; enfin elle parvint à retarder pour Racine le jour de la justice. Graces soient rendues à Voltaire, qui s'indigna de cette iniquité, et qui, tant que la passion de l'irréligion ne vint pas fasciner ses yeux et fausser son goût exquis, proclama dans tous ses écrits, comme dans tous ses entretiens, l'inimitable perfection de Racine. Si Racine n'a pas, comme Corneille, joui de son vivant de tout l'éclat de sa gloire, il faut plaindre ses contemporains. Pour lui, il s'était depuis long-temps consolé, dans le sein de la religion, de l'injustice des hommes. Il poussait l'indifférence pour ses ouvrages jusqu'à refuser de revoir les éditions qu'en faisaient les libraires; et l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, uniquement occupé en mou-

rant du soin de son ame, ne songea pas même à ce que deviendrait son nom dans la postérité. Sa fin, qui eut lieu le 22 avril 1699, fut douloureuse et d'une intrépidité toute chrétienne. Il voulut être enterré à Port-Royal, aux pieds du docteur Hamon, afin de n'être plus séparé, même par la mort, de ses anciens instituteurs. Après la destruction de ce monastère on transporta (en 1711) ses restes à Paris, dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont, où ils furent placés à côté de Pascal. Le marbre tumulaire de celui-ci, enlevé en 1793 par les violateurs des tombeaux, a été rétabli à la Restauration. La tombe de Racine, beaucoup moins apparente, déposée depuis long-temps dans une église de village (à Magni-Lessart), y fut retrouvée en 1808 et fut rapportée à Saint-Etienne-du-Mont, le 21 avril 1818. Son épitaphe, composée par Boileau, fait peut-être sourire de pitié nos soi-disant philosophes[1]; elle se termine ainsi : « O toi! qui « que tu sois, que la piété attire en ce saint lieu, « plains dans un si excellent homme la triste desti- « née de tous les mortels; et, quelque grande idée « que puisse te donner de lui sa réputation, sou-

(1) Le texte de cette épitaphe est mal rapporté dans les *Mémoires* de L. Racine sur la vie de son père; elle est même incorrecte sur le marbre tumulaire. Pour l'avoir exactement, il faut la chercher dans les OEuvres de Boileau, édition de Saint-Marc, ou mieux encore dans l'édition de Blaise, 1823, donnée par M. Saint-Surin.

« viens-toi que ce sont des prières, et non pas de « vains éloges qu'il te demande. »

Outre les ouvrages dont nous avons parlé dans le cours de cette notice, il en est encore quelques-uns qu'il ne nous est pas permis de passer sous silence. De ce nombre sont : 1° l'*Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, composé en 1693. C'est à la fois un monument de la reconnaissance de Racine pour cette maison, et une preuve de plus de son talent pour écrire l'histoire. Boileau le regardait comme un morceau de beaucoup de mérite; toutefois il est aujourd'hui peu lu; 2° les *Cantiques spirituels*, composés pour la maison de Saint-Cyr, en 1694; c'est la dernière production poétique de Racine; c'est le chant du cygne. Ils sont remplis de grace et d'onction; Fénélon n'en parlait qu'avec enthousiasme. Le sujet du troisième cantique est la *Plainte d'un chrétien sur les contrariétés qu'il éprouve au dedans de lui-même.*

« Mon Dieu! quelle guerre cruelle!
« Je trouve deux hommes en moi.
« L'un veut que, plein d'amour pour toi,
« Mon cœur te soit toujours fidèle;
« L'autre, à tes volontés rebelle,
« Me révolte contre ta loi. »

On dit qu'à cette strophe le roi s'écria : *Voilà deux hommes que je connais bien.*

Les discours académiques qui nous restent de

Racine se réduisent à deux ; l'un, que nous avons déjà cité, pour la réception de Thomas Corneille ; l'autre pour la réception de l'abbé Colbert. Il est à remarquer que cet abbé Colbert, reçu de l'Académie à l'âge de vingt-quatre ans, ayant eu à haranguer le roi, quelque temps après, au nom du clergé (en 1683), pria Racine de lui faire sa harangue ; aussi se trouve-t-elle dans les œuvres de ce poète. Quant au discours que prononça Racine pour sa propre réception, il n'a jamais été imprimé ; il paraît qu'il avait eu peu de succès, et que Fléchier, reçu le même jour que lui (le 12 janvier 1673), avait eu tous les honneurs de la journée. Racine eut de quoi se consoler de ce petit échec, dans la même semaine, pas le succès de sa tragédie de *Mithridate*.

Tout a été dit sur les ouvrages et le talent de Racine. On proposait un jour à Voltaire de faire un commentaire de ce grand poète, comme il en avait fait un de Corneille. « *Il n'y a*, répondit-il, *qu'à* « *mettre au bas de toutes les pages : beau, pathé-* « *tique, harmonieux, admirable, sublime !* » Cette réponse, ou, si l'on veut, cette saillie, n'a pas empêché une foule d'écrivains plus ou moins recommandables de commenter Racine, et leurs travaux sont loin d'avoir été inutiles. Quoi de plus propre à arrêter les progrès du mauvais goût que de faire sentir tout le charme du bon ? Quelle meilleure réponse aux novateurs, aux peintres de la

nature brute, que le développement des beautés de l'art porté à sa plus haute perfection? Or, telle est la perfection de Racine qu'il n'y a peut-être pas, dans toutes ses pièces, nous ne disons point une seule scène, mais un seul vers qui puisse être remplacé par un autre. Tout y est juste et vrai; tout y est rempli de cette poésie d'images et de sentiments, de cette élégance continue que, depuis les Grecs, Virgile et lui ont seuls possédée, et qui est d'autant plus admirable dans Racine qu'il avait pour instrument une langue moins riche, moins harmonieuse, moins flexible et bien plus timide que celle de Virgile. C'est surtout dans *Esther*, dans *Athalie*, et particulièrement dans les chœurs de ces deux tragédies, qu'appuyé sur le plus sublime des modèles, il est presque toujours sublime lui-même. C'est là que Racine a toute l'élévation d'un prophète hébreu qui, empruntant et embellissant notre langue, viendrait nous annoncer des vérités divines dans des vers presque divins. Mais ce qui caractérise principalement Racine, c'est l'union complète, et peut-être unique, de deux qualités qui semblent incompatibles, de l'imagination la plus brillante et de la raison la plus parfaite qui fût jamais, de la sensibilité la plus exquise avec le bon sens le plus invariable. La raison en effet, autant et plus encore peut-être que l'imagination, domine dans la conception de ses œuvres les plus touchantes, dans l'exécution de ses scènes les plus drama-

tiques, dans le choix même de ses expressions les plus riches, de ses tours les plus elliptiques, de ses alliances de mots les plus hardies. Boileau, que plusieurs critiques ont surnommé le poète de la raison, Boileau lui-même n'est pas, sous ce point de vue, supérieur à Racine; et d'ailleurs, cette qualité nous étonne moins en lui parce qu'elle est accompagnée d'une imagination beaucoup moins vive. On a souvent proclamé Racine le plus grand des poètes français; il faudrait aussi le proclamer le plus raisonnable; ou plutôt, n'est-ce pas précisément parce qu'il a été le plus raisonnable qu'il a été le plus grand?

DE L'INVENTION

EN POÉSIE,

CONSIDÉRÉE PAR RAPPORT A LA FONTAINE.

Presque tous les graves personnages, dont le mérite est de faire et de défaire les réputations, de prononcer, sans talent et sans esprit, sur l'esprit et le talent d'autrui, et de donner à qui leur plaît la renommée qu'ils n'ont pas eux-mêmes ; tous les petits *Perrin Dandin* de la littérature, qui du bas du Parnasse jugent les Dieux assis sur le sommet du mont, qui, disputant à tort et à travers sur le génie, ont eu la prétention de le définir, pour le distribuer ensuite au gré de leur caprice, semblent s'être accordés à faire de l'*invention* la qualité essentielle et indispensable de l'homme de génie. D'après cette explication, qui avait elle-même besoin d'être expliquée, car il restait à définir l'invention, La Fontaine, Boileau, Racine, Voltaire, que quelques bonnes gens regardent encore comme des hommes de génie, ne furent plus que de *beaux-esprits.* Ils

n'avaient, disait-on, rien *inventé.* Le premier devait à Esope, à Phèdre, à vingt autres fabulistes anciens et modernes, ses fables les plus ingénieuses; le second se retrouvait tout entier dans Horace, le troisième dans Euripide, le quatrième partout. Au milieu de cette proscription, Corneille fut presque le seul à qui l'on n'enleva pas son génie; quoiqu'il fût constant qu'il n'avait inventé ni le *Menteur,* ni *le Cid,* ni *Héraclius*, ni le dénouement de *Cinna*, ni beaucoup d'autres choses, on voulut bien lui faire grace; mais on s'en vengea sur Boileau et sur La Fontaine. On disputa au premier jusqu'au titre de poète; le second fut comparé, tantôt à un arbre, tantôt à une machine. De son temps, ses amis l'appelaient le *bonhomme.* Voltaire lui-même, dans son *Siècle de Louis XIV,* où tant de grands hommes sont jugés avec une si rare impartialité, parle de La Fontaine avec une injustice, ou du moins avec une légèreté inexcusable. Forts de cette autorité, plusieurs compilateurs, dissertateurs et pédants s'amusèrent à fouiller toutes les bibliothèques du quartier latin, et trouvant dans quelques *in-folios* poudreux l'idée de plusieurs fables de La Fontaine, ils publièrent avec jactance et leur découverte et les vols du fabuliste. Dès lors il fut bien avéré que La Fontaine, n'ayant pas *inventé* le sujet de ses fables, n'était point un homme de génie. Les critiques convinrent néanmoins, mais à regret, qu'une des plus belles fables

du recueil lui appartenait, et on ne disputa pas à La Fontaine *Les animaux malades de la peste.*

Quel triomphe pour ces messieurs, s'ils avaient découvert, au milieu de leurs utiles et savantes recherches, ce que le lecteur va lire!

En 1443 naquit à Toul un nommé Jean Raulin, qui, après avoir été pendant plusieurs années grand-maître du collége de Navarre à Paris, se fit prédicateur, et devint un homme célèbre. Ses sermons, aussi admirables pour le moins que ceux de Maillard, de Barlette et de Menot, étaient souvent égayés d'exemples et d'historiettes fort gaillardes. On les trouverait aujourd'hui tout-à-fait indignes de la chaire de vérité; mais à cette époque ils passaient pour des chefs-d'œuvre. Ils étaient d'ailleurs écrits en latin et bourrés de citations des scolastiques; ce qui, comme on sait, ne gâtait rien alors.

Un dimanche donc, Jean Raulin, prêchant *sur la pénitence*, inséra dans son sermon l'apologue suivant, que j'ai traduit littéralement, et qu'on peut lire en latin dans le recueil de ses sermons, imprimé en 1519.

« Le lion fit comparaître un jour à son chapitre « le loup, le renard et l'âne, pour tirer d'eux l'aveu « de leurs fautes et les punir en conséquence. Le « loup vint d'abord, et fit ainsi sa confession : « Je suis un grand maraud; j'ai mangé une brebis « qui ne m'appartenait point; mais c'est un droit

« que je tiens de mes ancêtres. Mon père, mon « aïeul, mon bisaïeul, tous enfin en ont agi ainsi, « bien avant le déluge; et, de mémoire d'homme, « on n'a jamais vu les loups ne pas manger de bre- « bis. — Est-il bien vrai, dit le lion? — Assurément. « — En ce cas, pour ce péché, vous direz seulement « un *Pater*. Le renard vint ensuite, et avoua, en « rougissant, avoir mangé des poules et des cha- « pons qui n'étaient point à lui. Mais, ajouta-t-il, « c'est un droit qui a de tout temps appartenu « aux renards. Il en fut quitte aussi pour un *Pater*. « L'âne vint à son tour et se confessa de trois « péchés : 1° d'avoir mangé le foin qui était accro- « ché aux buissons, ou qui était tombé des voi- « tures. — Ah! malheureux, dit le lion! manger « l'herbe d'autrui, l'herbe de gens qui n'étaient « pas même tes maîtres! 2° D'avoir fait ses ordures « dans l'enclos des moines. — Misérable! souiller, « empester une terre sainte! 3° Enfin (et ce der- « nier aveu ne lui fut arraché qu'avec peine), « d'avoir mêlé sa voix à celle des moines qui chan- « taient vêpres. — Ah! quelle horreur, s'écria le « lion! exposer les moines à détonner! Le pauvre « âne reçut les étrivières pour de bien légères fautes, « tandis que le loup et le renard eurent l'absolu- « tion et furent confirmés dans leurs prétendus « droits paternels et héréditaires. »

Il est évident que c'est ce sermon de Jean Raulin qui a donné à La Fontaine l'idée de la fable des

Animaux malades de la peste. Jean Raulin est l'*inventeur*, La Fontaine n'est que l'imitateur. Qui oserait dire cependant que le titre d'homme de génie appartient au premier?

A quoi se réduit ici le mérite de l'invention, et qu'est-il en comparaison du mérite de l'exécution? Sans doute l'idée première de Raulin est heureuse; mais où est cette distribution, cette variété de tableaux, cette peinture naïve des mœurs des personnages, ce dialogue vif et animé, ce coloris inimitable, ce choix admirable d'expressions originales et pittoresques? Où sont ces détails enchanteurs?

« Ni loups ni renards n'épiaient
« La douce et l'innocente proie;
« Les tourterelles se fuyaient;
« Plus d'amour; partant plus de joie!
. . . .
. . . .
« Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
« Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,
« Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
« En les croquant beaucoup d'honneur.
. . . .
. . . .
» Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
« Au dire de chacun, étaient de petits saints.
« L'âne vint à son tour et dit: j'ai souvenance
« Qu'en un pré de moines passant,
« La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
« Quelque diable aussi me poussant,
« Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Ah! quand La Fontaine n'aurait inventé que son style, combien de *génies inventeurs* oserait-on lui comparer? Si on excepte Molière, quel homme a laissé plus loin derrière lui ses devanciers et ses successeurs?

Et serait-il vrai même que l'idée première de chacune de ses fables ne lui appartînt pas, ne voilà-t-il pas une merveilleuse découverte? Ne voit-on pas chaque jour parmi les hommes mille actions auxquelles il ne faudrait que des noms d'animaux pour en faire le canevas d'une fable? Pourquoi donc est-il si peu de fabulistes? Si les sujets ne manquent pas, c'est donc le talent de les traiter qui manque.

Disons-le hardiment; dans presque toutes les branches de la littérature, et surtout de la poésie, si l'invention est quelque chose, l'exécution est presque tout. Les sujets que Racine a traités n'étaient-ils pas dans les mains de tout le monde? Pourquoi donc est-il le seul qui ait réussi à les mettre en œuvre? Pourquoi, de deux auteurs travaillant sur le même sujet (Pradon et Racine), l'un a-t-il fait un ouvrage ridicule et l'autre un ouvrage immortel?

Si l'invention seule constituait l'homme de génie, il s'ensuivrait que l'on a plus ou moins de génie selon que l'on a plus ou moins inventé. Dès lors les auteurs ne seraient plus jugés d'après la qualité, mais d'après la quantité de leurs ouvrages. Ainsi,

par exemple, le poète Hardy et Rétif de la Bretonne seraient des génies par excellence.

Par la raison contraire, Fielding et Molière seraient des esprits ordinaires : car l'un a fait peu d'ouvrages, l'autre a pris dans Plaute le sujet de deux de ses chefs-d'œuvre, et ce n'est pas par l'invention que ses autres comédies sont le plus admirables. Un poète inférieur à Molière aurait fort bien pu inventer la fable de l'*École des femmes*, des *Femmes savantes*, etc.; mais quel autre que Molière aurait pu, aurait osé l'exécuter? Tel romancier fort sot a peut-être inventé des situations plus pathétiques qu'aucune des tragédies de Racine. Tel sujet de vraie comédie peut venir à l'esprit d'un auteur du théâtre des Funambules; voyez cependant les œuvres de ces hommes de génie!

N'en déplaise aux partisans exclusifs de l'*invention*, La Fontaine, n'eût-il rien inventé, serait encore un des génies les plus étonnants de son siècle; il crée lors même qu'il imite, et ses copies sont des originaux qu'on ne copiera jamais.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

RAPPORT

FAIT AU NOM DE LA COMMISSION CHARGÉE DE L'EXAMEN DE LA PROPOSITION DE M. LE COMTE DUHAMEL, RELATIVE AU RÈGLEMENT DE LA CHAMBRE, DANS LA SÉANCE DU 31 MARS 1826.

DISCOURS

SUR LES DISCOURS ÉCRITS ET LES DISCOURS IMPROVISÉS.

Messieurs,

« Excepté dans les discussions générales des lois « ou des propositions, nul discours écrit ne pourra « être lu à la Chambre, sur les chapitres, titres ou « articles de lois ou de propositions; des notes seules « pourront être consultées. »

Telle est la proposition faite à la Chambre par notre honorable collègue M. Duhamel, et que votre commission m'a chargé de combattre. Je viens donc en son nom, et par un discours écrit, repousser

humblement les honneurs périlleux de l'improvisation auxquels la proposition de M. Duhamel tend à nous condamner.

En acceptant cette tâche, je ne m'en suis point dissimulé les difficultés; et celle qui résulte de ma position personnelle n'est peut-être pas la moins embarrassante. En prenant la défense des discours écrits, je puis être soupçonné de plaider un peu dans ma propre cause et pour mes modestes foyers. Vous le dirai-je, messieurs? les rôles me paraissent ici déplacés; la discussion serait, ce me semble, mieux engagée si, d'une part, la proposition d'interdire les discours écrits eût été faite par un député qui ne sût qu'écrire, et si, de l'autre, elle eût été combattue par un habile improvisateur.

Il en est, messieurs, tout autrement; c'est un député tout ému par le sentiment de sa faiblesse et par la crainte de vous déplaire, pouvant à peine lire d'une voix ferme son manuscrit, effrayé du seul aspect de cette tribune, qui vient disputer le droit exclusif d'y monter aux orateurs qui l'honorent le plus et qui n'en descendent le plus souvent qu'au milieu des applaudissements de la Chambre. Il faut en convenir, la partie n'est pas égale.

« Improvisez, nous dit-on, improvisez; nous vous « le conseillons, nous vous l'ordonnons. » Improvisez! le précepte est clair; l'ordre est formel. Mais comment, en l'écoutant, ne pas se rappeler ce conseil donné, il y a quarante ans, par un grand sci-

gneur à un poète qu'il protégeait, et dont les tragédies tombaient presque toujours. « Savez-vous, « lui disait-il, la cause de vos disgraces? c'est que « vous ne mettez pas dans vos pièces assez de vers « sublimes. Puisque le public en a le goût, que vous « en coûte-t-il pour le satisfaire? Remplissez-les de « vers sublimes. »

Messieurs, n'est pas sublime qui veut; n'improvise pas qui veut.

Exceptons, en effet, ces hommes qui ont eu le bonheur de s'exercer, dès leur première jeunesse, à l'art de parler, soit comme magistrats du parquet, soit dans la noble profession d'avocat, soit enfin dans les chaires de nos écoles; exceptons encore ce petit nombre d'êtres privilégiés, élevés dans des professions étrangères et souvent contraires aux habitudes oratoires, et qui pourtant, en dépit d'un axiome célèbre, ont déployé, dès leur début dans nos assemblées délibérantes, une éloquence dont ils étaient peut-être aussi étonnés eux-mêmes que leur auditoire; ces exceptions admises, combien, dans une assemblée quelconque, se trouve-t-il d'hommes à qui il soit donné de parler sans avoir écrit? Combien, au contraire, en avons-nous vu qui, profondément instruits dans les matières politiques ou administratives, et consommés dans l'art d'exprimer par écrit leurs pensées, n'ont jamais pu figurer dans une discussion orale! Combien, dont les lumières ont été si utiles et ont jeté tant

de lustre dans nos délibérations, n'ont pourtant jamais osé parler à cette tribune redoutable qui appelle tous les regards et à laquelle on n'arrive que par un si long chemin!

Enfin, messieurs, parmi les orateurs en qui l'on a souvent admiré le talent de la parole, n'en serait-il point par hasard quelques-uns dont les improvisations n'auraient été qu'apparentes? Je n'affirme rien; mais, pour être improvisés, leurs discours n'étaient-ils pas trop parfaits? S'ils avaient voulu nous faire illusion, n'y auraient-ils pas glissé quelques petites négligences bien arrangées? Et n'est-ce pas une preuve de leur bonne foi que ce rouleau de papier qu'on leur voyait à la main et qui semblait placé là en réserve, pour venir au secours de leur courage, comme une espèce de batterie masquée?

Quoi qu'il en soit, messieurs, si les improvisateurs, vrais ou artificiels, avaient seuls le droit de monter à cette tribune, il est évident que l'immense majorité de la Chambre serait réduite à un silence absolu.

Mais, dit l'honorable auteur de la proposition, *des notes pourront être consultées.*

Nous demanderons d'abord ce qu'on entend par des notes. Peut-on en déterminer et la forme et la quantité? Peut-on en limiter l'étendue? Permettra-t-on une phrase tout entière? L'orateur pourra-t-il s'émanciper et aller jusqu'à la période? L'empêchera-t-on d'y jeter les yeux souvent et de les y

laisser long-temps ? Et, s'il les lit de suite et sans interruption, quelque bonnes choses qu'elles contiennent, le fera-t-on descendre de la tribune ? Non sans doute, messieurs, et vous êtes de trop bon goût pour ne pas pardonner une contravention qui tournerait au profit de la discussion, et peut-être aussi au profit de vos plaisirs; mais alors que devient le nouveau réglement ?

Ces notes ne seront-elles que des points de reconnaissance, des espèces de réclames ou de jalons destinés à aider l'orateur dans sa marche ? De telles notes, ou nous nous trompons bien, ne serviraient assurément qu'à l'auteur qui n'en aurait pas besoin. Quant à celui qui serait forcé d'y recourir, elles ne seraient pour lui qu'une cause de plus de trouble et d'embarras, et nous souffririons de voir l'orateur intimidé, courant à la fois après ses idées et après ses paroles, et n'attrapant le plus souvent que la moitié des unes et des autres.

Accorder la faculté de consulter de pareilles notes, c'est donc ne rien accorder.

A la vérité, M. Duhamel borne l'interdiction des discours écrits *à la discussion des chapitres, titres ou articles de lois ou de propositions*.

Nous aurions trop d'avantages si, pour combattre ici notre honorable collègue, nous prenions nos objections dans la loi des comptes ou dans le budget. Il est évident que, dans ces deux lois, chaque ministère occupe un chapitre; que chacun des cha-

pitres contient plusieurs titres, chaque titre plusieurs articles; et qu'il n'est presque aucun de ces chapitres, titres ou articles, qui soit susceptible d'une discussion purement orale et qui n'exige de l'orateur, même le plus habitué à l'improvisation, une préparation écrite. Laissons donc cette partie de nos objections, afin de nous épargner le tort d'avoir trop raison. Venons aux autres lois et aux propositions. Qui de vous ne sait, messieurs, que souvent toute une loi, toute une proposition est dans un seul de ses articles? Qui ne sait que la suppression, que dis-je? la modification d'un article peut changer l'esprit, la nature et les effets de toute une loi? Et l'on ne veut pas que cet article important puisse être discuté dans des discours écrits comme dans des discours parlés! Disons-le franchement, messieurs; c'est presque ici une question de conscience; c'est interdire l'accomplissement de son mandat à tout député qui, en acceptant l'honneur de siéger parmi vous, accepte aussi le devoir de dire ce qu'il pense, et comme il lui a été donné de le dire, pour porter le plus de conviction dans vos esprits. Ce serait la première fois qu'une assemblée délibérante aurait imposé à ses orateurs un mode exclusif d'exprimer leur pensée.

Notre honorable collègue s'appuie de l'exemple de la chambre anglaise où l'on ne connaît pas, dit-il, de discours écrits. Et pourquoi n'en connaît-on pas? Ce n'est pas assurément qu'ils y soient interdits par

aucun réglement; c'est tout simplement que l'usage n'est pas d'en faire; c'est qu'en cela, comme en mille autres choses, l'Angleterre, qu'on a la manie de nous comparer sans cesse, diffère de la France; c'est que les Anglais n'arrivent pas, comme nous, à la chambre des communes après quarante ans, c'est-à-dire à un âge où il est bien tard pour commencer son éducation parlementaire; c'est que les orateurs parlent toujours de leur place et ne sont point intimidés par l'élévation et l'isolement d'une tribune; c'est que, soit calcul, soit indifférence, il n'y a jamais plus de cinq ou six membres qui prennent part à la discussion, et que ce sont presque toujours les mêmes.

Que ces usages soient bons, nous ne l'examinons pas; mais ils sont le fruit du temps, et, parmi nous, tout commence; mais ils sont le résultat et des lois et des mœurs anglaises; ferions-nous si mal, messieurs, de garder les nôtres?

S'imagine-t-on, en effet, que, dans le parlement anglais, tout soit digne d'être imité? Croit-on que les discussions, bien qu'elles soient uniquement orales, y soient aussi franches que les nôtres? Croit-on que leur allure, si libre en apparence, n'ait pas, dans le fait, quelque chose d'arrangé, de systématique et de peu sincère? Depuis le discours de la couronne jusqu'aux débats sur les subsides, depuis les élections jusqu'à la dissolution, tout n'est-il pas convenu d'avance? En un mot, toutes

les scènes du drame parlementaire ne sont-elles pas plus artificielles que naturelles? Peut-on même affirmer que le peuple anglais soit véritablement admis à les juger, quand on sait que les tribunes, si dérisoirement nommées *tribunes publiques*, ont été à dessein construites de manière à ne pouvoir contenir que cinquante personnes?

Nous vous avons exposé, messieurs, que la proposition de M. Duhamel ne tendrait à rien moins qu'à faire violence à la liberté de vos délibérations. Certes, telles n'ont point été les intentions de cet honorable député, dont la droiture de cœur et d'esprit est si justement appréciée par la Chambre; *il n'a voulu qu'économiser le temps de ceux qui écoutent, en diminuant le nombre de ceux qui parlent;* il n'a voulu qu'abréger les discussions, et que les dégager, pour ainsi dire, de leur superflu. Admettons un moment que *ce superflu* ne soit pas *chose si nécessaire*, et voyons si la proposition nous ferait arriver à ce but.

M. Duhamel veut éviter les longs discours. Mais d'abord est-il bien démontré que ceux qui ont reçu ou acquis le talent de parler, comme on dit, d'abondance, soient les orateurs les moins verbeux? Qui de nous, messieurs, a oublié qu'à certaine époque, un orateur se fit nommer député par ce seul motif qu'on lui connaissait la précieuse faculté d'allonger une discussion, de suspendre et quelquefois de faire manquer une délibération, en parlant trois

ou quatre heures, d'abondance et sans rien dire?

L'expérience d'ailleurs ne nous a-t-elle pas appris qu'il est bien plus facile d'être court en écrivant qu'en improvisant? En effet, l'écrivain rejette avec soin de son travail toutes les redites, soit d'idées, soit d'expressions; il serre à son gré ses raisonnements et son style, il choisit à loisir ses pensées et ses paroles. L'improvisateur, au contraire, n'a le temps de choisir ni les unes ni les autres; il les prend pour ainsi dire au vol, et, pour ne pas manquer les bonnes, il les prend toutes. Ne pouvant s'imposer le frein de son jugement, qui le refroidirait, il s'abandonne à son imagination, qui l'échauffe, mais qui souvent aussi l'égare. Enfin il se répète à son insu; il consume une heure à dire ce qu'il aurait écrit en quatre pages, et souvent, quand il a prononcé ces mots: *Je me résume,* son résumé est un second discours presque aussi développé que le premier. Et à ce sujet, qui de vous, messieurs, ne se rappelle ce ministre de la Grande-Bretagne qui, trouvant, en entrant à la chambre des communes, un orateur qui commençait un discours, et dont il connaissait la merveilleuse prolixité, eut le temps d'aller à sa campagne, à six milles de Londres, et de revenir à la Chambre, où il retrouva l'orateur parlant encore?

Du reste, c'est ici, ce nous semble, une dispute de mots. La longueur des discours écrits ou des discours parlés ne tient, ni à la grosseur du cahier,

ni au temps que le parleur reste à la tribune, mais au talent de l'écrivain ou de l'orateur, mais au fond de ses idées, mais à l'intérêt plus ou moins vif qu'il sait inspirer. Nos assemblées ont eu des orateurs très brefs qui nous paraissaient très longs et des écrivains très longs qui nous paraissaient très brefs. Pour remédier au mal dont on se plaint, ce ne sont donc ni les discours écrits ni les discours parlés qu'il faudrait proscrire, mais les orateurs sans logique et sans talent, soit qu'ils parlent, soit qu'ils écrivent.

L'honorable auteur de la proposition ne veut pas, dit-il, que, *dans la discussion des articles, on vienne malicieusement et par des détours lire à la tribune un discours qui avait été composé pour la discussion générale.*

Hélas! messieurs, ne montrons-nous pas souvent plus de malice, en n'écoutant pas? Et remarquez que cette ressource si commode, nous l'appliquons sans pitié aux discours écrits. Dans les deux cas, le remède est pareil; dans les deux cas, les murmures, les fatales conversations particulières avertissent l'orateur, et presque toujours l'avertissement profite à ceux qui le reçoivent; car à la longue on s'ennuie de tout, même d'être ennuyeux! Seulement, l'écrivain qui éprouve cet échec n'y revient guère; mais le parleur est plus intrépide, par la raison que son discours lui a moins coûté.

Et ce qui prouve que l'interdiction des discours écrits n'abrégerait point nos délibérations, c'est la longueur des séances de la Chambre anglaise. Elles se prolongent fréquemment durant sept à huit heures; et un seul orateur, M. Hume, a parlé dans une seule séance, quarante et une fois.

Examinons maintenant la question sous le rapport des convenances du langage parlementaire.

L'honorable auteur de la proposition compare les discours écrits à *une mécanique artistement arrangée.*

C'est, ce nous semble, en faire l'éloge et non la critique; car si le mécanicien est habile, la mécanique se dérange peu. En pouvons-nous dire autant des discours improvisés? Leur marche habituelle est au contraire un mouvement irrégulier : c'est l'agitation qui, comme dit Montaigne, est leur grace et leur vie. C'est aussi la source de l'impression plus forte qu'ils font en général sur les hommes assemblés. Si cette impression est quelquefois heureuse; si Bourdaloue, parlant d'un éloquent missionnaire de son temps, a pu dire : « On « restitue à ses sermons les bourses que l'on vole « aux miens, » à combien d'écarts ne s'expose pas souvent un orateur qui improvise? Et, pour ne parler que de ceux que la mort nous a ravis, ne pourrions-nous pas en citer au moins un (et des plus illustres peut-être), qui, dans l'improvisation,

laissa tomber de sa bouche telle expression qui ne serait jamais tombée de sa plume, et qu'il a bien amèrement regrettée?

« Les grandes pensées viennent du cœur, dit M. Duhamel après Vauvenargues, et le cœur s'exprime mieux dans un discours parlé. »

Il faut avouer que dans les sujets pathétiques l'emploi de l'improvisation a un prodigieux avantage sur le discours écrit. Mais les sujets pathétiques sont rares à traiter dans la Chambre, où, heureusement peut-être, le cœur a moins à faire que la raison. L'éloquence à notre usage est celle qui résulte de l'ordre et de l'enchaînement des idées, de la clarté, de la méthode pressante du raisonnement, et rarement l'éloquence qui cherche à toucher, à émouvoir les ames. Qu'une occasion toutefois se présente, et l'on verra, comme on l'a déjà vu, que les grandes pensées ne se refusent pas plus à l'écrivain qu'à l'improvisateur, et qu'elles ne perdent rien à être mûries par la méditation et embellies par les formes du style.

On nous dit que les discours écrits ne répondent point aux discours déjà prononcés, et qu'ils se répètent souvent les uns les autres, ce qui fait languir la délibération et n'avance point la conviction de la Chambre. C'est, nous le confessons, un grave inconvénient; mais d'abord ce vice ne s'est-il pas introduit dans la discussion générale, comme dans la discussion des articles? Pour être conséquent,

exigera-t-on aussi l'improvisation dans la discussion générale?

Et, d'ailleurs, à qui doit-on s'en prendre? Messieurs, ce n'est pas au discours écrit, c'est à l'écrivain. Si cet écrivain respecte assez peu les moments de la Chambre pour lui redire ce qu'on a dit avant lui, la Chambre en fait justice. Mais si cet écrivain, véritablement digne de ce nom, respecte la Chambre et se respecte lui-même, croit-on qu'il se hasarde à répéter autrui? Ne saura-t-il pas profiter de l'intervalle d'une séance à l'autre, ou, s'il le faut, de la séance même, pour retrancher de son discours ce que les préopinants lui ont dérobé? Dans la Chambre de 1815, un très petit nombre d'orateurs improvisaient; la plupart même de ceux qui improvisent aujourd'hui avec tant de succès écrivaient alors. Se plaignait-on des redites de leurs discours écrits? non, assurément. Et pourquoi? parce qu'ils faisaient avec habileté ce qu'ont fait aussi tout récemment plusieurs de nos honorables collègues, parce qu'ils modifiaient leurs discours, les accourcissaient ou les allongeaient, suivant ce que les préopinants avaient dit ou négligé de dire. De cette façon, la discussion marchait rapidement, loin de rétrograder. Je dirai plus; leurs discours, ainsi empreints d'une discussion récente et quelquefois flagrante, avaient souvent la couleur de l'improvisation, sans perdre la méthode et la solidité de la préparation écrite; et c'est peut-être

à la faculté donnée par notre réglement d'écrire leurs discours qu'ils doivent aujourd'hui la possibilité de s'en passer.

Laissons, messieurs, ce noble espoir à d'autres.

Et quel temps, messieurs, choisiriez-vous pour interdire les discours écrits dans une partie importante de vos délibérations et pour en gêner ainsi la liberté? Un temps où vos actions les plus indifférentes, où jusqu'à vos moindres paroles sont surveillées, commentées, calomniées! un temps où vous avez besoin de toutes les lumières individuelles de cette Chambre, de tous les genres de talents qu'elle renferme, de toute l'indépendance de vos débats parlementaires, pour garantir aux lois que vous discutez le sceau de l'approbation générale!

« Ce qui est bien, dit l'honorable auteur de la « proposition, ce qui est bien n'est jamais intem- « pestif. »

Grande erreur échappée sans doute à l'improvisation de M. Duhamel! grande erreur que dément chaque jour l'expérience! L'expérience, en effet, nous enseigne qu'ainsi que pour le corps humain les meilleurs remèdes administrés à contre-temps se tournent en poisons, de même, dans le corps social, le bien qu'on fait mal à propos se change en mal réel, en mal souvent irréparable. La meilleure loi du monde, considérée abstractivement, peut être fatale à la société qui n'y serait point préparée.

Les seules bonnes lois, les seules lois durables, sont celles qui sont écrites dans les mœurs, avant de l'être dans les codes.

Quant à nos réglements, messieurs, s'ils ne sont point parfaits, le temps y amènera naturellement les modifications dont ils sont susceptibles; c'est le temps, c'est-à-dire l'usage, qui fait les bons réglements, et non pas les réglements qui font les usages.

En résumé, messieurs, la proposition de notre honorable collègue, M. Duhamel, nous a paru tout à la fois contraire à la liberté de nos délibérations, inutile et intempestive, et votre commission a l'honneur de vous proposer de ne point l'adopter[1].

(1) Après une courte discussion, la Chambre adopta les conclusions de ce rapport.

DE LA FAIBLESSE

ET

DE LA PEUR

DANS LES HOMMES D'ÉTAT.

« Point de paix dans la société dont les doctrines et les lois s'écartent de la loi et des doctrines révélées de Dieu ; et quiconque, homme ou peuple, brise cette loi, nie ces doctrines, ne fût-ce qu'en un seul point, cet homme, ce peuple rebelle à Dieu, subit à l'instant le châtiment de son crime... Un malaise inconnu s'empare de lui... Je ne sais quelle force désordonnée le pousse et le repousse en tout sens, et nulle part il ne trouve le repos. Comme Caïn après son meurtre, *il a peur.* »

(L'abbé DE LAMENNAIS, *Imit. de J.-C.*)

Il a peur! Combien ce mot nous explique de choses, dans ce que nous avons vu depuis quarante

ans! C'est la peur qui a laissé impuni le serment du Jeu de paume, et qui, passant ensuite des vaincus aux vainqueurs, domina successivement tous les partis nés de cette première révolte et les rendit tour à tour victimes ou bourreaux les uns des autres.

Pourquoi a-t-on peur? parce qu'on est faible. Et pourquoi est-on faible? parce que, né du désordre, on ne peut s'appuyer sur les principes qui font la vie des hommes et des états; parce que n'osant renier son origine, dans la crainte d'être renversé par ses propres amis, par ses propres auteurs, comme on dit au palais, on s'épuise, on s'exténue à se donner l'apparence de la vigueur et du courage, comme un enfant qui, dans les ténèbres, se donnerait une extinction de voix à force de chanter, ou de crier au voleur.

Ce qu'il y a de plus triste dans la faiblesse, c'est qu'elle va toujours plus loin que le despotisme, par la raison qu'elle est ignorante et qu'elle ne sait jamais où elle va. Qu'on me réduise, moi, pauvre plaideur, à choisir entre un juge méchant et un juge ignorant; l'alternative sera dure : je préférerai pourtant celui qui ne me fera perdre mes procès que lorsqu'il y trouvera son intérêt, à celui qui, sans le vouloir ou sans le savoir, me les fera perdre tous les jours. Il en est de même en fait de gouvernement; le plus faible est ordinairement le plus fâcheux, le plus tracassier, le plus oppressif, le

plus cruel même; et l'on peut dire de lui ce que La Fontaine a dit de l'enfance :

« Cet âge est sans pitié. »

C'est surtout dans la victoire que se manifeste la violence d'un gouvernement faible; comme, avant de vaincre, il a eu peur, il a peur encore après avoir vaincu ; et, pour dissimuler cette peur, il se précipite dans d'aveugles témérités, jusqu'à l'heure de sa chute, qui n'est jamais plus prochaine qu'au moment où il croit avoir renvoyé à ses adversaires la peur qu'il avait reçue d'eux. Réaction constante, inévitable, que savent prévoir tous les hommes de quelques lumières! destinée commune à tous les pouvoirs qui n'ont pas leur racine dans la justice, dans les lois fondamentales et dans les mœurs du pays!

Le parti vainqueur croirait-il trouver une force réelle et une preuve de la confiance publique dans les adresses, dans les félicitations rimées ou non rimées qui lui arrivent après le triomphe, voire même dans les acclamations du peuple, au passage du triomphateur? Encens banal qui n'a point manqué au triomphateur de la veille, et ne manquera pas au triomphateur du lendemain! Parmi les *journées* les plus diverses de la révolution, en est-il une seule qui n'ait été célébrée à son tour par des fêtes et par des joies populaires? Quelle conclusion tirer de ces parades? La voici, expri-

mée avec esprit, bon sens et précision, dans une épigramme politique.

— C'est la fête aujourd'hui de Michel l'indomptable
Qui chassa le diable du ciel.
— Et si le diable avait chassé Michel?
— Ce serait la fête du diable.

DE LA RÉPUBLIQUE.

La république ! Est-il une idée de désolation et de désespoir que ce seul mot ne rappelle ? Qui ne sait que *sa liberté* était l'esclavage, *sa fraternité* l'homicide, *son égalité* le niveau de la tombe ?

Se moque-t-on de la jeunesse française, en la poussant au retour de la république ? Pense-t-on qu'elle ignore les horreurs de cette époque et que, de plus, les ignobles âneries qui ont accompagné ces horreurs aient échappé à sa railleuse sagacité ? Si en France on peut braver plusieurs fois la mort, y brave-t-on deux fois le ridicule ?

Qui de nous serait tenté de revoir ce bon temps, où un soi-disant représentant du peuple proposait sérieusement de remplacer le sucre de nos colonies par le sucre d'Orléans, et de transférer le port aristocrate de Brest à la commune patriote de Nanterre ?

Où la rue Saint-Denis s'appelait la rue *Nis*, parce qu'il n'y avait plus ni *saints* ni *de ?* où *Bernardin*

de Saint-Pierre vit substituer à son nom ceux de *betterave* et *dindon?* où mademoiselle Lepelletier de Saint-Fargeau reçut en naissant le nom de *Nation?* où le duc d'Orléans prit celui d'*Egalité?* où chaque bon républicain troquait le sien contre celui de *Brutus* et même de *César?* où le dimanche s'appelait *décadi*, les mois *pluviôse*, *ventôse*, et les derniers jours de l'année *jours sans-culotides?*

Où le savetier Chalandon présidait un comité dont l'avocat Target n'était que le secrétaire?

Où l'on buvait, mangeait, chantait, jurait, hurlait, sans col et sans veste, dans les parterres de nos spectacles?

Où l'on disait, dans *le Bourru bienfaisant*: Echec *au tyran*; dans *Nanine*:

« Elle doit plaire aux jardiniers, *aux lois*. »

dans *le Déserteur*:

« *La loi* passait et le tambour battait aux champs. »

Où le jardin des Tuileries était planté de pommes de terre?

Où la magnifique nef de Saint-Sulpice était un grenier à foin? où, dans d'autres églises, une grosse déesse en bois, qu'on appelait la déesse *Raison*, remplaçait les monuments des Lesueur et des Bouchardon? où des baladins promenaient dans les rues de Paris les ornements sacerdotaux?

Où l'on dépensait 300,000 fr. pour effacer les

armes de France de tous les livres de la Bibliothèque du Roi? où les manuscrits les plus précieux de cette bibliothèque, suspects de féodalité, étaient jetés par les fenêtres?

Où les domestiques, y compris ceux qui volaient ou dénonçaient leurs maîtres, avaient le titre d'*officieux?*

Où les *filles-mères* obtenaient des récompenses nationales?

Où les hommes, en bonnet rouge et en carmagnole, s'honoraient du nom de *sans-culottes?* où les femmes portaient la cocarde? où hommes et femmes, vieillards et enfants, propriétaires et portiers, généraux et soldats, se tutoyaient?

Où, les jours de grandes fêtes nationales, on mangeait en commun, dans les rues, à la façon des Spartiates?

Où la façade de toutes les maisons était couverte d'écriteaux portant le nom, l'âge et le sexe de tous les locataires?

Où l'on ne pouvait passer les ponts à la nuit tombante, ni être rencontré par une patrouille, sans être muni d'une carte civique?

Où l'on ne voyageait pas dans l'intérieur de la France sans un drapeau national, et où il fallait des passeports aux chevaux comme aux hommes?

Où, dans les tribunaux, quand, par méprise, on y traduisait des voleurs, ceux-ci appelaient sans façon leurs juges: *citoyens collègues?*

Voilà, jeunes gens, ce que l'on veut nous rendre! et voilà ce qu'on nous rendrait, lors même qu'on ne le voudrait pas, en nous rendant la république; car cause et effet, crime et folie sont inséparables.

POÉSIES FUGITIVES.

POÉSIES FUGITIVES.

IMITATION DE TACITE,

LUE DANS UNE SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE, EN SÉANCE PUBLIQUE, QUELQUE TEMPS APRÈS LA JOURNÉE DU 18 FRUCTIDOR.

Opus aggredior opimum casibus...
HISTORIARUM, lib. I.

J'entreprends une histoire en prodiges féconde,
Où sont tracés les maux et les crimes du monde,
Assemblage effrayant de meurtres, de forfaits,
D'une discorde affreuse et d'une horrible paix.
Quatre empereurs trahis, trois guerres intestines,
Des combats au dehors, au dedans des ruines;
Bellone en Orient couronnant nos guerriers,
En Occident bientôt flétrissant leurs lauriers;
Les Gaulois ébranlés, le trouble en Illyrie;
La Bretagne perdue aussitôt qu'envahie;
Le Suève, pour nous vaincre, aux Sarmates uni;
De nos revers le Dace orgueilleux et puni;

Jouets d'un faux Néron, les Parthes sous les armes ;
L'Italie arrosée et de sang et de larmes;
La Campanie en deuil déplorant ses cités,
Et ses fertiles champs par le feu dévastés ;
La flamme jusqu'à Rome étendant ses ravages;
Les temples, qui des ans défiaient les outrages,
Incendiés, détruits ; les chefs-d'œuvre des arts,
Le cirque, les palais fumant de toutes parts :
Des citoyens portant, dans leur fureur extrême,
Un brandon sacrilége au Capitole même !
L'adultère ennobli ; les autels profanés ;
Sénateurs, plébéiens proscrits, assassinés,
Ou traînés sans pitié sur des mers ignorées ;
Les îles aux brigands, aux meurtriers livrées ;
Rome courbant son front sous les plus vils tyrans.
Là les honneurs, les noms, la fortune, les rangs,
La conduite publique, et l'obscurité même,
Tout est crime enfin, tout... hors le crime lui-même !
Tout cœur est perverti, tout esprit abattu ;
La vertu devient vice et le vice vertu.
Le lâche délateur, qu'ont enrichi ses crimes,
De son char tout sanglant insulte à ses victimes :
L'un, qui siégeait naguère au milieu des bourreaux,
Du consul qu'il proscrit usurpe les faisceaux ;
L'autre, portant au loin sa haine et sa furie,
Egorge tout un peuple au nom de la patrie.
L'esclave et l'affranchi trahissent sans pudeur
Leur maître et leur patron ; et, pour comble d'horreur,
A défaut d'ennemis, de son trépas avides,

L'ami meurt... immolé par des amis perfides !...
Mais ce siècle pervers, ces temps si corrompus,
Ne furent pourtant pas sans gloire, sans vertus ;
On vit plus d'une fois des épouses, des mères,
Suivre un époux, un fils, aux rives étrangères ;
Des gendres valeureux, d'intrépides parents ;
L'esclave inébranlable au milieu des tourments ;
On vit plus d'un Romain, digne du premier âge,
Porter, quitter la vie avec même courage.
A tant d'événements et la terre et les airs
Joignirent à l'envi cent présages divers ;
Jamais plus grands malheurs, plus longue expérience,
Ne prouvèrent, hélas ! avec tant d'évidence,
Que si parfois à nous les dieux daignent songer,
C'est plus pour nous punir que pour nous protéger.

LA ROSE[1].

ROMANCE.

Quand l'haleine des doux zéphirs
Et la verdure renaissante
Annoncent la saison charmante
Et de l'amour et des plaisirs,
Vainement mille fleurs écloses
Appellent la main des amants ;
On ne croit revoir le printemps
Qu'en voyant refleurir les *roses*.

Parmi les filles du Matin,
C'est la *rose* qu'Amour préfère ;
Vénus, aux fêtes de Cythère,
En pare sa tête ou son sein.
Sur sa corolle demi-close
Zéphir se plaît à voltiger ;
Le papillon le plus léger
Se fixe en voyant une *rose*.

De l'incarnat qui l'embellit
On voit briller le teint des Graces ;

(1) Voyez au Ier volume, la Préface de *l'Épreuve délicate*, page 23.

L'hymen la sème sur les traces
De la beauté qu'il asservit.
Lorsque l'Aurore se dispose
A sortir des bras de l'Amour,
Pour ouvrir les portes du jour
On lui donne des doigts de *rose*.

ENVOI.

Vous de qui mes vers les plus doux
Ne valent pas l'aimable prose,
J'aurais bien mieux chanté la *rose*
Si j'eusse vécu près de vous.
Mais si mes vers sont peu de chose,
Prêtez-leur vos charmes touchants;
La plus simple fleur de nos champs
Sous vos doigts devient une *rose*.

A MA MÈRE.

STANCES SUR MA CONVALESCENCE.

(Octobre 1796.)

Objet toujours présent de l'amour le plus tendre,
Sur le sort de ton fils cesse de t'alarmer,
O ma mère ! à tes vœux le ciel vient de me rendre ;
Mes désirs sont remplis ; je revis pour t'aimer.

Déjà la Parque, sourde à mes justes alarmes,
Dans l'empire des morts me plongeait sans retour ;
Mais un Dieu bienfaisant a prévenu tes larmes,
Et, pour sauver ta vie, il m'a rendu le jour.

O ma mère ! à mon gré, je pourrai donc encore
Te revoir, t'embrasser, te serrer sur mon cœur !
Ah ! d'un jour aussi beau s'il voit briller l'aurore,
C'est alors que ton fils pourra croire au bonheur.

Déjà plus qu'autrefois je chéris l'existence ;
Je vois dans le lointain un plus doux avenir.
Oh ! comme, aux premiers jours d'une convalescence,
A nos yeux étonnés tout semble s'embellir !

Les oiseaux sont sans voix et les prés sans verdure;
Flore, Pomone même ont déserté nos champs.
Eh bien! dans ce moment, je crois voir la nature
Parée, à son réveil, des graces du printemps.

Jamais, dans la saison de la rose nouvelle,
L'air que j'ai respiré ne m'a semblé plus pur;
Jamais l'eau des ruisseaux, plus limpide et plus belle,
Ne réfléchit un ciel d'un plus riant azur.

Le repos, le travail ont pour moi plus de charmes;
J'aime avec plus d'ardeur la retraite et les jeux;
Je sens mieux la douceur de répandre des larmes
Et de mêler mes pleurs aux pleurs des malheureux.

L'amitié, dans mon cœur, est plus vive et plus tendre;
Elle brille à mes yeux de mille attraits nouveaux:
Telle, du haut des cieux, elle daigna descendre
Pour doubler nos plaisirs et soulager nos maux.

Oh! oui, plus que jamais l'existence m'est chère;
Le danger du trépas m'en a montré le prix.
Mais mon plus grand bonheur est de t'avoir pour mère:
Je suis béni de Dieu, puisque je suis ton fils!

IMITATION DE CATULLE.

A LA PRESQU'ILE DE SIRMIO.

Peninsularum Sirmio, etc.

Aimable et douce solitude
Où mon cœur se plaît à rêver
Sans témoin, sans inquiétude !
Jardins que j'aime à cultiver !
Sirmio, fortuné rivage,
Séjour chéri du dieu des mers,
Dont tu fus le plus bel ouvrage !...
Pour toi je quitte les déserts
De la sauvage Bithynie,
Et cette retraite fleurie
Est désormais mon univers !...
Ah ! si quelquefois sur la terre
Le bonheur venait habiter,
C'est dans cette île solitaire
Qu'il aimerait à s'arrêter.
Loin du tumulte de la ville,
Indépendant, sans passions,
De l'âge d'or dans son asile
Réalisant les fictions,
Heureux, de ses dieux domestiques,

Le mortel qui peut s'entourer,
Et vient en paix se retirer
Au sein de ses foyers rustiques!
Puissé-je voir, sous ces berceaux,
Doucement s'écouler ma vie!
Je suis payé de mes travaux.
O Sirmio! rive chérie!
Réjouis-toi de mon retour:
Souris aussi, lac de Lydie
Dont les eaux baignent ce séjour.
Que tout, dans mon manoir champêtre,
Au plaisir se livre aujourd'hui,
Et que du bonheur de son maître
Chacun soit heureux comme lui!

A MME DE ***.

Hier vous brilliez de santé,
Et de graces, et de gaîté;
Aujourd'hui, surprise cruelle!
L'amour, qui veillait tristement
A votre porte, me révèle,
Hélas! que ce corps si charmant
Sur un lit de douleurs repose;
Que vos jolis pieds sont souffrants;
Que vos beaux yeux sont languissants,
Et que sur tous vos traits riants
Le lys a remplacé la rose.
Depuis cette métamorphose,
Saint-Cloud n'a plus d'attraits pour nous;
Les Ris ont déserté la fête,
Les Amours battent en retraite;
Ils n'y reviendront qu'avec vous.
Plus de danses, de promenades;
Ah! du mal qui vous fait souffrir
Hâtez-vous vite de guérir,
Ou nous serons bientôt malades.

LE PRINTEMPS.

ROMANCE.

Comme autrefois, un ciel tranquille et sans nuage
De Flore dans nos champs annonce le retour;
Comme autrefois, zéphir caresse le feuillage
Qui doit servir d'asile ou de trône à l'amour;
Les prés ont la même verdure;
Les bois ont la même fraîcheur;
Rien n'est changé dans la nature...
Mais tout est changé pour mon cœur!

Comme autrefois, plaintive et douce Philomèle,
Tu passes à gémir et les nuits et les jours;
Sous ces berceaux fleuris la tendre tourterelle
Dans ses chants, comme toi, soupire ses amours.
Les échos, l'onde qui murmure
Répondent à votre douleur;
Rien n'est changé dans la nature...
Mais tout est changé pour mon cœur!

Comme autrefois, on voit les jeunes Oréades
Bondir et folâtrer sur les riants coteaux;

A la voix de l'Amour, les timides Naïades,
Pour fêter le printemps, quittent le sein des eaux.
Partout des chants d'heureux augure;
Partout les accents du bonheur.
Rien n'est changé dans la nature...
Mais tout est changé pour mon cœur!

Comme autrefois, de fleurs la terre est embellie;
Mais d'un aspect si doux je ne suis plus flatté.
Je n'aime plus!... Adieu le charme de ma vie!
Tout est mort à mes yeux, tout est désenchanté!
L'astre qui nous rend la verdure
Ne me rendra pas le bonheur.
Rien n'est changé dans la nature...
Mais tout est changé pour mon cœur!

IMITATION

DE CATULLE ET D'ARIOSTE.

Ut flos in septis, etc.
La verginella è simile alla rosa, etc.

La jeune fille est semblable à la rose
Qui, solitaire, embellit un jardin;
Reine des fleurs, tant qu'aucun berger n'ose
La profaner d'une indiscrète main.

A la servir comme alors tout s'apprête,
Zephir, Phœbus, et les pleurs du matin!
L'amant heureux veut en orner sa tête;
La tendre amante en veut parer son sein.

Mais quand, cédant au doigt qui la détache,
Elle a quitté le rameau maternel,
Grace, parfum, éclat pur et sans tache,
Elle a perdu tous ces présents du ciel.

Fillette ainsi, qui n'a pas su défendre
Les beaux trésors de son jeune printemps,
Sur d'autres cœurs n'a plus rien à prétendre:
Elle est sans prix pour ses autres amants.

SUJET DE NOCTURNE.

Le doux réveil de la nature
Ne flatte point les malheureux;
La terre en vain se pare de verdure,
L'hiver, hélas! l'hiver règne toujours pour eux.
Les arbres s'ornent de feuillage;
Les oiseaux chantent leurs amours;
Mais le plus amoureux bocage
A peu d'attraits pour qui pleure toujours.

PALINODIE.

Que le réveil de la nature
A d'attraits pour les malheureux!
Quand le printemps ramène la verdure,
Les maux avec l'hiver semblent s'éloigner d'eux.
Les arbres ornés de feuillage,
L'oiseau qui chante ses amours,
Tout répète dans le bocage:
Les malheureux ne le sont pas toujours.

A PAULINE.

Si ce n'est pas de saint Paulin,
Mais de saint Paul que vient Pauline,
Certe, aujourd'hui tout bon voisin
Peut, sans craindre un censeur malin,
Offrir des fleurs à sa voisine.

Heureuses fleurs! que vos destins
Me paraissent dignes d'envie!
De Pauline, tous les matins,
Vous fixerez les yeux mutins;
Tous les matins sa main jolie
D'eau pure vous arrosera;
Tous les matins (de jalousie
Mon cœur en murmure déjà)
Sa bouche, dont le charme extrême
Efface la rose elle-même,
Oui, sa bouche vous sourira;
Tandis que moi de cette belle
J'attrape à peine dans un jour
Un regard qui souvent décèle
Plus de malice que d'amour!
Enfin, du moment où l'aurore

Tire le rideau du réveil
Jusqu'à l'heure où le doux sommeil
Viendra pour l'embellir encore,
Heureuses fleurs, vous l'entendrez;
De sa gaîté franche et follette
A chaque instant vous jouirez;
En jupon court, en chemisette,
Heureuses fleurs! vous la verrez;
Mais plus heureuses si Paulette,
Daignant vous cueillir de sa main,
Après avoir paré sa tête,
Vous laissait mourir sur son sein!
Ah! si le ciel voulait nous rendre
Le bon temps où les fleurs parlaient,
Où leurs discours se comprenaient
Mieux que l'épître la plus tendre,
Que de choses je vous prierais,
Belles fleurs, de dire à Pauline!
Mais vous ne parlerez jamais!
Et moi, dont la muse badine,
Simple, sans art et sans attraits,
Pourrait déplaire à ma voisine,
Je vous imite et je me tais.

A M[lle] LOUISE CONTAT,

Qui me reprochait de ne jamais aller la voir qu'avec Desfaucherets [1].

J'aime à suivre Desfaucherets,
Et j'accours sitôt qu'il m'appelle.
Quand vous m'appelez, je voudrais
Fendre l'air comme une hirondelle.
Sans lui, près de vous je me plais;
Qu'avec lui, sans vous, je me trouve,
Je sens alors quelques regrets
Mêlés au plaisir que j'éprouve.

Trop heureux l'enfant d'Apollon
Qui près du sien verra son nom
Inscrit un jour sur le Parnasse!
Plus heureux qui n'est point auteur,
Mais à qui Louise en son cœur
Accorde une petite place!

Il me séduit par son esprit;
Je trouve au vôtre plus de grace.

(1) Auteur de la charmante comédie du *Mariage secret*. (Voy. au 1[er] vol. les préfaces de *Caroline* et de *l'Avocat*, pages 215 et 284.)

J'admire les vers qu'il écrit;
Mais votre prose les efface,
Ou votre voix les embellit.

Tous deux à regret je vous quitte;
Mais d'auprès de vous cependant
Je m'éloigne plus lentement
Et j'y reviens beaucoup plus vite.

A LÉON PALLIÈRE[1],

Qui avait fait pour moi un portrait de mon ami Desfaucherets.

Grace à toi, cher Léon, grace à ton beau génie,
De l'ami le plus tendre et le plus regretté
J'ai revu l'image chérie!
C'est lui! voilà ces yeux où la bonté
De son esprit tempérait la saillie;
Ce front où respirait une noble fierté;
Ce sourire où la bonhomie
A la malice, à la gaîté
Se trouvait toujours réunie!
Oui, je le vois, je l'entends! ô bonheur!
O prestige digne d'Apelle!
Mon cher Léon, quand ton art enchanteur
De mon ami fit le portrait fidèle,
Aurais-tu donc vu le modèle
Ou par mes yeux, ou dans mon cœur?

(1) Peintre plein de talent, enlevé à la fleur de l'âge, auteur de plusieurs tableaux distingués, tels que ceux de *Tobie*, de *Saint Pierre guérissant un lépreux*, etc.

A UNE DAME DE CHARITÉ.

Avec une grace adorable
Vous demandez, ô femme aimable !
Et vous faites la charité ;
Mais êtes-vous bien charitable ?
Chacun vante votre bonté;
Mais quel péril pour celui qui l'éprouve!
Le malheureux à toute heure vous trouve;
Ne vaudrait-il pas mieux qu'il ne vous vît jamais?
En l'accablant de vos bienfaits,
Vous lui montrez une main si jolie,
Vous lui parlez d'une voix si polie,
Vos yeux sont si beaux dans les pleurs!
Le piége, hélas! est caché sous les fleurs!
Ah! par pitié pour les pauvres pécheurs,
Dérobez-leur, je vous en prie,
L'aspect de ces traits enchanteurs,
Objets d'amour, objets d'envie!
Car, pour quelques infortunés
A qui vous sauveriez la vie,
Combien par vous seraient damnés!

LES REGRETS.

ROMANCE.

Déjà tout renaît à la vie;
L'hiver au loin fuit en courroux;
Déjà sur la terre embellie
Phœbus lance un rayon plus doux.
Autrefois ma muse légère
Eût chanté ces heureux instants;
On m'aimait... j'ai cessé de plaire!
Et je n'aime plus le printemps.

Fleurs qui me rappelez Adèle,
Jeunes roses! myrtes chéris!
Je ne vous cueille plus pour elle;
Pour moi vous n'avez plus de prix!
Berceaux riants dont le feuillage
Sert d'asile aux heureux amants,
Que ferai-je sous votre ombrage!...
Non, je n'aime plus le printemps.

Lorsque l'alouette légère
Du matin chante la fraîcheur,
Son chant joyeux me désespère;
Je suis triste de son bonheur!

De la plaintive Philomèle
J'aimerais encor les accents;
Mais les écouter sans Adèle!...
Non, je n'aime plus le printemps.

A MADAME LA VICOMTESSE

DE SAINT-PIERRE,

Qui venait de m'envoyer un souvenir.

Je l'ai reçu ce charmant souvenir
Peint d'une main si blanche et si jolie;
Mais expliquez-moi, je vous prie,
Comment je pourrai m'en servir.
Si de bons vers je prétends le remplir,
Il est trop grand pour ma muse vieillie.
Et, même en abrégé, si ma plume y décrit,
Soit votre ame tendre et sincère,
Soit la gaîté de votre caractère,
Soit les graces de votre esprit,
Ce souvenir alors est trop petit.

A M. LE COMTE

GABRIEL DE VÉRAC,

Qui m'avait envoyé des perdreaux de sa chasse.

Avec un esprit plein de grace,
Un cœur aussi doux que le miel,
Quand on s'appelle *Gabriel*,
Quand on vit sous le même ciel
Et qu'on est de la même race
Que les archanges du Tremblay [1],
Où l'on trouve ce bonheur vrai,
Ce charme qui jamais ne lasse
L'esprit, l'oreille, ni les yeux,
Se peut-il qu'on aime la chasse?
La chasse! plaisir fastueux
Des ennuyés, des ennuyeux!
Eh quoi donc! ce crayon heureux
Dont Knip [2] eût envié la grace,
C'est un fusil qui le remplace!

(1) Château de M. le marquis de Vérac.

(2) M. Knip, peintre flamand, supérieur sous beaucoup de rapports à Omégan, était presque inconnu, lorsque M. le marquis de Vérac, devinant son talent, lui donna l'hospitalité au Tremblay

Un tube meurtrier menace
L'hôte innocent de ces bosquets!
Se peut-il, grand Dieu! que l'on fasse
La guerre en ce séjour de paix?
Passe encor si de vos forfaits
Vous ne me rendiez pas complice;
Mais, voyez la noire malice!
C'est à moi que vous adressez
Tous ces malheureux trépassés!
Il faut, bien loin que je les venge,
Bon gré, mal gré, que je les mange!
Nouveau Nembrod, en est-ce assez?
J'obéis, mais non sans murmure;
J'obéis, mais, je vous le jure,
Ma dent ne touchera jamais
Aux meurtres que vous avez faits,
A moins que, par un sort propice
Et que d'avance je bénis,
Le meurtrier et son complice
Au Tremblay ne soient réunis.

et l'encouragea au travail avec toute la grace d'un amateur aussi généreux qu'éclairé. Parmi un assez grand nombre de gouaches et d'aquarelles charmantes que M. Knip a composées, celle qui lui a fait le plus d'honneur est la bergerie de Rosny.

A MADAME LA COMTESSE

CLARA DE CHÉRISEY,

En quittant son château de Crécy.

Tel qu'un amant séparé pour jamais
De la beauté qui charmait son jeune âge,
Sur le papier cherche à fixer ses traits,
Oublie ainsi son douloureux veuvage,
Et, souriant à ses premiers essais,
Croit la revoir en voyant son image ;
Tel je voudrais, Crécy, séjour heureux,
Près de quitter, et pour long-temps peut-être,
Vos prés fleuris, vos bois silencieux,
Pouvoir du moins en vers mélodieux,
Dignes de vous et de Després mon maître,
Crécy charmant ! vous faire mes adieux.
Mais, vains efforts! quand ma voix affaiblie
Pourrait encor célébrer dans ses chants
Vos doux melons, vos fraisiers odorants,
Que vous dirai-je, à vous, dont la magie,
Belle Clara, dans ces lieux pleins d'attraits,
Préside à tout, à tout donne la vie,
Bien mieux que Flore, et Pomone, et Cérès?

Comment dépeindre avec quelque succès
Tant de candeur à la finesse unie,
Tant de décence avec tant de gaîté,
Tant de raison par la grace embellie,
Tant de talents et si peu de fierté?
Comment parler de votre piété
Douce pour tous, pour vous seule sévère?
Et tour à tour, avec variété,
Louer en vous et l'épouse, et la mère?
La mère!... Ici chacun se récrierait
Contre le peintre et contre le portrait.
Arrêtez-vous, ô copiste infidèle,
Profanateur du plus parfait modèle!
— Depuis une heure, hélas! je me le dis.
— Aimer Clara! c'est un droit; mais pour elle
Rimer des vers par Apollon maudits!
Au feu l'auteur! — A Clara j'en appelle.
— Du moins au feu les vers! — Oh! j'obéis.

A MON AMI CAMPENON,

Le 21 janvier 1815, jour de sa fête.

Dans ce jour de deuil et de larmes,
Mon ami, réunissons-nous;
J'ai, dans la joie ou les alarmes,
Également besoin de vous.
Si votre patron, pour sa fête,
D'un autre jour avait fait choix,
Je vous aurais porté, je crois,
Une chanson bien ou mal faite.
Aujourd'hui, tout à la pitié,
A la douleur universelle,
Je ne puis chanter l'amitié;
Mais j'irai pleurer avec elle.

A Mme DE MÉZY,

En lui envoyant le portrait de l'abbé Legris-Duval.

Dans la chaire de vérité,
Si de la douce charité
Duval fut l'éloquent apôtre,
Son ame revit dans la vôtre.
Des vertus dont sa noble voix
Nous donnait des leçons au temple,
Chaque jour vous donnez l'exemple,
Et je l'entends quand je vous vois.

L'INSOMNIE.

ROMANCE.

Tel qu'un ami perfide ou mercenaire
Qui dans les pleurs abandonne un ami,
Le sommeil fuit la couche solitaire
Du malheureux que le sort a trahi.
Depuis long-temps, vainement je l'appelle :
Comme l'amour, il est sourd à ma voix.
Sommeil, amour ! couple ingrat et rebelle !
Ah ! revenez pour la dernière fois !

Vœux superflus ! sur la terre en silence
Règnent la nuit et les songes légers.
Tout dort, hélas ! le crime et l'innocence,
Les fils de Mars, les rois et les bergers.
L'eau qui murmure, ou la feuille qui tombe,
Seule interrompt le silence des bois.
Moi seul, je veille !... Ah ! du moins dans la tombe
Si je dormais pour la dernière fois !

Portez ailleurs vos honneurs et vos graces,
Grands de la terre, impuissants souverains !

L'unique bien et la seule des places
Où j'aspirais, ne sont point dans vos mains.
Non, cet espoir si doux pour un cœur tendre,
L'espoir de plaire à l'objet de son choix,
Tous vos trésors ne sauraient me le rendre...
Il m'a souri pour la dernière fois!

Naguère, hélas! combien j'aimais la vie!
De l'amitié les touchantes douceurs
Et des beaux-arts la brillante magie
Semaient mes jours de plaisirs et de fleurs.
Mais sur mon cœur tout entier à sa peine
L'amitié même a perdu tous ses droits.
Oui! c'en est fait, et mon nom sur la scène
A retenti pour la dernière fois!

O de mon cœur souveraine maîtresse!
Toi que j'adore et qu'il me faut quitter!
Qui me bannis et me retiens sans cesse,
Toi que je fuis, sans pouvoir t'éviter!
De tous mes maux cause cruelle et chère,
Adieu!... les pleurs ont étouffé ma voix!
Je pleure, hélas! mais bientôt, je l'espère,
J'aurai pleuré pour la dernière fois.

A DUCIS,

Le jour où MM. Andrieux, Picard, Campenon et Droz célébraient avec moi sa quatre-vingt-troisième année.

Parmi les hommes dont notre âge
A juste titre s'est vanté,
Beaucoup ont un double visage :
L'un naturel, l'autre emprunté ;
L'un sombre, morose, agité ;
L'autre riant et sans nuage ;
L'un qu'on porte en société,
Et l'autre au sein de son ménage.

Chez lui, comme hors de chez lui,
François Ducis, le vénérable,
Toujours égal, toujours affable,
Sera demain tel qu'aujourd'hui ;
Sa douceur est inaltérable.
C'est un ami qui vous séduit,
Et non point un juge sévère
Qui par la crainte vous conduit ;
C'est un flambeau dont la lumière
Ne blesse point l'œil qui la suit ;
En nous guidant il sait nous plaire ;
Philosophe aimable, indulgent,

Chacun voudrait, en le voyant,
Etre son voisin, son parent,
Son ami, son fils ou son frère.
Sans regrets, sans ambition,
Sans remords, sans inquiétudes,
A l'abri des vicissitudes
Du temps et de l'opinion;
Noble et bienfaisant, sans faiblesse,
Pour les méchants seuls sans pitié,
Il cultive en paix l'amitié,
Et les Muses et la sagesse.
C'est par elles que dans leur cours
Il sait enchaîner les années,
Et qu'il voit s'écouler ses jours,
Comme des heures fortunées.
Puissions-nous ici, dans vingt ans,
Répéter cet anniversaire,
Et de sa Muse centenaire
Ecouter encor les accents!

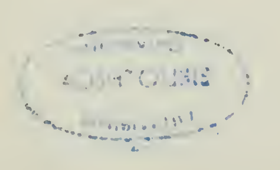
Amis qu'inspira son génie,
Et qui savez par vos talents
Egayer l'hiver de sa vie,
Ah! que chacun de vous le prie
De m'encourager à mon tour!
Après vos noms, sur le Parnasse,
Le mien pourrait peut-être un jour
Trouver une petite place.

N'a-t-on pas, au sein des forêts,
Vu ramper le lierre infertile,
Et d'abord, long-temps sans attraits,
Traîner sa verdure inutile?
Mais que d'un chêne généreux
Sa faiblesse implore l'ombrage,
Croissant bientôt sous son feuillage,
Il monte avec lui vers les cieux.
Puis, lorsque le temps ou l'orage
A dépouillé son noble appui
Des dons de Flore et du bel âge,
Il s'attache encor plus à lui:
Il l'orne de fleurs, il le presse,
Et, de ses rameaux caressants,
Le couvrant, l'entourant sans cesse,
Il pare à son tour la vieillesse
De ce chêne, dont la tendresse
A protégé ses jeunes ans.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE SECOND VOLUME.



FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.



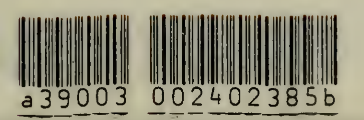
ERRATA

DU SECOND VOLUME.

Page 273, ligne troisième, au lieu de : Aucun *dessein* arrêté, lisez : Aucun DESSIN.

Page 421, premier vers de la dernière stance, au lieu de : Oh ! oui, *plus jamais*, lisez : PLUS QUE JAMAIS.




a39003 002402385b

